IRÉNIKON

Tome XXX 2me trimestre 1957

Éditorial.

Les trois articles de ce fascicule gagneront à être précédés de quelques explications.

Le premier, sur un texte classique, quoique difficile, d'Irénée de Lyon, — texte considéré comme une des clefs de l'apologétique traditionnelle de ces derniers siècles concernant la primauté romaine, — a été suscité par une étude que vient de publier un spécialiste, M. P. Nautin, *dans la* Revue de l'Histoire des Religions *(janv.-mars 1957). Celui-ci donne à ce texte, conservé seulement en latin, une interprétation plausible et non dépourvue de sens qui en rend plus intelligible le contexte grec présumé, mais en le vidant d'une grande partie de sa valeur apologétique. Comme les arguments de M. Nautin auront un certain écho dans la théologie unioniste, nous avons demandé à dom B. Botte, le plus qualifié de tous nos collaborateurs pour l'examen de cette question, son opinion sur cette thèse.*

* * *

*Pour répondre à la demande de l'un ou l'autre de nos amis, nous avons publié ensuite, avec une Introduction de M. Th. Spasskij, professeur de liturgie à l'Institut de théologie orthodoxe St-Serge à Paris, la traduction française d'un office composé au XVII*e *siècle en Russie en l'honneur de la « Sagesse de Dieu, Sophia ». Dès les origines de la christianisation de la Russie, le prestige de la grande église constantinopolitaine « Sainte-Sophie » avait été l'occasion de constructions de cathédrales dédiées au même titre.*

Des légendes se sont répandues sur la désignation miraculeuse de ce temple, et l'iconographie s'est appliquée à représenter la « Sagesse, appelée Sophia » (Cfr M. N. SPERANSKIJ, Les Textes slaves du Sud et russes du récit de la construction de Ste-Sophie de Constantinople *(en russe), dans* Mélanges Zlatarskij, *Sofia, 1925, p. 413 sv.).*

On connaît les débats sur la théologie de la Sagesse suscités dans l'Orthodoxie russe, entre les deux guerres, autour de la pensée du P. Bulgakov, héritier d'une tradition du XIXe siècle russe, tradition qu'il avait approfondie d'une manière toute personnelle (Cfr D. C. LIALINE, Le Débat sophiologique, *dans* Irénikon, *1936, pp. 168-205). La désignation par Constantin (ou peut-être sous ses successeurs au début du Ve siècle seulement) d'une église en l'honneur de la Sophia, qui fut reconstruite si splendidement par Justinien après un incendie, n'est du reste pas claire, et c'est à cela qu'il faudrait remonter sans doute pour trouver l'origine de toute la théologie de la Sainte Sagesse dans la tradition (il en existe du reste également une en Occident). Certains historiens ont cru que ces désignations* (Eirênê, Sophia, *etc.*) *venaient d'appellations païennes de quartiers des villes où ces églises se construisaient* (*Cfr* H. GRÉGOIRE *et* M. A. KUGENER, La Vie de Porphyre évêque de Gaza par Marc le Diacre. *Coll. Budé, Paris, 1932, p. 94 sv.). Très tôt cependant dans l'Église, et bien avant les controverses ariennes, l'épithète du Livre de la Sagesse et des Proverbes fut appliquée au Christ. Elle s'est diversifiée ensuite en plusieurs thèmes, dont on retrouvera l'énoncé dans l'article en question. Notons cependant que l'application au thème de la « virginité », selon le texte slavon traduit plus loin (p.184), si ingénieuse qu'elle soit, ne semble pas être ancienne.*

* * *

Des informations de première source, recueillies par notre collaborateur W. Alexeev concernant la tragédie du métropolite Serge Voskresenskij, tué mystérieusement en l'année 1944, un mois avant la mort du patriarche Serge de Moscou dont il avait été longtemps le bras droit, constituent une contribution utile à l'histoire de la religion en pays soviétique, pour une époque où notre chro-

nique régulière avait été, par la force des circonstances, particulièrement déficiente (Cfr Irénikon, *1945, p. 243 note et p. 245-46). Nous n'avons pas cru inopportun d'en donner communication à nos lecteurs, même si, par plusieurs côtés, les données qui y figurent sont pénibles à raconter. Elles sont un complément à l'étude parue ici même en 1956 (p. 243 sv.) sur la situation de l'Église en Russie sous l'occupation allemande.*

A propos de l'*Adversus haereses* III, 3, 2 de saint Irénée [1].

M. P. Nautin est un bon connaisseur de saint Irénée. Les notes critiques qu'il a publiées sur le texte du livre III témoignent à la fois d'une saine méthode d'exégèse et d'une grande familiarité avec l'œuvre de l'évêque de Lyon. Cependant ces remarques, si précieuses qu'elles soient, n'ont qu'un intérêt mineur à côté de l'article qu'il vient de publier sur *Adv. haer.* III, 3, 2, texte âprement discuté depuis 400 ans.

J'avoue que mon premier mouvement à l'annonce d'une nouvelle publication sur le sujet ressemble beaucoup à de la mauvaise humeur. C'est que, depuis une dizaine d'années, j'ai été obligé de lire tout ce qui paraissait sur la question, et cela m'a donné la pénible impression de tourner en rond. Les efforts que l'on a faits en ces dernières années, pour renouveler la question et lui donner une solution définitive, m'ont paru assez vains, et je ne crois pas que j'aie pu donner mon accord une seule fois. Je dois dire que ma mauvaise humeur s'est dissipée à la lecture de l'article de M. N. Pour la première fois depuis dix ans, j'ai eu l'impression de lire quelque chose de vraiment neuf qui mérite sérieuse considération.

Pour situer l'interprétation de M. N., il n'est pas nécessaire de donner in extenso le texte de saint Irénée. Je me contente de résumer le contexte général pour y replacer le passage litigieux.

Saint Irénée commence (3, 1) par poser que la vérité peut être connue par tous dans toutes les Églises, par la succession des évêques, gardiens de la tradition apostolique. Cependant, parce

1. P. Nautin, *Irénée «Adv. haer.», III, 3, 2. Église de Rome ou Église universelle?* dans *Revue de l'histoire des religions*, 101 (1957), pp. 37-78.

qu'il serait trop long d'énumérer les successions de toutes les Églises (3, 2), il choisit celle de Rome, très grande, très connue, très ancienne, fondée par les deux glorieux apôtres Pierre et Paul. Il veut confondre ainsi ceux qui constituent des groupements illégitimes *(praeter quam oportet colligunt)*.

C'est ici que vient s'intercaler notre passage : « *Ad hanc enim ecclesiam, propter potentiorem principalitatem, necesse est omnem convenire ecclesiam, hoc est eos qui sunt undique fideles, in qua semper, ab his qui sunt undique, conservata est ea quae est ab apostolis traditio* ».

Vient ensuite (3, 3) l'histoire de la succession des évêques de Rome. Après quoi Irénée conclut : « C'est donc dans le même ordre et par la même succession que la tradition, qui vient des apôtres, et la prédication de la vérité sont parvenues jusqu'à nous. Et c'est la démonstration que c'est une seule et même foi vivifiante qui a été conservée dans l'Église et transmise en vérité depuis les apôtres jusqu'à maintenant ».

Reprenons maintenant la fin de 3, 2 que j'ai citée en latin. L'interprétation courante rattache *ad hanc ecclesiam* à ce qui précède, c'est-à-dire à l'Église de Rome dont il a été question avant. Lisons, par exemple, la traduction du P. Sagnard : « Car c'est avec cette Église ⟨de Rome⟩, en raison de sa plus puissante autorité de fondation, que doit nécessairement s'accorder toute Église, c'est-à-dire les fidèles qui proviennent de partout, elle en qui toujours, par ceux qui proviennent de partout, a été conservée la tradition qui vient des apôtres ».

On pourrait citer bien d'autres traductions, qui donnent un sens différent du texte ; mais toujours *ad hanc ecclesiam* se rapporte à l'Église de Rome.

M. N. se sépare de tous les commentateurs et il inaugure une interprétation nouvelle. *Ad hanc ecclesiam* ne se rapporte pas à ce qui précède, mais à ce qui suit. Le *hanc* ne fait qu'annoncer *in qua* qui va introduire la deuxième partie de la phrase. Il faut donc traduire : « Car l'Église, à laquelle en raison de sa puissance plus forte, il est nécessaire que se réunisse toute Église, c'est à dire les fidèles de partout, c'est celle en qui toujours, par les gens de partout, a été conservée la tradition qui vient des apôtres ». Cette Église, ce n'est pas celle de Rome, c'est l'Église

universelle. Il y a une clause qui serait inexplicable s'il s'agissait de Rome ; *ab his qui sunt undique conservata est.* Comment la tradition apostolique a-t-elle été gardée à Rome par les gens de partout ? Si elle a été gardée, c'est bien plutôt par les Romains, et avant tout, par leurs évêques. *Hanc ecclesiam* ne s'oppose pas à *omnem ecclesiam,* mais aux sectes dont il a été question à la fin de la phrase précédente *(qui praeter quam oportet colligunt).* La *potentior principalitas* n'est pas la supériorité de l'Église de Rome sur les autres Églises, c'est la supériorité de l'Église universelle sur les sectes.

Après avoir examiné la phrase en elle-même, M. N. examine le contexte antécédent et conséquent. L'interprétation cadre parfaitement avec la pensée de saint Irénée. Il affirme que la tradition, on peut la trouver dans toutes les Églises. Il a choisi celle de Rome à titre d'exemple, mais une enquête dans les autres Églises donnerait le même résultat. Dans sa conclusion il déclare que c'est dans le même ordre et par la même succession (le latin a mal traduit par *hac* *τῇ αὐτῇ* attesté par Eusèbe) que la tradition s'est conservée jusqu'à nous dans toute l'Église. C'est bien le principe de la succession apostolique des évêques, garants de la tradition, qui domine tout le développement et non celui de la supériorité d'une Église sur les autres.

Cette interprétation est cohérente, et on ne peut la rejeter sous prétexte que personne n'y a songé plus tôt. Elle a du moins le mérite de respecter intégralement le texte sans y introduire des corrections arbitraires. Il faut l'examiner en toute impartialité, sans se laisser influencer par les controverses soulevées par le texte.

Pour ma part, je distingue deux parties dans l'interprétation de M. N. : l'analyse de la phrase et son application à l'Église universelle.

Pour ce qui est de l'analyse de la phrase, je crois que M. N. a raison : *ad hanc ecclesiam* n'est pas le rappel de l'Église de Rome dont il était question dans la première partie de la phrase précédente ; c'est une annonce de *in qua* qui introduit la deuxième partie de la phrase. C'est un principe que pose Irénée. Au contexte de décider à quelle Église il se rapporte.

D'après M. N., c'est de l'Église universelle qu'il s'agit. Je ne

cache pas que cette interprétation m'a paru dès l'abord très séduisante, surtout parce qu'elle fournit une interprétation facile des mots *ab his qui sunt undique conservata.* Mais à la réflexion il m'est venu des doutes. Est-il sage de faire dépendre toute l'interprétation d'un élément secondaire sans tenir compte de l'ensemble ? Or, si la difficulté de ces mots obscurs est éliminée, d'autres difficultés surgissent. J'expose simplement mes doutes comme ils me sont venus, sans prétendre trancher la question.

Tout d'abord il y a le démonstratif *hanc* devant *ecclesiam.* Qu'il soit là pour annoncer le *in qua* n'empêche pas qu'il sert implicitement à distinguer une Église d'une autre. D'après M. N. il ne distingue pas *hanc ecclesiam* de *omnem ecclesiam,* mais des sectes dont il a été question auparavant. Mais précisément Irénée évite toujours, je crois, de donner le nom d'Église aux sectes. Pour lui, il n'y a qu'une Église. De plus la *potentior principalitas,* quel que soit le sens précis que l'on donne à ces mots, serait la supériorité de l'Église sur les sectes. Mais n'est-ce pas là attribuer aux sectes une certaine *principalitas* ? Je vois mal saint Irénée reconnaissant une certaine autorité aux sectes.

Un autre point douteux, c'est la signification de *omnem ecclesiam.* On traduit généralement, sur la foi du latin « toute Église ». Mais la confusion est complète au IVe siècle entre *totus* et *omnis.* Le latin ne résout pas la question de savoir s'il y avait πᾶσαν... ἐκκλησίαν ou πᾶσαν ... τὴν ἐκκλησίαν. La définition qui est donnée : *hoc est qui sunt undique fideles,* me ferait pencher pour l'emploi de l'article. Car πᾶσα ἐκκλησία, c'est toute Église, chacune prise en particulier, et cela ne répond pas à la définition. Il faut sans doute laisser là un point d'interrogation. Mais puisqu'il s'agit de tous les fidèles, il me paraît au moins aussi probable qu'il faut supposer l'article et comprendre *omnem* comme attribut : « que l'Église s'accorde toute entière ». Dans ces conditions, *hanc ecclesiam* ne peut pas désigner l'Église universelle, sous peine de tautologie. Il ne peut s'agir que d'une Église particulière.

M. N. a posé le dilemme entre l'Église romaine et l'Église universelle. Il y a cependant un moyen terme. Comme je l'ai dit en acceptant la construction proposée par M. N., c'est un principe que saint Irénée pose pour justifier sa méthode. Laissons

de côté provisoirement les mots *ab his qui sunt undique,* sur lesquels nous reviendrons plus loin. Ce principe, c'est que l'Église qui peut justifier le maintien de la tradition depuis les apôtres doit avoir l'accord de tous les chrétiens. Ce principe, il s'applique à l'Église de Rome, mais il la dépasse. Il peut s'appliquer à toutes les Églises apostoliques. Car saint Irénée ne met pas toutes les Églises sur le même plan. Non pas qu'il les subordonne l'une à l'autre sur le plan juridique. N'oublions pas que son argumentation n'est pas théologique, mais historique. Il s'agit de montrer que les prétendues traditions secrètes des gnostiques sont un mythe. Pour cela il fait appel aux anciennes Églises apostoliques, dans lesquelles la vraie tradition a été confiée dès l'origine par les apôtres à leurs successeurs et maintenue par une succession ininterrompue. C'est ce qu'il dit dans III, 4, 1 : « Si même il y avait discussion sur une question de peu d'importance, ne faudrait-il pas recourir aux plus anciennes Églises, dans lesquelles les apôtres ont vécu, et recevoir d'elles ce qui est sûr et réellement clair ? » Le témoignage de ces anciennes Églises où les apôtres ont vécu a donc une importance particulière aux yeux d'Irénée. Elles sont des témoins privilégiés, parce qu'on peut y remonter directement jusqu'aux apôtres. En fait il a choisi l'Église de Rome, mais il nous dit qu'une enquête dans les autres Églises — entendez les Églises apostoliques — donnerait le même résultat.

Cependant, s'il s'agit d'un principe de méthode historique appliqué en fait à l'Église de Rome, mais applicable aussi aux autres Églises apostoliques, comment expliquer les termes *ab his qui sunt undique conservata est* ? C'est là en somme le point délicat. M. N. examine les solutions qu'on a données jusqu'à présent, et il renvoie dos à dos tous les auteurs qui ont traité de la question. Il faut reconnaître que la plupart des solutions sont peu engageantes et qu'on a usé arbitrairement de conjectures. Je ne suis pas plus chaud partisan que M. N. de celle qui donne à cette expression une valeur comparative : « mieux que par les gens de partout ». Défendable en latin, elle ne l'est pas en grec. Quand on trouve une préposition marquant la comparaison, c'est *παρά* et non *ἀπό*. On ne comprend guère alors que le traducteur latin l'ait rendue par *ab* et non par *prae*. D'ailleurs cette interprétation ne cadre guère avec la pensée d'Irénée.

N'y a-t-il cependant pas moyen de comprendre ces mots ? Je m'excuse d'ajouter une interprétation à celles qu'a réfutées M. N. Je crois l'avoir glissée discrètement, à titre d'hypothèse, dans une recension, il y a quelques années. Je me permets de l'exposer ici.

Tout d'abord, qu'y avait-il dans le texte grec : *τηρεῖσθαι ὑπό* ou : *τηρεῖσθαι ἀπό* ? S'il y avait *ἀπό*, le texte n'est pas douteux, car l'expression *τηρεῖν ἀπό* est bien connue et signifie préserver de, garder à l'abri de.

En second lieu, quelle relation y a-t-il entre *eos qui sunt undique fideles* et *his qui sunt undique* ? Il y a un parallélisme, mais est-il synonymique ou antithétique ? On suppose généralement qu'il est synonymique et qu'il s'agit donc des mêmes gens, mais on ne s'explique pas pourquoi Irénée n'a pas répété *fideles* la seconde fois. Si on suppose la préposition *ἀπό*, il faut donner à l'expression un sens antithétique : les gens de partout, ce sont les hérétiques. C'est une transposition de l'expression *οἱ ἔξω*, les gens du dehors. Ceci n'est pas gratuit. Après avoir montré la tradition apostolique maintenue à Rome par la succession des évêques, Irénée va mettre en scène les hérétiques qui viennent à Rome, les uns après les autres, à un moment bien déterminé : Marcion, Valentin, Cerdon. C'est contre ces hérétiques, venus de partout que la tradition a été conservée à Rome depuis les apôtres.

Je donne cette interprétation pour ce qu'elle vaut. Si on me démontre qu'elle est insoutenable, je suis tout prêt à y renoncer. Peut-être alors me rallierai-je à l'interprétation de M. N. Mais pour le moment je vois là une possibilité de solution. Comme d'autre part je vois de sérieuses difficultés à admettre l'interprétation de M. N. sur ce point, je reste sur la réserve, sans nier la probabilité de celle-ci.

S'il faut admettre l'interprétation de M. N. entièrement, ou en partie comme je le fais, s'ensuit-il que le texte de saint Irénée a perdu tout intérêt ? Je ne le pense pas. Il reste que saint Irénée attache une importance particulière aux Églises apostoliques dans le sens fort, c'est-à-dire à celles dans lesquelles les apôtres ont vécu, comme nous l'avons noté plus haut. Parmi ces Églises, il a choisi celle de Rome. M. N. en donne pour raison

qu'il ne connaissait pas les successions épiscopales des autres Églises. C'est affirmer plus que nous ne savons. On peut tout aussi bien croire les raisons que donne Irénée lui-même : la grandeur, l'ancienneté, la notoriété de cette Église, le fait qu'elle a été fondée par les deux grands apôtres Pierre et Paul. Car indépendamment de toute question de préséance, ces deux apôtres sont tout de même mieux connus que les autres, saint Jean mis à part. Mais si ce que M. N. dit était vrai, l'Église de Rome prendrait à ses yeux une importance encore plus grande : elle peut donner des garanties que les autres Églises ne peuvent produire avec la même certitude. Elle est le témoin que personne ne peut récuser et, en cas de doute, c'est vers elle qu'Irénée se tournera.

Que saint Irénée attache une importance particulière aux anciennes Églises apostoliques et que, parmi ces Églises, celle de Rome tienne une place de choix, cela ressort avec évidence des premiers chapitres du livre III. Mais il faut reconnaître qu'on a eu tort de se laisser hypnotiser par un bout de texte et surtout par la *potentior principalitas*. Les uns se sont efforcés de tirer de ces deux mots obscurs toute une théorie, les autres se sont efforcés d'en réduire la portée, jusqu'à attribuer cette *principalitas* au fait que Rome était la capitale de l'empire. Les deux points de vue me paraissent également faux. Irénée est un témoin du crédit et de l'autorité de l'Église de Rome, non en tant qu'Église de la capitale de l'empire, mais en tant qu'Église apostolique fondée par les apôtres Pierre et Paul. Mais, d'autre part, il n'est pas un théoricien de la primauté romaine. Il ne faut pas perdre de vue qu'il discute contre les gnostiques et que sa méthode est historique. Il s'agit de remonter, par une série de témoins qualifiés jusqu'à la source même de la tradition, c'est-à-dire jusqu'aux apôtres.

J'ai eu l'occasion, dans un article qui doit paraître dans la revue *Istina*, de critiquer la tendance de certains théologiens, de toute confession d'ailleurs, à bâtir des théories sur des bouts de textes isolés de leur contexte, sans tenir compte de l'ensemble des faits. Je ne puis reproduire ici ce que j'ai écrit à propos du problème de la primauté romaine, et je me vois obligé d'y renvoyer le lecteur. Ceux qui auront le courage de me lire comprendront pourquoi je verrais sans douleur disparaître du champ des

controverses la *potentior principalitas*, sans que ma conviction sur la primauté romaine soit le moins du monde ébranlée. Ils comprendront aussi que, si j'ai fait des réserves sur la nouvelle interprétation, ce n'est nullement pour des raisons d'ordre confessionnel. Les objections que j'ai présentées sont d'ordre purement philologique, tout comme les arguments de M. N.

Je souhaite que l'article de M. N. soit lu et discuté sans préjugé. Il a le mérite incontestable de nous inviter à relire le texte avec des yeux neufs, sans nous laisser influencer par quatre siècles de controverses. Sans doute y verrons-nous une chose que les discussions sur la *potentior principalitas* avaient reléguée dans l'ombre : l'exigence pour les chrétiens de partout de s'unir dans l'Église du Christ sur la base de la tradition apostolique.

B. Botte O. S. B.

L'office liturgique slave de la « Sagesse de Dieu ».

Notice préliminaire.

Le texte de l'Office russe de la « Sainte Sophia, Sagesse de Dieu », auquel ces notes brèves servent d'introduction, est ici traduit et publié pour la première fois en français. Il l'a été pour faire connaître au lecteur occidental une œuvre liturgique russe originale, restée en manuscrit jusqu'en ces derniers temps.

Le manuscrit qui servit à la première impression en caractères slavons de cet office [1] est d'une époque assez tardive puisqu'il date du XIXe siècle. Mais il n'était qu'une transcription, littérale dans sa plus grande partie, d'un office composé à Novgorod au commencement du XVIIe siècle par un théologien laïque russe, le prince Syméon Šachovskoj, qui a signé son nom sous forme d'acrostiche dans les 8e et 9e odes du canon. Cet office de Syméon, bien que consacré à la Sainte *Sophia* n'exprimait pas d'une façon précise le sens de ce terme : est-ce le Christ ou la Vierge, ou la glorification de l'Église, ou l'attribut divin de la Providence ? On ne peut le dire au juste.

Aussi cet office ne fut-il pas accepté tel quel par la hiérarchie ecclésiastique, et il fut remanié par les frères Lichudy à Novgorod au commencement du XVIIIe siècle [2]. Cette nouvelle version ne donna pas non plus satisfaction à Moscou et l'office de la Sainte *Sophia* ne fut pas accepté dans la pratique liturgique russe. Néanmoins, il faut voir dans ce remaniement imposé au texte un désir de la hiérarchie ecclésiastique de Moscou de reconnaître et de s'assimiler cette particularité de Novgorod. De fait, la rédaction du texte n'aboutit à aucun résultat définitif, et la fête de la Sainte *Sophia*

1. Édité par les soins du P. Serge Florenskij dans *Bogoslovskij Věstnik*, 1912, n° 2, avec, en appendice, une description du manuscrit. Autre édition antérieure, imprimée en caractères russes, et dont les variantes figurent plus loin dans les notes : A. Nikoljskij, *Sofija, Premudrostj Božija*, St-Pétersbourg, 1905 ; cfr Th. Spasskij, *Russkoe liturgičeskoe tvorčestvo*, Paris, 1951, pp. 254-274.

2. M. Smencovskij, *Bratjja Lichudy*, St-Pétersbourg, 1899, p. 349.

ne put être célébrée que dans des occasions très rares et exceptionnelles, et ceci suivant la première version de Novgorod, laquelle avait subi d'ailleurs, au cours des transcriptions, d'abondantes modifications de la part des copistes et surtout de la part des vieux-croyants [1].

L'office demeura donc à l'état de manuscrit et ne fut célébré que dans quelques églises des diocèses de Moscou et de Novgorod comme une particularité de ces deux centres. Ce n'est qu'à la fin du XIX[e] siècle et au commencement du XX[e] que l'attention fut attirée sur l'existence en certains endroits, de la célébration de la fête de la « Sainte Sophia, Sagesse de Dieu », qui ne figurait ni dans les calendriers officiels ni dans les Typicons [2]. Parurent alors aussitôt, dans les éditions ecclésiastiques, des textes de cet office avec de brèves introductions ainsi que des descriptions et des explications se rapportant aux icones de la Sainte *Sophia* [3].

Le motif qui avait incité le prince Syméon à composer l'office de la « Sainte Sophia, Sagesse de Dieu » provenait sans aucun doute de l'existence, en Russie, d'églises dédiées à Sainte-Sophie, c'est-à-dire nommées « Sophia », églises qui dataient des premiers temps de la christianisation du pays. En recevant le christianisme de Byzance, la Russie en assimila en même temps toutes les manifestations extérieures, sans avoir encore approfondi leur contenu théologique dont elles étaient l'expression. C'est ainsi que le Grand-Duc Jaroslav avait fondé à Kiev en 1037 une église dédiée à Sainte-Sophie, « mitropolija » selon les annales ; en 1045 le prince Vladimir bâtit lui aussi sa cathédrale de Sainte-Sophie à Novgorod, qui était alors en pleine expansion [4]. C'étaient des cathédrales centrales, métropolitaines ou archiépiscopales établies auprès du siège du prince dans les capitales des grandes principautés. S'y tenaient les conciles et s'y déroulaient les fêtes religieuses et les solennités civiles. Ces cathédrales portaient le nom de Sainte-Sophie, à l'instar de la Sainte-Sophie byzantine de Justinien, mais leur fête était célébrée le jour

1. NIKOLJSKIJ, *l. c.*

2. L'archimandrite SERGE, dans *Pravoslavnyj měsjaceslov Vostoka* (Moscou, 1876) indique l'office à la date du 15 août dans deux ménologes particuliers du diocèse de Novgorod. Le *Činovnik* (typikon local) du XVII[e] siècle de la cathédrale de Sainte-Sophie à Novgorod, publié par A. Golubcev (Moscou, 1899), ne mentionne ni la fête de la Sainte *Sophia* ni l'office.

3. NIKOLJSKIJ, *l. c.*

4. R. P. Paul FLORENSKIJ, *Stolp i utverždenie istiny*, Moscou, 1914, pp. 370-373 ; R. P. Serge BULGAKOV, *Kupina neopalimaja*, Paris, 1927 ; NIKOLJSKIJ, *l. c.*, Les AA. nommés indiquent la bibliographie.

d'une fête mariale : soit de la Nativité de la Vierge (Kiev) soit de la Dormition (Novgorod), ainsi que plus tard dans les églises consacrées à la *Sophia* à Vologda, Toboljsk. Polock, Moscou et dans d'autres villes. La célébration de la fête des cathédrales de Kiev et de Novgorod le jour d'une fête mariale peut s'expliquer du fait que Byzance considérait la Vierge comme sa céleste protectrice. La Russie hérita de Byzance cette tradition du culte de la Vierge : en effet, les premières icones apportées de Byzance en Russie furent celles de la Vierge Marie, et les plus anciennes églises élevées par les bâtisseurs grecs furent consacrées à la sainte Vierge et principalement à la fête de sa Dormition. Ce culte de la Vierge se développa parallèlement à la tradition byzantine de bâtir des églises dédiées à Sainte-Sophie. Cette dernière tradition ne fut cependant pas de longue durée. A Moscou, en effet, qui devint le siège du Grand-Duc et le centre religieux de la Russie au commencement du XIVe siècle, fut bâtie une cathédrale de la Dormition qui ne fut jamais appelée *Sophia*, alors que les cathédrales de Kiev et de Novgorod conservaient ce nom. Dans les annales, elles sont nommées *Bogorodica* (Mère de Dieu) ou *Dom Svjatyja Sofii* (Maison de la Sainte-Sagesse). Leurs fêtes étaient célébrées les jours des fêtes mariales comme auparavant ; en même temps les icones patronales *(chramovyja)*, représentant le mystère ou le saint auquel est consacrée l'église, avaient une signification mariale aux yeux du peuple.

Nous ne possédons presque pas de documents concernant la première période, celle de Kiev, par suite de leur complète destruction lors de l'invasion tartare. Seules les brèves notices des annales et des restes de l'art iconographique peuvent nous renseigner sur cette question. L'icone patronale (*chramovaja*) de la cathédrale de Kiev représente la *Vierge Orante* avec le divin enfant, sous un dais (*sěnj* en slavon) fixé sur sept piliers, et élevé sur sept marches : elle porte l'inscription tirée des Proverbes (9, 1) en grec *Ἡ Σοφία ᾠκοδόμησεν ἑαυτῇ οἶκον καὶ ὑπήρεισε στύλους ἑπτά* (La Sagesse a bâti sa maison elle a affermi sept colonnes), empruntée aux leçons de l'Ancien Testament, propres aux fêtes mariales. La composition même de l'icone et l'inscription du verset de ces leçons ne pouvaient qu'inciter à voir en la Sainte *Sophia* une relation avec la Vierge. Mais à Novgorod l'icone représentait un genre de *Deisis* : l'Ange du Grand Conseil (*Is.*, 9, 6) d'aspect flamboyant, assis sur un trône et ayant devant lui la Vierge et le Précurseur, tous deux en prière. Cette composition compliquée de l'icone principale de la cathédrale, icone, qui, selon la tradition, devait obligatoirement représenter la fête au nom de

laquelle l'église était consacrée, trouva plusieurs interprétations contradictoires expliquant le nom de la Sainte *Sophia* de Novgorod. De plus, en 1479 le métropolite Géronte fixa définitivement la célébration de la fête de la cathédrale de Sainte-Sophie au jour de la Dormition de la Vierge (15 août) [1]. Les habitants de Novgorod s'intéressaient plus aux questions théologiques que ceux de Moscou, probablement en raison du voisinage de l'Occident. C'est ainsi qu'une divergence entre la composition de l'icone principale et la consécration de l'église à la Sainte Vierge suscita des doutes, des controverses et des recherches de solution de ce problème fondamental : quelle est l'essence et la signification de la « Sainte Sophia, Sagesse de Dieu » ?

Au XVIe siècle un moine de Moscou, Zinovij, disciple de Maxime le Grec, exilé au monastère d'Otny écrivait ceci : « J'ai entendu des gens discuter, — et non pas un seul, ni deux, mais plusieurs, — qui disaient : « Qu'est ce que la *Sainte Sophia, Sagesse de Dieu*, et au nom de qui cette église est-elle bâtie, et en l'honneur de qui est-elle consacrée ? Les uns disent... au nom de la Sainte Vierge, les autres... que ce nom (Sophia) est inconnu en Russie et qu'on ne peut trouver d'interprétation à ce mystère » [2]. Le moine Zinovij rejetait résolument l'interprétation de la Sainte-Sophie appliquée à la Vierge, qui aurait pu s'imposer par suite de la célébration de la fête de la cathédrale le jour de la Dormition. Malgré l'explication de Zinovij, les doutes subsistèrent. Au début du XVIIe siècle, un Moscovite, le prince Syméon Šachovskoj vint à Novgorod, s'attacha visiblement avec un zèle passionné à ce problème, et composa non plus une interprétation, mais un office en l'honneur de la « Sainte Sophia, Sagesse de Dieu », célébrée le jour de la Dormition. Il ajouta à l'office traduit du grec et propre à ce jour (fête de la Dormition) des hymnes et un canon de sa composition [3]. Son tropaire et surtout son kontakion furent écrits en considération de l'icone Sainte *Sophia* de Novgorod [4].

Cet office pourtant ne résolut pas la question : il ne donnait pas une interprétation unique, précise et définie, mais il hésitait entre les quatre conclusions que nous avons indiquées plus haut

1. Ce point a demandé une explication spéciale, cfr NIKOLJSKIJ, *l. c.*, *Addenda*.
2. NIKOLJSKIJ, *l. c.*
3. SPASSKIJ, *l. c.*
4. Selon l'usage de l'ancienne Russie, certaines églises étaient consacrées en l'honneur d'une icone. Cfr Th. SPASSKIJ, *K proischoždeniju ikony i prazdnika Pokrova*, dans *Pravoslavnaja Myslj*, 9, Paris, 1953, pp. 138-151.

(Christ, Vierge, Église, Providence). Il ne fut même pas en usage à Sainte-Sophie de Novgorod [1].

Plus tard, au commencement du XVIII[e] siècle, à Novgorod même, les frères Lichudy, s'enfuyant de Moscou, remanièrent le texte de l'office du prince Šachovskoj. La nouvelle version en fut envoyée par le métropolite Job à Moscou, où le texte « ne fut pas trouvé du goût de tous ». Les frères Lichudy furent même obligés de se disculper [2].

C'est donc ainsi que « la ville libre de Novgorod » se posa la question nominale de Sainte *Sophia* et essaya de la résoudre. Il est à remarquer d'ailleurs que tous ceux qui s'en occupèrent venaient de Moscou. La solution n'était toujours pas trouvée et les manuscrits de l'office de Novgorod continuèrent à circuler à travers la Russie et aboutirent à Moscou.

Le texte ci-dessous a été publié par le R. P. Paul Florenskij, qui s'intéressait lui-même à la question de la « Sainte Sophia, Sagesse de Dieu », d'après un manuscrit du XIX[e] siècle trouvé dans une église de Sainte-Sophie à Moscou. En même temps que cet office, ont été transcrites les différentes interprétations du nom de la Sainte *Sophia* de Zinovij et les explications de plusieurs autres. Notons que, à la suite des travaux du R. P. Serge Bulgakov, le cercle des étudiants de théologie de Belgrade a édité en polycopie, en russe, le texte complet de l'office retrouvé par le R. P. Florenskij. A part cela, de tout l'office, la seule prière à la Sainte *Sophia*, d'ailleurs abrégée du texte du XVII[e] siècle, avait été imprimée par les soins de l'Imprimerie Synodale en 1909, dans le *Sbornik molitv na molebnach* sous la rédaction de l'archiprêtre A. Stavrovskij.

Th. SPASSKIJ.

Office de la Sophia, Sagesse de Dieu,

QUI EST CHANTÉ LE 15 AOÛT À NOVGOROD-LA-GRANDE.

VÊPRES.

Pour le Gospodi vozzvach: O étonnante merveille ! Le Fils unique et Verbe de Dieu vient habiter dans le sein de la Vierge.

1. SMENCOVSKIJ, *l. c.*
2. NIKOLJSKIJ, *l. c.*

Il est formé sans semence, et Adam est délivré de la malédiction. Chantons, ô fidèles, la Sagesse cachée de Dieu, appelée *Sophia*. Salut, pleine de grâce [1], avec vous est le Seigneur qui, par vous, donne au monde la grande miséricorde.

Admirables sont vos mystères, ô Christ Dieu ! par votre sagesse vous avez parachevé l'homme, et par votre divine gloire vous l'avez honoré au-dessus de toutes les créatures ; vous l'avez comblé des merveilles dignes de vous [2], et parmi tous les hommes, vous avez choisi la seule Vierge pour être votre Mère tout immaculée. Salut, pleine de grâce, avec vous est le Seigneur qui, par vous, donne au monde la grande miséricorde.

Votre divine providence est glorifiée par les Dominations, les Trônes, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Chérubins et les terrifiants Séraphins. Le genre humain se réjouit, s'étonnant de votre ineffable sagesse, tandis que les archanges et les anges se prosternent devant votre Mère tout immaculée en chantant : Salut pleine de grâce, avec vous est le Seigneur qui, par vous, donne au monde la grande miséricorde.

Doxasticon : Par une disposition divine, les apôtres théophores ont été élevés de tous côtés sur les nuées ; ils ont atteint votre corps très pur et vivifiant, et ils l'ont vénéré avec amour, tandis que les Puissances célestes sont arrivées avec leur Seigneur et ont escorté votre corps très pur, habitacle de Dieu, avec un sentiment de crainte, et l'ont précédé avec pompe, et ont crié invisiblement aux taxiarques célestes : Voilà que la Reine de toutes choses, fille de Dieu est venue ; élevez vos portes [3] et recevez-la d'une manière angélique ; elle est la Mère de la lumière éternelle, car par elle le salut est venu à tous les hommes. Nous ne pouvons la contempler, et il est impossible de lui rendre un honneur con-

1. Dans le texte de Nikoljskij (antérieur aux remaniements), le mot traduit ici par « pleine de grâce » est toujours, non pas *blagodatnaja*, mais *obradovannaja*. *Χαῖρε* = Ave, Salut, signifie au sens premier : Réjouis-toi. Le slavon le rend toujours par *Radujsja*, Réjouis-toi. Ayant fait dériver *κεχαριτωμένη* de *χαίρειν (radovatisja)*, *χαρά (radostj)*, au lieu de le rattacher à *χάρις (blagodatj)*, les anciens traducteurs slaves ont lu *κεχαριτωμένη* comme *κεχαρημένη* ou *κεχαρμένη (obradovannaja)* = comblée de joie. Cette équivalence, éliminée systématiquement par la réforme niconienne — mais il y a eu quelques oublis — a persisté jusqu'à nos jours chez les ruthènes gréco-catholiques.

2. « Dignes de vous » manque dans Nikoljskij.

3. *Ps.* 23, 7.

venable, car sa suprême dignité dépasse toute intelligence. C'est pourquoi, Vierge et pure, vous habitez maintenant pour toujours avec celui qui est à la fois le roi de la vie et votre Fils. Priez-le, conservez et sauvez de toute attaque de l'ennemi votre peuple nouveau, car nous sommes sous votre protection, et nous vous bénissons pour les siècles, dans la pleine lumière.

Viennent ici les trois leçons classiques des fêtes de la Vierge : 1. *Gen.* 28, 10-17 (Le songe de Jacob se terminant par ces paroles : « C'est ici la maison de Dieu, c'est ici la porte du ciel ») ; 2. *Ezech.* 43, 27 — 44, 4 (contenant ces mots : « Ce portique sera fermé ; il ne s'ouvrira point, et personne n'entrera par cette porte ») ; 3. *Prov.* 9, 1-11 (« La Sagesse a bâti sa maison » etc.).

Pour la Litie : Il convenait aux témoins oculaires et aux serviteurs du Verbe de voir la Dormition de sa Mère et le dernier des mystères la concernant, afin que non seulement ils voient l'Ascension du Sauveur, mais qu'ils soient aussi témoins de la mort de celle qui l'a mis au monde. C'est pourquoi ils furent réunis par la force divine ; ils ont atteint Sion, et ont vu celle qui est plus élevée que les Chérubins s'en aller au ciel. Et nous aussi nous la vénérons, car elle prie pour nos âmes.

Celle qui est plus élevée que les cieux, plus glorieuse que les Chérubins et plus vénérée que toute créature, qui fut le réceptacle de l'Être éternel à cause de son incomparable pureté, la voici aujourd'hui qui remet son âme très sainte entre les mains de son Fils, et, avec elle, tout est rempli de joie, et elle nous donne la grande miséricorde.

L'Épouse tout immaculée, la Mère de celui qui est la complaisance du Père, celle qui était prédestinée par Dieu pour être l'habitacle de son union inconfusible, remet aujourd'hui son âme très pure à son Créateur et Dieu. Les puissances incorporelles l'accueillent ; elle passe à la vie, elle qui est la Mère de la vie, cierge de la lumière inaccessible, salut des fidèles et espérance de nos âmes.

Venez, toutes les extrémités de la terre, allons glorifier le vénérable trépas de la Mère de Dieu, car elle a remis entre les mains de son Fils son âme immaculée. Par sa sainte Dormition le monde est vivifié ; il est en fête avec les Vertus incorporelles et les apôtres, au chant de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels.

Venez, vous qui aimez les fêtes, venez et formons un chœur, venez et couronnons l'Église par des cantiques, en chantant le repos de l'arche de Dieu. Aujourd'hui le ciel ouvre son sein en recevant celle qui a engendré celui que toutes choses ne peuvent contenir, et la terre, renvoyant la source de vie, la bénédiction, se pare de toute beauté. Les anges forment avec les apôtres un chœur, en contemplant avec crainte celle qui passe d'une vie à une autre, et qui a engendré le principe de notre vie. Prosternons-nous devant elle en la priant : Ne nous oubliez pas, nous, parenté que vous vous êtes acquise, ô Notre-Dame, nous qui fêtons avec foi votre très sainte Dormition.

Venez, chantons, ô peuples, la sainte Vierge très pure, car aujourd'hui elle rend son âme sainte dans les mains très pures de celui qui s'est incarné d'elle sans semence, et elle le prie incessamment de donner au monde la paix et la grande miséricorde.

*Pour la stichovna :*Chantons, ô peuples la sainte Vierge très pure, car d'elle est sorti incarné d'une manière ineffable, le Verbe du Père. Disons-lui : Vous êtes bénie entre les femmes, bénies sont les entrailles qui ont contenu le Christ, entre les saintes mains de qui vous remettez votre âme ; priez, ô Vierge très pure, pour le salut de nos âmes.

℣. Levez-vous Seigneur, pour entrer dans votre repos, vous et l'arche de votre sainteté (*Ps.* 131, 8).

Venez chantons aujourd'hui, ô peuples, au Christ Dieu, le cantique de David, car il a dit : Les vierges seront amenées au Roi dans sa suite, et ses proches seront amenées dans l'allégresse et dans la joie [1], car celle qui est de la race de David, par laquelle nous sommes divinisés, se remet aujourd'hui entre les mains de son Fils le Seigneur, d'une manière glorieuse et incompréhensible. En la chantant comme Mère de Dieu, disons-lui, nous qui vous proclamons Mère de Dieu : Sauvez-nous de tout malheur et protégez nos âmes de toute affliction.

℣. Le Seigneur a fait à David un serment fidèle, et il ne s'en écartera point (*Ps.* 131, 11).

Avec la multitude des anges dans le ciel nous, le genre humain, révérons sur terre votre toute vénérable Dormition, ô Vierge très

1. *Ps.* 44, 15.

sainte et pure, car vous fûtes la Mère du Créateur de tous, le Christ Dieu. Nous vous demandons de prier sans cesse pour nous, qui avons mis notre espoir en vous, ô Mère de Dieu, digne de louange, qui n'avez pas connu le mariage.

Doxasticon : Lorsque, ô Mère de Dieu et Vierge, vous allâtes rejoindre celui qui est né de vous d'une manière ineffable, Jacques frère de Dieu et premier hiérarque, ainsi que Pierre, très vénérable prince des apôtres, chef des théologiens, et toute la divine assemblée des apôtres, ont chanté dans une hymne qui loue et manifeste les divins et terrifiants mystères de l'économie du Christ Dieu ; et en ensevelissant votre corps vivifiant, qui fut l'habitacle de Dieu, ils se sont réjouis, ô vous que nous exaltons, tandis que dans les cieux, les très saintes Vertus angéliques du premier ordre, en s'émerveillant de ce miracle, disaient inclinées l'une vers l'autre : Élevez vos portes [1], et recevez celle qui a engendré le Créateur du ciel et de la terre. Venez, chantons avec nos doxologies le corps vénérable et saint qui a contenu le Seigneur que nous ne pouvons point voir. C'est pourquoi, en fêtant votre mémoire, nous vous chantons, toute digne de louange : Exaltez la puissance des chrétiens et sauvez nos âmes.

(*Nous avons la « stichovna » et le reste de la fête de la Dormition de la Mère de Dieu, car elle est le temple vivant de la Sagesse et du Verbe de Dieu, qui est surnommé* Sophia).

Tropaires [2] *:* Grande et ineffable force de la Sagesse divine, *Sophia*. Saint temple, trône incandescent du Christ notre Dieu ! En vous a habité d'une manière ineffable le Verbe de Dieu, il y est devenu chair. L'invisible s'est manifesté, et l'inaccessible est sorti de vous ; il a vécu avec les hommes, en prenant au piège l'ennemi, et il les a libérés de l'antique malédiction. Nous vous prions, ô Notre-Dame, nous qui sommes alourdis

1. *Ps.* 23, 7.
2. Le texte de Nikoljskij donne comme premier tropaire : « Vous qui êtes l'auteur de toute créature, Roi d'en-haut, Verbe du Père et puissance incandescente de la Sagesse de Dieu, vous qui êtes assis sur le trône rayonnant de feu et de la lumière de votre gloire, vous qui êtes chanté par les anges, vous éclairez par vos rayons merveilleux les cœurs de ceux qui croient en vous, et vous guérissez les maladies de nos âmes et de nos corps ; nous vous prions ; affermissez votre Église sur la pierre de vos commandements et protégez le règne du Tsar pour de nombreuses années, donnez la victoire et la domination sur les ennemis, vous, seul ami des hommes ».

par de terribles péchés, d'avoir pitié de nous et de sauver nos âmes. Comme une reine miséricordieuse et qui aime ses enfants, tournez vos regards vers votre peuple, et ayez pitié. Protégez-nous des attaques et des afflictions qui nous menacent. Conservez religieusement intactes nos villes, où maintenant votre nom est glorifié [1].

MATINES.

Ici se récitent les trois cathismes :

L'assemblée vénérable des sages apôtres s'est réunie d'une manière merveilleuse, pour ensevelir glorieusement votre saint corps, ô Mère de Dieu que nous chantons ; avec eux a chanté aussi la multitude des anges, louant votre trépas que nous fêtons avec foi.

Dans votre maternité, votre conception fut virginale ; dans votre Dormition votre mortalité fut sans corruption ; double manifestation d'une même merveille, ô Mère de Dieu. Comment en effet, celle qui ne connut point d'homme est-elle devenue une nourrice pure ? Et comment la Mère de Dieu fut-elle embaumée comme une défunte ? C'est pourquoi nous vous crions avec l'ange : Salut, pleine de grâce.

David, dites-nous quelle est cette fête présente que vous avez chantée jadis dans le Livre des psaumes ! Le Christ, qui naquit d'elle sans semence a transféré dans les demeures d'en-haut celle qui était fille de Dieu et Vierge. C'est pourquoi se réjouissent les mères, les filles et les épouses du Christ, et elles s'écrient : Salut à vous, qui êtes transportée auprès du Roi du ciel.

Stichère après le Ps. 50 :

Lorsque se préparait le trépas de votre très saint corps, les apôtres, entourant votre couche, vous contemplaient avec trem-

1. La version de Nikoljskij est ici un peu différente : « Grande et ineffable force de la Sagesse divine, économie et mystère de votre Incarnation, noble *Sophia*, âme des vierges et repos dans l'Esprit-Saint de la pureté et de l'humilité et de la vraie Sagesse, saint Temple de votre gloire indicible, trône incandescent du Christ notre Dieu ! En vous a habité d'une manière ineffable le Verbe de Dieu, qui est venu de vous dans la chair. étant invisible et ineffable et prenant au piège, ensemble avec les hommes, l'ennemi éternel, il les a libérés de l'ancienne malédiction, en nous élevant de nouveau de là où nous étions tombés. Nous vous prions ô Notre-Dame, Mère de la Sagesse du Verbe divin, nous qui sommes alourdis... »

blement ; les uns fixant le corps, étaient saisis d'admiration ; Pierre au milieu de ses larmes vous criait : O Vierge, je vous vois clairement étendue sur votre couche, vous qui êtes la vie de toute chose, et j'en suis frappé ; car c'est en vous qu'avait établi sa tente le Sauveur de la vie future. Du moins, ô toute pure, intercédez sans cesse auprès de votre Fils et Dieu, pour que vos ouailles soient conservées sans dommage.

Canon.

(A la Sagesse de Dieu, Sophia. Son acrostiche est selon l'alphabet jusqu'à la 8e *ode. Il contient* 18 *lettres,* 3 *lettres par ode. La* 8e *et la* 9e *odes contiennent le nom de l'auteur.* Le 4e *tropaire de chaque ode vient du* 2e *canon de la Dormition, parce qu'ils sont composés dans le même mètre).*

Ire Ode.

Hirmos: Par un ordre ineffable, vous avez reçu celui qui a marché à pied (c.-à-d. *le peuple d'Israël*), et vous avez desséché la mer infranchissable. Vous avez sauvé les Israélites fuyant de l'Égypte, et je vous chante un cantique de funérailles.

Refrain: Sagesse de Dieu, porteuse du grand nom *Sophia,* sauvez-nous, vos serviteurs pécheurs.

Tropaires : [**A**] J'ai fait inhabiter la Sagesse, a dit l'auteur des Proverbes au nom du Seigneur. A moi le conseil, à moi le savoir-faire, à moi, qui suis le Fils unique et Verbe de Dieu. Elle dit : J'aime ceux qui m'aiment et ceux qui me cherchent trouvent grâce.

[**B**] Dieu a fondé la terre par sa Sagesse ; il a préparé par elle aussi les cieux ; il a mis les nuages comme vêtement, il a composé la lumière du matin : les gardiens des portes de l'enfer, en le voyant ont eu peur.

[**V**] Cherchons de tout notre cœur la Sagesse de Dieu, incarnée de la Vierge très pure. Que nos pieds n'aient pas d'achoppement, et ne craignons pas l'effrayante invasion des impies qui sont venus sur nous.

C'est avec respect que vous ont reçue comme un ciel animé, ô toute pure, les divins et très purs habitacles des cieux ; vous

vous teniez joyeuse et parée comme une épouse toute pure devant le Roi votre Dieu.

IIIe Ode [1].

Hirmos : Affermissant le tonnerre et créant le vent, affermissez-moi, Seigneur, afin que je puisse vous chanter d'une manière véritable et faire votre volonté, car il n'y a pas de saint comme vous, notre Dieu.

Tropaires : [**G**] Le Seigneur sera sur toutes nos voies et il affermira nos pieds afin que nous n'achoppions pas ; si nous acquérons sa Sagesse, il nous soutiendra et mettra sur nos têtes les couronnes bénies.

[**D**] La *Sophia*, Sagesse de Dieu, nous confère un don excellent et elle nous enseigne à parcourir une voie droite. Si nous courons par cette voie, nous ne trébucherons pas, et nous nous conserverons pour la vie éternelle.

[**E**] Lorsque nous serons dans l'abattement, cherchons la Sagesse de Dieu appelée *Sophia* et elle nous donnera l'allégresse et la joie ; elle nous gardera de toute adversité et nous montrera la voie de la vie.

Des extrémités du monde, le peuple des théologiens — et du haut des cieux, la foule des anges — se pressaient vers Sion portés par une volonté toute-puissante pour vous rendre, ô Reine, les devoirs d'une sépulture digne de vous, chantant en chœur cette hymne funèbre : Salut, épouse toujours vierge [2].

1. On sait que la 2e ode du Canon de l'Orthros ne se chante que durant le grand Carême.

2. Selon un des manuscrits cités par Nikoljskij, au lieu de l'Hypakoï, se trouve un Contakion du 8e ton : « Accourons, hommes, vers la miraculeuse icone de la Sagesse de Dieu, Reine et Mère du Dieu céleste, Mère du Christ notre Dieu. Entendez-nous, vos serviteurs, pécheurs et indignes, vous adorant en cette heure et priant avec soupirs et larmes, disant avec attendrissement et criant avec instance : Délivrez-nous de tous maux, ô Reine, et donnez-nous votre protection ; ne dédaignez pas nos soupirs et nos larmes, et délivrez-nous des afflictions et agressions, car si vous le voulez, vous le pourrez. Nous n'avons pas d'autre intercesseur aussi ardent que vous auprès de votre fils et notre Dieu, pour qu'il sauve, grâce à vous, nos âmes ». Après ce contakion suit un cathisme : « La Sagesse de Dieu rayonne par des éclairs miraculeux, remplissant de joie ceux qui viennent avec foi et elle guérit les afflictions de nos âmes et de nos corps. Et nous, en contemplant son image rayonnant de feu, nous l'adorons en disant : Sauvez-nous, vos serviteurs, Auteur de toutes choses, des menaces qui nous entourent par les prières de votre Mère très pure ».

Hypakoï : Nous, toutes les générations, nous vous proclamons bienheureuse, Vierge Mère de Dieu, car en vous l'incompréhensible, le Christ notre Dieu a daigné se renfermer. Heureux sommes-nous aussi de vous avoir comme défense, car nuit et jour vous intercédez pour nous, et les sceptres des rois sont affermis par votre intercession. C'est pourquoi nous vous chantons cette louange : Salut pleine de grâce, le Seigneur est avec vous.

IVe Ode.

Hirmos : J'ai appris votre admirable économie, ô Christ : Dieu immortel que vous étiez, vous vous êtes assimilé aux hommes mortels, tout en restant ce que vous étiez ; c'est pourquoi je glorifie votre puissance.

Tropaires : [**Ž**] Quelques femmes ont cherché la Sagesse de Dieu et ont couru sur ses traces ; des débauchées sont devenues chastes, et ont changé les ténèbres en lumière ; elles ont confondu les tyrans et hérité la vie éternelle.

[**Z**] La Sagesse de Dieu est fort aimée et elle est le mystère de l'économie pour tous les hommes ; à elle rien ne ressemble sous les cieux ; gardons-la comme la pupille de nos yeux, et elle nous donnera le repos au jour du jugement.

[**I**] Dieu, qui a composé toutes choses par son Verbe dans son ineffable Sagesse, a, dans sa libéralité, nommé celle-ci *Sophia*, afin que nous l'annoncions dans les hauteurs, et que par elle nous trouvions la grâce et la miséricorde au jour du jugement.

Dans votre Assomption, Mère de Dieu, les armées angéliques couvraient de leurs ailes très saintes, et avec tremblement et joie, votre corps assez large pour être l'habitacle de la Divinité, et chantaient comme suit : Salut, épouse inépousée.

Ve Ode.

Hirmos : L'envie s'emparera du peuple insoumis et prévaricateur des Juifs, et le feu dévorera vos adversaires, ô Christ, parce que dans votre résurrection ils vous auront appelé imposteur.

Tropaires : [**K**] Les extrémités de l'univers et tout ce qui se trouve en lui et les cieux des cieux, c'est la Sagesse qui les a fon-

dés. Elle nous a créés tous ; c'est par elle que règnent les rois, que les puissants dominent sur la terre et que les sages écrivent la justice [1].

[**L**] Peuples de la terre, vénérez la Sagesse de Dieu appelée *Sophia*, afin que vous régniez éternellement et que vous viviez, car elle nous indique la voie du salut, tandis que ceux qui ne la vénèrent pas gisent au fond de l'enfer.

[**M**] La fausse mesure est une abomination devant le Seigneur, nous dit le zélateur de la Sagesse, tandis que la mesure juste lui est agréable et la bouche des hommes pieux s'appliquera à la Sagesse.

C'est au vase d'élection (c.-à-d. *Paul*) qu'il convenait de vous chanter, ô Vierge, lui tout admirable, extasié et consacré à Dieu, tout possédé par Dieu et manifesté tel en vérité, ô Mère de Dieu que nous chantons.

VIe Ode.

Hirmos : Dans les profondeurs écrasantes de mes actes, je suis descendu aux enfers, mais, comme Jonas, du ventre de la baleine, je vous crie : Retirez-moi de la profondeur des maux ; c'est ainsi que je prie, Fils de Dieu et Verbe.

Tropaires : [**N**] Le commencement de la Sagesse est d'obtenir une foi inébranlable, afin que par elle nous soyons héritiers des biens ; n'accordons pas de sommeil à nos yeux et cherchons la Sagesse de Dieu, mais ne nous inclinons ni à droite ni à gauche, pour que nous soyons sauvés comme une biche des filets.

[**O**] Que nos yeux se tournent [2] vers la Sagesse de la Mère de Dieu. En elle a habité ineffablement le Verbe Dieu, et d'elle il a pris chair, et d'elle il est né d'une manière incompréhensible. Aujourd'hui le chœur des apôtres s'est réuni dans les airs pour son ensevelissement, en chantant le cantique du trépas : Béni est notre Dieu, qui est né de vous.

1. Les nombreuses réminiscences des Livres sapientiaux de ce tropaire et de ceux de la 7e ode viennent de *Prov.*, ch. 8 et 16. Nous omettons de les citer chaque fois.
2. NIKOLJSKIJ : « Que nos yeux contemplent la Sagesse de la Mère de Dieu ».

[**P**] Venez vénérer, ô peuples, la Sagesse de Dieu appelée *Sophia*, afin qu'elle nous entoure et qu'elle détruise la captivité de nos péchés, et qu'elle ceigne nos têtes d'une couronne, et que par elle nous soyons honorés comme des abeilles travailleuses, et glorifiés par tous.

Étant sanctuaire de la vie, vous avez obtenu la vie éternelle, car par la mort vous vous êtes élevée à la vie, vous qui avez engendré la vie en personne ; c'est pourquoi nous vous chantons : Du fond de nos maux, retirez-nous, nous vous prions, Notre-Dame que nous chantons.

Contakion[1] *:* Accourons, peuples orthodoxes, et contemplons l'icone miraculeuse de la Sagesse de Dieu, de sa Mère très pure, car elle brille avec éclat dans son temple très vénérable, et réjouit les cœurs qui s'en approchent avec foi et regardent avec crainte et révérence cette icone très pure. Considérant dans nos cœurs qu'elle est vraiment la Mère de Dieu pour l'espérance des croyants, contemplons son image embrasée et vénérons sa virginité, car elle est véritable et immaculée, dans son enfantement et après son enfantement, et de nouveau prions-la et prosternons-nous devant cette vénérable icone ; honorons-la et crions à grande voix : O Notre-Dame miséricordieuse, sauvez vos serviteurs des attaques de l'ennemi, de l'invasion des étrangers et de la guerre civile, car vous êtes la donatrice de toute chose bonne, et la protectrice de tous ceux qui viennent à vous avec foi.

Icos : Affermissez mon esprit et ma pensée par vos biens, ô Dieu Père tout-puissant, car j'ose chanter la protectrice du monde, la Vierge Épouse tout immaculée ; son âme virginale vous l'avez appelée votre temple, et à cause de l'incarnation de votre

1. Id. : « Accourons, peuples orthodoxes, vers la Sagesse de Dieu et contemplons cette icone miraculeuse de la Mère de Dieu très pure, que nous nommons, grâce à l'apparition, *Sophia*, Sagesse de Dieu, car elle était le temple animé du Fils et Verbe de Dieu et réjouit les cœurs... (des croyants) car, en vérité, la Sagesse de Dieu est l'économie de son habitation et de son mystère ; nous contemplons sa vision rayonnante de feu, car d'elle provient le feu divin qui brûle nos passions charnelles et éclaire nos âmes en les rendant pures, lui, par qui le Père a créé les siècles, qui est la Sagesse, le Verbe, et qui est nommé puissance, rayonnement de la gloire et image de l'hypostase de Dieu ; et de nouveau prions-la et prosternons-nous devant cette vénérable icone de la Sagesse de la Mère de Dieu, (honorons-la...) ».

Verbe, vous l'avez nommée aussi *Sophia*, Sagesse de Dieu, et au nom de celle-ci, vous avez ordonné à l'empereur Justinien de construire une église en son nom, et au divin Cyrille le philosophe, vous avez montré en vision une vierge préférée du nom de *Sophia*, c'est-à-dire Sagesse de Dieu [1]. Vous l'avez représentée avec un visage comme illuminé de feu ; d'elle sortait le feu de votre Divinité, c'est-à-dire votre Fils unique, qui brûle nos passions charnelles. Vous lui avez donné des ailes comme aux Vertus incorporelles et célestes ; sur sa tête vous avez mis une couronne royale, dans sa droite un sceptre, dans sa main gauche se trouve un mystère caché et inconnu, insondable même pour les anges. Vous montrez que les bandeaux au-dessus de ses oreilles représentent la vie angélique et le lieu où repose votre Saint-Esprit. La ceinture autour de sa taille, c'est le sacerdoce suprême [2]. Ses pieds reposent sur une pierre, sur laquelle vous avez affermi votre Église ; vous montrez que l'icone de votre Christ au-dessus de sa tête est l'inclination des cieux [3] et le mystère de l'économie de l'incarnation, car il est, dès avant les siècles, le Fils de votre rayonnement de Père et dans le temps il est né sans semence de la Vierge tout immaculée. Il a communié en tout à sa ressemblance, c'est pourquoi nous chantons tous que celle-là est vraiment la Sagesse de Dieu, le réceptacle et le tabernacle céleste, la donatrice de toute chose bonne, la protectrice de tous ceux qui viennent à elle avec foi et qui implorent sa grande miséricorde.

1. Cfr Fr. DVORNIK, *Les Légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague, 1933 : Vie de Constantin (= Cyrille), ch. III. Voici le texte du passage en question : « A l'âge de sept ans, l'enfant eut un songe qu'il raconta ainsi à son père et à sa mère : « Le stratège ayant rassemblé toutes les jeunes filles de notre ville me dit : Choisis librement, parmi elles, l'épouse digne de toi qui pourra te servir de soutien. Les ayant toutes regardées et attentivement considérées, j'en distinguai une — la plus belle — dont le visage resplendissait, qui était magnifique sous sa riche parure d'or et de pierres précieuses et qui s'appelait Sophia, c'est-à-dire la Sagesse. C'est elle que je choisis ». L'ayant entendu, ses parents lui dirent : « Fils, observe la loi de ton père, et ne rejette pas l'enseignement de ta mère (*Prov.*, 6, 20), car l'obligation de la Loi est une lampe et une lumière (*Prov.*, 6, 23). Dis à la Sagesse : Sois ma sœur, et fais de l'intelligence, ton amie (*Prov.*, 7, 4) : car la Sagesse resplendit plus que le soleil (*Sap.*, 7, 29), et si tu l'amènes à toi pour qu'elle soit ton épouse, tu seras par elle libéré de nombreux maux » (pp. 350-351).
2. *Ex.*, 28, 4.
3. *Ps.*, 17, 10.
4. *Col.*, 1, 15.

VIIe Ode.

Hirmos : Les trois jeunes gens à Babylone ont méprisé l'ordre du tyran, et, projetés dans la flamme, ils y ont été rafraîchis, et ont chanté : Béni êtes-vous, Seigneur, Dieu de nos Pères.

Tropaires : [**R**] La main des élus tiendra la Sagesse de Dieu, car elle vaut mieux que l'argent et l'or, et elle proclame du haut des remparts et elle s'assied aux portes fortifiées de la ville, et dit à tout venant : Réjouis-toi avec moi, toi qui me cherches.

[**S**] Tu as hérité de la gloire, grâce à la Sagesse de Dieu ; elle est longueur de vie et donne les années de vie ; elle ajoute aussi la paix, et dispose tout ce qui est bon, et garde pour nous les voies de la vie.

[**T**] Celui qui accomplit la justice héritera de la Sagesse de Dieu appelée *Sophia*, car ses mamelles sont meilleures que le vin, et l'odeur de ses parfums est plus forte que tous les aromates. Allons la chercher et courons sur ses traces, afin qu'elle nous donne le jugement et la justice [1].

La très sainte Assomption de votre divine et incorruptible Mère réunit au-dessus du monde les puissances d'en-haut, pour se réjouir avec ceux qui sur terre chantent en votre honneur : Béni êtes-vous, Seigneur, Dieu de nos Pères.

VIIIe Ode.

Hirmos : Seigneur, vous avez ordonné toutes choses par votre Sagesse, et vous avez fait lever la terre au-dessus de l'abîme comme vous l'entendiez ; vous avez affermi les montagnes sur les eaux sans limite. C'est pourquoi nous vous chantons dans nos hymnes : Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez sans cesse le Seigneur.

Tropaires : [**S**] *Sophia* [2], appelée Sagesse de Dieu, surnommée ainsi par le Seigneur lui-même, manifestée par un ange à l'empereur Justinien dans la construction de ce temple merveilleux,

1. *Cant.*, I, 3.
2. Ici, cesse l'acrostiche alphabétique, et commence en acrostiche le nom de l'auteur : *Syméon.*

nous vous chantons dans nos hymnes : Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez sans cesse le Seigneur.

[I] Le Seigneur a ordonné à Israël d'ériger à Silo le tabernacle et de le garder avec vigilance. Combien plus vénérable est le tabernacle animé, construit non pas par Béséléel [1], mais ordonné par Dieu lui-même et appelé *Sophia*, dans lequel a habité Dieu le Verbe lui-même. Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez sans cesse le Seigneur.

[M] La vigne spirituelle est le temple de la *Sophia*, de la Sagesse de Dieu, c'est-à-dire le sein de la très sainte Mère de Dieu ; d'elle est sorti le feu divin qui brûle nos passions corruptrices. Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez sans cesse le Seigneur.

O merveille inconcevable de la Vierge et Mère de Dieu ! Elle habite un tombeau et en fait un paradis. C'est pourquoi nous qui en ce jour l'entourons avec joie, nous chantons : Toutes les œuvres du Seigneur, bénissez sans cesse le Seigneur.

IXe Ode.

Hirmos : En vous, ô Vierge très pure, s'accomplit manifestement le mystère ineffable et caché de Dieu, car en vous, Dieu s'est incarné par sa miséricorde, c'est pourquoi nous vous magnifions tous comme Mère de Dieu.

Tropaires : [E] Lorsque l'empereur se demandait au nom de qui il pourrait construire l'église de Dieu, l'ange apparut sous la forme d'un eunuque, à un jeune homme qui gardait les outils, et lui dit : Je t'adjure de construire ce temple au nom de la *Sophia*, Sagesse de Dieu, au nom de laquelle cette église sera construite [2].

[O] Lorsqu'il eut appris la vision, l'empereur se réjouit grandement et se mit à achever avec zèle l'église préférée de Dieu. Et c'est pourquoi il reçut la couronne de la Sagesse, et est nommé aussi le premier en piété parmi les empereurs.

[N] Le Fils unique et le Verbe de Dieu créa à soi-même un

1. *Ex.*, 31, 2.
2. Cfr plus loin, l'explication de ce détail à propos de la légende slave, p. 187, n. 1.

temple dans les entrailles de la très sainte Vierge Marie à cause de notre salut, et à cette Vierge il a donné le nom de *Sophia,* Sagesse de Dieu, c'est-à-dire âme des vierges. C'est pourquoi nous vous magnifions tous comme Mère de Dieu.

Recevez de nous cette ode en l'honneur de votre départ, Mère du Dieu vivant, couvrez-nous de l'ombre de votre grâce lumineuse et divine. Donnez la victoire à notre empereur [1] ; au peuple aimé par le Christ donnez la paix, et à vos chantres le pardon de leurs péchés et le salut de leurs âmes. C'est pourquoi nous vous magnifions comme Mère de Dieu.

Exapostilaire [2] *:* Apôtres réunis ici des extrémités du monde, ensevelissez mon corps dans le jardin de Gethsémani, et vous, mon Fils et mon Dieu, recevez mon esprit.

Laudes.

Les cieux se réjouissent en votre glorieuse Dormition, et les milices angéliques y applaudissent. Toute la terre est dans l'allégresse, en vous adressant un chant funèbre, à vous, Mère du Maître de toutes choses, qui n'avez pas connu le mariage, Vierge très sainte, qui avez libéré le genre humain de la condamnation de nos premiers parents.

Sur un signe divin, les plus grands parmi les apôtres accoururent des extrémités du monde pour vous ensevelir, et vous voyant enlevée de terre sur les nuées, ils vous crièrent dans la joie la parole de Gabriel : Salut, habitation de toute la Divinité, salut, c'est vous seule qui par votre enfantement avez uni la terre au ciel.

Vous qui avez enfanté la vie, vous franchissez dans votre sainte Dormition les frontières de la vie éternelle. Les anges, les Principautés, les Puissances, les apôtres, les prophètes et toute la création vous faisaient cortège, et votre Fils recevait dans

1. NIKOLJSKIJ : « Notre Tsar » (et ainsi partout au lieu d'*Empereur* dans les textes plus anciens).

2. Chez NIKOLJSKIJ, l'Exapostilaire est comme suit : « Le mystère très grand et inexprimable même pour les anges, par la bienveillance du Père et par l'action du Saint-Esprit, s'accomplit comme réalisation des prophéties : le Verbe éternel prend commencement comme un homme et naît d'une Vierge pour le salut du monde et la délivrance des hommes ».

ses mains pures votre âme immaculée, Vierge Mère, Épouse de Dieu.

Pour votre immortelle Dormition, Mère de Dieu et Mère de la vie, les nuées ont emporté dans les airs les apôtres, tous dispersés qu'ils étaient dans l'univers ; elles les rassemblèrent auprès de votre corps très saint ; en l'ensevelissant avec vénération, ils vous chantaient et vous louaient en disant les paroles de Gabriel : Salut pleine de grâce, Vierge Mère, qui n'avez pas connu le mariage, le Seigneur est avec vous ; unissez-vous à eux pour supplier votre Fils et notre Dieu de sauver nos âmes [1].

* * *

Prière à la Sophia, Sagesse de Dieu.

Sagesse de Dieu, inaccessible et toute vénérée, nommée *Sophia*, âme des vierges, c'est-à-dire Fils unique, Verbe de Dieu, recevez ce chant de supplication de nos bouches indignes et souillées, car même s'il est écrit : « Un chant sortant des lèvres pécheresses n'est pas agréable », pourtant le larron a été sauvé par une seule parole, et le publicain a été justifié par un seul soupir, et la fille de la chananéenne a été guérie par une seule demande de sa mère ; car vous Seigneur, bon et aimant les hommes, vous éclairez celui qui vient en ce monde, et vous remettez les péchés des pécheurs, et vous remplissez d'intelligence ceux qui en sont privés, et vous rendez sage celui qui est sot, et aux âmes qui soupirent après de bonnes paroles, vous donnez à boire votre doctrine comme l'eau vive à la Samaritaine. Vous rendez chastes les débauchés, vous ouvrez le paradis au larron, car vous êtes le donateur de tout bien, le pédagogue et le gardien de notre vie, Christ notre

1. Pour terminer, NIKOLJSKIJ donne l'Apolysis suivant : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, par les prières de votre très pure Mère, nommée *Sophia*, Sagesse divine et de tous les saints, ayez pitié de nous et sauvez-nous ».

La lecture de l'*Apôtre* à la liturgie est *Philip.* 2, 5-12, avec ce passage « s'étant fait semblable aux hommes » ; celle de l'*Évangile* est *Luc* 10, 38-42 (Marthe et Marie), et 11, 27-28 (« Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté, etc. »).

Dieu, et nous vous rendons gloire, louange, honneur, action de grâces, glorification et adoration avec votre Père infini et votre très saint et vivifiant Esprit, avec votre très sainte et très immaculée Mère notre Dame, la Mère de Dieu et toujours Vierge Marie, maintenant, et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

* * *

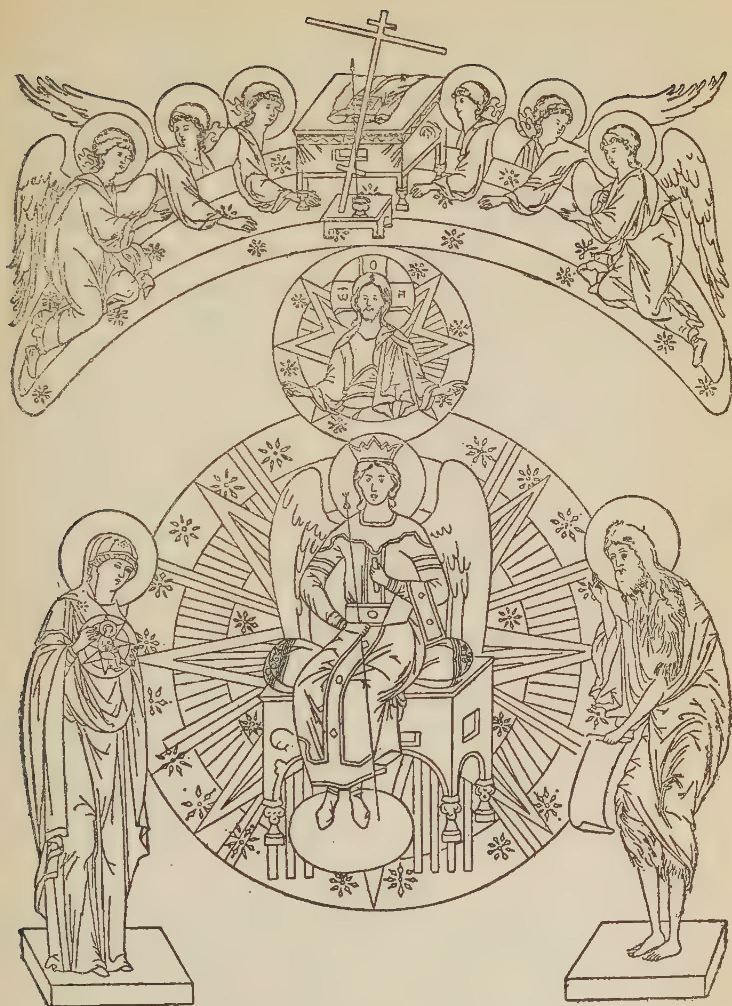
Légende de l'icone de la Sophia, Sagesse de Dieu [1].

L'icone de la Sagesse de Dieu, *Sophia*, représente la pureté de l'inexprimable virginité de la très sainte Mère de Dieu. En effet, la virginité a un visage virginal et embrasé, au-dessus des oreilles des bandeaux, et sur la tête une couronne royale, et au-dessus de la tête le Christ et encore plus haut les cieux ouverts.

Interprétation.

Le visage embrasé signifie que la virginité est rendue digne d'être le réceptacle de Dieu, car Dieu est un feu consumant les passions charnelles, et éclairant l'âme virginale, et le port des bandeaux qu'on voit au-dessus des oreilles, comme en ont les anges, signifient que la vie virginale est égale à la vie angélique. Ces bandeaux sont l'ombre de l'Esprit-Saint. Sur la tête, elle a la couronne royale, et elle montre par là que la virginité de son humble sagesse domine sur les passions. Au-dessus de la tête, elle a le Christ, car il est le principe de la Sagesse et Fils et Verbe de Dieu. Celui-ci aima la virginité de la très sainte Mère de Dieu, et son humble sagesse, et en vérité il a voulu naître d'elle selon la chair. Les cieux étendus au-dessus signifient qu'une âme virgi-

1. L'image qui figure à la page suivante est la reproduction schématique de l'icone de la *Sophia* de Novgorod. A noter que le visage et les ailes du personnage central sont rouge-feu, et que son vêtement est d'un or éclatant. Les bandeaux posés sur les oreilles ne sont visibles ici que par leurs pendantifs. Les sept degrés dont il est parlé dans le commentaire slavon sont représentés par les sept barres verticales placées sous le siège, qu'on peut interpréter des sept colonnes de la Sagesse. Sur ces sept degrés et leurs accointances ésotériques, on consultera avec profit l'*Amphitheatrum Sapientiae aeternae*, de KUNRATH de Leipzig (Magdebourg, 1608, *passim*).



Sagesse de Novgorod

nale a toujours le désir tendu vers les cieux, tandis que la ceinture sur la poitrine signifie le rang du sacerdoce suprême. Dans la main elle tient un sceptre, par lequel elle signifie la dignité royale ; les ailes d'aigle flamboyantes nous montrent l'élan prophétique, car cet oiseau, lorsqu'il voit un chasseur, prend de la hauteur, tout comme ceux qui aiment la virginité sont difficilement captivés par le chasseur-diable. Dans la main gauche, elle a un rouleau écrit sur lequel sont gravés les mystères inconnus et cachés de la tradition et de l'Écriture divines, car les mystères de Dieu sont inaccessibles aux anges et aux hommes, tandis que la virginité est digne d'en recevoir la révélation, pour autant que c'est possible. Le vêtement de lumière et le trône sur lequel elle est assise, signifient le repos du siècle à venir ; les sept degrés sont les sept dons de l'Esprit, qui sont décrits dans la prophétie d'Isaïe. Ses pieds sont posés sur une pierre, car la virginité, dans la confession de la foi en le Christ, est inébranlable, affermie comme sur une pierre. C'est de cela que le Christ Dieu a dit : « Sur cette pierre, je fonderai mon Église ». La virginité dit toujours dans sa prière à Dieu : « Confirmez-moi sur la pierre de la foi ». Ceux qui gardent la virginité se rendent semblables à la très sainte Mère de Dieu, car de même que celle-ci a mis au monde le Fils, Verbe de Dieu, ainsi ceux qui gardent la virginité produisent des paroles efficaces, parce qu'ils instruisent d'autres en vertu. C'est parce que Jean le Précurseur a aimé la virginité qu'il a produit des paroles vivantes en disant à ceux qui venaient à lui : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche », et il a été rendu digne de baptiser le Christ notre Dieu. Saint Jean le théologien, qui a aussi aimé la virginité, a été rendu digne de reposer sur la poitrine de Notre-Seigneur le Christ Dieu, et il a produit lui aussi des paroles ineffables en disant : « Au commencement était le Verbe ». C'est en tant que Dieu est immatériel et incorporel qu'il se réjouit de la pureté et de la chasteté.

En l'an six mille [1], régna à Constantinople après Constantin, Justinien le Grand, son fils. Il régna dix-neuf ans. Aux jours de Justinien, eut lieu la disposition divine concernant l'appellation de l'église, provenant de l'ange de Dieu. Et en effet l'empereur

1. C'est-à-dire 492 après J.-C.

était en grande perplexité, ne sachant quel nom donner au temple de Dieu [1]. Et lorsque les architectes se rendirent chez l'empereur pour dîner, ils laissèrent pour garder leurs outils un jeune homme à qui apparut l'ange du Seigneur sous la forme d'un eunuque. Celui-ci envoya le jeune homme en lui disant : Va, et dis aux constructeurs qu'ils ne s'attardent pas là-bas. Mais le jeune homme ne voulait pas s'en aller ni abandonner les outils. L'eunuque lui dit : Je t'adjure au nom de la *Sophia*, Sagesse de Dieu le Verbe, au nom de qui est construite cette église, car moi j'en suis le gardien préposé. Le jeune homme alla alors tout raconter à l'empereur. Lorsque celui-ci vint, il ne trouva personne, et comprit que c'était un ange du Seigneur ; il glorifia Dieu et se réjouit grandement de ce que Dieu s'était manifesté et avait dit comment il voulait qu'on appelât l'église. L'empereur fit ainsi, et il mit un tel zèle que, le premier, il commença à construire l'édifice en y apposant des pierres et du ciment. Ses ministres en firent autant ensuite, ainsi que les architectes. Quant à l'autel de l'église, il le construisit ainsi : il mit ensemble de l'or, de l'argent, des perles, des pierres précieuses, du cuivre, du fer, du plomb et il en mit une partie dans le creuset, et lorsque tout ne fit qu'une seule masse, il coula l'autel selon sa mesure. Cet autel fut d'une beauté inexprimable, dépassant toute imagination, car tantôt il apparaissait comme de l'or, tantôt comme autre chose. Il orna de même l'ambon, les portes et les plafonds de l'église avec de l'or et de l'argent. Cet empereur Justinien a donc fondé ainsi cette grande église de la *Sophia* ; il a embelli et rendu magnifique celle qui avait été créée par Constantin, le fils du

1. Sur l'origine du nom de Sainte-Sophie et son application au Christ, cfr (outre les études citées déjà dans l'éditorial de ce fascicule) E. VON IVANKA, *Die Trias « Sophia-Dynamis-Eirênê » im neuplatonischen Denken und die Kirchengründungen Konstantins des Grossen*, dans *Résumé des rapports et communications du* 6e *Congrès international d'études byzantines* (Alger, octobre 1939 — congrès qui n'eut pas lieu à cause de la guerre, mais dont les rapports préparatoires furent publiés à Paris en 1940), pp. 102-105. — On sait que d'après Nicéphore Calliste, Constantin aurait dédié trois églises de Constantinople à la Sagesse, à la Force et à la Paix (P. G., 145, 1328 B). Cfr surtout, dans le supplément du même recueil, pp. 255-260 : Georges FLOROVSKY, *Christ, the Widsom of God in Byzantine Theology*.

grand Constantin, et il composa pour cette église le tropaire : Fils unique et Verbe de Dieu [1].

1. Voici quelques détails concernant les représentations similaires à l'icone de la *Sophia* en Occident : Un vitrail de la cathédrale de Chartres (façade occidentale, vitrail de droite, panneau supérieur de l'arbre de Jessé), représente le Christ entouré de sept colombes, celle du dessus personnifiant la Sagesse *(Sapientia)* et faisant comme corps avec lui (Cfr J. VERRIER, *Vitraux de France aux XII*e *et XIII*e *siècles*, Paris, Histoire des Arts plastiques, s. d., pl. 11) ; un vitrail de l'abbatiale de Saint-Denis représente le Christ entre l'Église et la synagogue. Il porte sur sa poitrine une colombe reliée par des rayons à six autres colombes (les sept dons) ; de la main gauche il dévoile la synagogue, de l'autre il couronne l'Église (Cf. E. MÂLE, *L'art religieux au XII*e *siècle en France*, Paris, 1947, p. 166) ; un autre vitrail de Chartres — une des rosaces qui surmontent les vitraux de la grande nef — représente la Vierge assise, tenant sur ses genoux un médaillon du Christ-Sagesse, relié par des rayons à six colombes entourant le personnage principal, comme sur le vitrail de Saint-Denis. — On pourrait trouver d'autres exemples. — Sur l'existence possible d'une icone grecque de la Sagesse, cfr A. KONKORDIN, *Opisanie novgorodskago sofijskago Sobora*, Novgorod, 1906, p. 15-16.

Le drame de l'exarque Serge Voskresenskij et l'élection du patriarche de Moscou

A LA LUMIÈRE DES DOCUMENTS CONFIDENTIELS ALLEMANDS.

Le 28 avril 1944 fut trouvé, sur la route de Vilna à Riga, le cadavre du métropolite Serge Voskresenskij. Toute sa poitrine était labourée de balles de mitrailleuse. Qui a pu assassiner le métropolite orthodoxe et quelle a été la raison de cet attentat ?

Afin de trouver une réponse plausible à cette question, il faut caractériser brièvement la personnalité du défunt et donner un aperçu sommaire de la situation de l'Église orthodoxe russe pendant la deuxième guerre mondiale.

Au 1er septembre 1939, date de l'attaque d'Hitler contre la Pologne, il ne restait au Patriarcat de Moscou que quatre évêques. Des centaines de dignitaires ecclésiastiques orthodoxes avaient péri d'une façon ou d'une autre, pendant plus de vingt ans de persécutions contre l'Église et la religion ; beaucoup languissaient en déportation, dans les prisons et camps de concentration ; certains s'étaient réfugiés dans le maquis et dirigeaient l'Église des catacombes ; il y en avait aussi qui s'étaient complètement éloignés des choses de la religion.

Parmi ceux qui avaient survécu et s'étaient adaptés, il y avait un jeune évêque — il n'était âgé que de quarante ans — Serge Voskresenskij, sacré vers 1930, c'est-à-dire au point culminant des persécutions. Au début de la deuxième guerre mondiale, malgré son âge et l'absence d'études théologiques régulières, il devint le second personnage dans la hiérarchie après le gardien du trône patriarcal, le très âgé métropolite Serge Stragorodskij, et joua manifestement un rôle plus important que le patriarche

actuel Alexis et l'actuel métropolite de Kruticy, Nicolas. Il n'est donc pas surprenant que les habitants de Moscou aient considéré Serge Voskresenskij comme l'agent principal du N.K.V.D. au patriarcat ; il fournissait, en effet, par sa conduite des arguments suffisants en faveur de cette insinuation.

Lorsqu'en septembre 1939 les régions de l'Ukraine et de la Russie Blanche appartenant à la Pologne et habitées par quelques millions d'orthodoxes, tombèrent sous le contrôle soviétique, c'est précisément Serge Voskresenskij qui avait été envoyé pour soumettre les paroisses orthodoxes à la juridiction de Moscou. Après l'établissement du contrôle soviétique sur la Lithuanie, la Lettonie et l'Esthonie, Serge Voskresenskij apparut dans ces trois pays baltes en qualité de métropolite et exarque du Patriarcat de Moscou. Il s'y comporta en homme d'autorité, habitué à traiter avec le N.K.V.D. et non comme représentant d'un patriarcat dépourvu de tout pouvoir effectif.

Dans ces conditions, l'arrivée des Allemands sur la Baltique en 1941 ne pouvait présager rien de bon à ce mandataire présumé du pouvoir communiste. L'exarque ne suivit pourtant pas les fonctionnaires de l'administration soviétique dans leur fuite ; au contraire, s'étant caché dans les caves de la cathédrale de Riga pour échapper aux agents chargés de l'évacuer, il accueillit l'armée allemande avec tout son sang-froid. Les Allemands l'arrêtèrent immédiatement, ce qui, probablement, n'étonna personne ; mais il fut bientôt remis en liberté, ce qui certainement surprit beaucoup de gens. En effet, les métropolites des Églises orthodoxes lettone et esthonienne, Augustin et Alexandre, lesquels, du temps de l'occupation soviétique, s'étaient soumis certainement de mauvais gré à l'autorité de l'exarque, s'empressèrent, dès l'arrivée des Allemands, de rétablir leur dépendance du patriarche de Constantinople, — dépendance de pure forme, d'ailleurs, dans des conditions de guerre, — et, de ce fait, rompirent avec l'exarque.

* * *

A l'heure actuelle, la cause de la mise en liberté du métro-

polite Serge n'est plus secrète ; elle s'explique par les faits suivants :

1. Dès sa libération l'exarque se prononça catégoriquement contre le gouvernement soviétique et continua à faire de pareilles déclarations par la suite ;

2. Le plan d'Hitler prévoyait, pour le cas de la victoire allemande, l'évacuation des Russes des pays baltes vers le « Reichskommissariat » de Moscou, et les autorités d'occupation allemandes avaient la tendance à considérer tous les orthodoxes comme Russes ;

3. L'exarque Serge sut convaincre la police secrète que la soumission au patriarche de Constantinople, par l'intermédiaire de l'exarque de ce dernier résidant à Londres, était plus préjudiciable aux intérêts allemands qu'une soumission au patriarche de Moscou ;

4. Les nazis avaient, en général, la tendance à fomenter les discordes entre les peuples subjugués.

Ce n'est pas nous qui avons inventé les arguments ci-dessus ; ils se trouvent confirmés par un nombre de témoignages et de documents [1]. Cette documentation présente un aspect intéressant : si l'on admettait que l'exarque Serge n'eût été qu'un habile aventurier et un agent du N.K.V.D., on ne pourrait expliquer pourquoi il poussait à maintenir, malgré tout, le lien canonique avec le Patriarcat de Moscou. Les autorités d'occupation — ne serait-ce que pour stimuler une nouvelle division au sein de l'Église orthodoxe — l'auraient protégé contre les griefs des orthodoxes lettons et esthoniens, et une nette prise de position, non seulement contre le gouvernement soviétique, mais également contre le Patriarcat n'aurait fait que renforcer sa situation personnelle. Et pourtant cet homme qu'on considérait à Moscou comme un agent du N.K.V.D. auprès du gardien du trône patriarcal, le métropolite Serge Stragorodskij, faible et enclin aux compromis, s'est avéré un défenseur fervent de ce dernier, et ceci dans les conditions où cette défense était lourde de conséquences

1. Ces documents sont déjà partiellement publiés. Voir W. ALEXEEV, *L'Église orthodoxe russe sous l'occupation allemande* (1941-1944), dans *Irénikon*, 1956 (XXIX), pp. 243-276.

désagréables pour lui personnellement. C'est ainsi, par exemple, que les membres du clergé envoyés par l'exarque dans les provinces occupées par les Allemands, et notamment dans la région de Pskov, ont témoigné avoir reçu des instructions fermes de ne pas mentionner pendant l'office le nom de l'exarque Serge, mais bien celui d'Alexis, métropolite de Leningrad, qui se trouvait dans cette ville assiégée par les Allemands. Et ce ne fut que lorsque les avions soviétiques commencèrent à jeter des tracts antiallemands signés par le métropolite Alexis qu'on a supprimé ces prières.

Il est évident que les Allemands ne pouvaient tolérer à la longue une telle situation. La crise éclata lorsque le 4 septembre 1943, Staline et Molotov reçurent au Kremlin les trois métropolites qui étaient encore restés en U.R.S.S., et que, quatre jours après, le gardien du trône, Serge, devint patriarche de Moscou. Ceci signifiait, en effet, que les communistes étaient les premiers à tirer les conclusions politiques pertinentes de l'explosion spontanée du sentiment religieux dans les territoires occupés par les Allemands ; ils arrachaient ainsi à Hitler l'initiative dans la propagande sur un point de plus [1]. Ceci ne manqua pas d'alarmer les Nazis, qui se mirent à prendre des mesures urgentes pour améliorer leur situation.

Du 8 au 13 octobre 1943 se tint à Vienne une conférence du clergé orthodoxe en émigration, à laquelle participèrent trois métropolites, un archevêque, trois évêques, six archimandrites, protopresbytres et archiprêtres ainsi que le secrétaire du synode de l'Église orthodoxe russe à l'étranger. En substance, la conférence confirma l'attitude traditionnelle de l'Église russe hors-frontières, n'ayant jamais adopté la voie de compromis avec le gouvernement athée, voie dans laquelle le patriarche récemment élu à Moscou était entré déjà en 1927.

Le premier point de la résolution adoptée par la conférence proclamait :

« L'élection du métropolite Serge au trône du patriarche de

1. Un des quatre documents issus du concile des évêques électeurs du patriarche, était intitulé *Condamnation des traîtres à la religion et à la patrie.*

Moscou et de toute la Russie est un acte non seulement non canonique et non ecclésiastique, mais tout simplement politique ; il est provoqué par les intérêts du gouvernement, du parti soviétique et de son chef, le dictateur Staline, se trouvant en présence d'une grave crise déterminée par la guerre et cherchant les secours de l'Église orthodoxe qu'ils haïssent et qu'ils persécutaient ouvertement encore récemment ».

La résolution fait observer par la suite :

« Staline et son parti avaient besoin de l'élection du patriarche et de la convocation du synode comme moyen de leur propagande politique. Le patriarche n'est qu'un jouet entre leurs mains... Tant qu'il n'y eut pas de guerre en Russie, l'élection du patriarche et la convocation du synode avaient été inconcevables. Mais quand un péril mortel menaça les communistes, il devint possible de prendre ces mesures de la façon la plus rapide et simplifiée ».

Suit une argumentation purement canonique. On y lit notamment :

« On n'a pas convoqué de Concile de l'Église russe, plénier et canonique, tel qu'il est prévu par la décision du Concile panrusse de 1917-18 (article premier), pas même un concile des seuls évêques. On n'a pas invité les évêques confesseurs souffrant pour la foi en déportation et dans les prisons. L'Église-martyre se cachant dans les « catacombes » de la Russie soviétique n'a pas été représentée non plus. On n'a assemblé qu'un nombre négligeable d'évêques qui se sont soumis au gouvernement des sans-Dieu et ne peuvent point prétendre exprimer la volonté de toute l'Église russe. On a élu comme patriarche un hiérarque qui s'est incliné, depuis longtemps, devant le pouvoir satanique, et qui déclara, déjà en 1927, au nom de l'Église, qu'il se réjouissait des succès de ce pouvoir et que l'Église en Russie soviétique n'était pas persécutée (déclaration faite aux correspondants étrangers en 1930) » [1].

Dans l'*Appel à tous les fidèles de l'Église orthodoxe russe vivant*

1. D'après un recueil spécial des communications faites et des dispositions prises par S. Ém. Séraphim, métropolite de Berlin et de la juridiction métropolitaine de l'Europe centrale, recueil consacré à la conférence des évêques de l'Église orthodoxe russe hors-frontières tenue à Vienne du 8(21) au 13(26) octobre 1943.

dans la patrie et dans la diaspora, il est souligné que, normalement, il eût été impossible en temps de guerre de réunir un concile plénier, ne serait-ce que pour la raison que « de très nombreux évêques russes se trouvant de ce côté du front n'auraient pas pu y prendre part, et notamment, neuf évêques administrant les paroisses russes en Amérique du Nord et du Sud, huit de l'Extrême-Orient, onze des différents pays européens et pas moins que vingt-quatre se trouvant dans les provinces orientales occupées » [1].

Rappelons que le Concile de Moscou du 8 septembre 1943 n'était qu'un concile d'évêques, sans la participation des ecclésiastiques d'un autre rang ni de laïques, et qu'on y avait réuni dix-neuf évêques. Par ailleurs, il est intéressant de noter qu'à la conférence de Vienne était présent l'archevêque Venedikt, symbolisant le lien de l'Église russe hors-frontières avec les Églises qui s'étaient organisées dans les territoires occupés par les Allemands, cet archevêque Venedikt que le mémoire du S. D. du 5 juin 1942 caractérisait comme un « fervent organisateur grand-russien » [2] et qui assurait la liaison entre l'Église autonome russe en Russie Blanche et les centres russes en Pologne.

* * *

On voit donc que ce jeu de propagande soviétique qu'était l'élection du patriarche, avait tellement effrayé les national-socialistes qu'ils abandonnèrent leur principe qui consistait à diviser l'Église orthodoxe en différentes branches sans aucun lien entre elles.

L'exarque Serge n'est pas allé à Vienne, ce qui était en plein accord non seulement avec la politique allemande de division, mais également avec sa position personnelle vis-à-vis de l'Église russe hors-frontières. Mais, il se trouva soudainement devant le problème de l'attitude à adopter en présence de la transformation du gardien du trône en patriarche de Moscou.

Au *Yiddish Scientific Institute* (YIVO) à New-York, se trouve

1. *Ibid.*, p. 7.
2. *Chef der Sicherheitspolizei und des S. D., Ereignismeldung UdSSR,* N° 6, Berlin, 5 Juni 1942.

sous la quote Occ E/Ch-3 un petit dossier contenant des documents relatifs à l'exarque des pays baltes, le métropolite Serge Voskresenskij. Le deuxième des onze documents qui sont classés est la copie du rapport du « S. D. Ostland » adressé à la division « Politik » du Ministère de la Propagande ; il s'agit d'une copie transmise par le Dr. Kurtz rapporteur à la division « Ost » de ce ministère, au Dr. Mehne, de la division « Propaganda », du Ministère de la Propagande. Le S. D. relate en détail la position de l'exarque Serge par rapport à la déclaration de Vienne. Le 3 novembre 1943 la *Deutsche Zeitung im Ostland* publia un article intitulé « Réponse à Staline » consacré à la déclaration des évêques réunis à Vienne.

Il est plus que probable que l'exarque Serge ait été tout simplement interrogé, ne fût-ce que par un journaliste camouflé du S. D. Quoi qu'il en soit, comme il avait une grande expérience des conversations de ce genre, il se rendit évidemment compte de la qualité de son interlocuteur et du risque auquel il s'exposerait par des réponses non appropriées. De toute façon, le document établi par le S. D. et communiqué, à ce qu'il paraît, à toutes les instances allemandes intéressées, mérite une attention particulière du point de vue historique et psychologique. Ce n'est pas par hasard que nous mentionnons l'aspect psychologique. On a, en effet, l'impression que la personnalité de l'exarque qui s'était façonnée à la suite de pareilles conversations avec le N.K.V.D. et le S. D., se reflète très nettement dans le compte rendu, détaillé et apparemment exact, de l'« entretien » qu'a eu avec lui un membre anonyme de la police secrète allemande.

Serge a commencé par son affirmation habituelle qu'il était pleinement d'accord avec la partie politique de la déclaration de Vienne, mais qu'il ne pouvait pas en adopter l'argumentation canonique. Il a ensuite déclaré, ce qui était parfaitement logique, que n'étant pas en possession des documents du Concile de Moscou, il n'était pas en mesure de se prononcer du point de vue canonique ; il a toutefois ajouté, plutôt imprudemment, qu'il ne pensait pas que le gardien du trône, devenu patriarche, ait pu commettre un acte non canonique. Par la suite il a attaqué les évêques en émigration les appelant schismatiques pour s'être opposés au Patriarcat de Moscou. A son avis, leur rupture avec

la juridiction de Moscou privait ces évêques du droit de se prononcer sur les affaires de Moscou du point de vue canonique [1]. Ces considérations sont suivies d'une argumentation particulièrement intéressante et qui vise à convaincre les Allemands de la justesse de l'attitude de l'exarque : prise de position contre le communisme accompagnée d'une discrète défense du Patriarcat de Moscou. Cette argumentation ne manque pas d'une grande habileté et d'une subtile connaissance de la mentalité des agents de propagande totalitaires, aussi bien nazis que communistes. Les arguments de l'exarque sont résumés comme suit dans le rapport susmentionné :

« La cause pour laquelle les Allemands sont en faveur d'une justification canonique, est évidemment le raisonnement suivant de leurs services de propagande : Staline est un malfaiteur qui viole même les dispositions canoniques. Mais Serge de Moscou est également un malfaiteur. La propagande allemande veut donc atteindre aussi le patriarche parce qu'il lance des appels politiques contre les « fascistes » allemands. Comme il est un personnage politique au service des bolcheviks, on désire le frapper du point de vue ecclésiastique et le présenter comme malfaiteur. Si cela réussissait, ce serait un succès. Mais, à défaut des moyens suffisants, ce serait un échec. Pourquoi discute-t-on tellement ces choses dans le camp allemand ? Où escompte-t-on atteindre ainsi un effet de propagande ? Sûrement pas en Allemagne ! Dans les pays anglo-américains on comprendra de toute façon l'arrière-plan politique de l'élection du patriarche, étant donné surtout que l'évêque anglican d'York maintient depuis des années des relations étroites avec les Églises de l'étranger ; on verra donc clairement que les questions canoniques n'y étaient pour rien. En ce qui concerne la Russie, cette affaire n'a aucun sens. Là-bas, on ne fera que rire, et la chose servira seulement la propagande bolchevique qui présentera les évêques en émigration comme des instruments dociles de la politique allemande. Mais la situation serait différente si l'on parvenait à inciter les patriarches de l'Orient à faire une déclaration appropriée. *Car si les autres patriarches reconnaissaient l'élection de celui de Moscou, la question canonique s'éclaircirait.* Il faut pourtant admettre que les patriarches reconnaîtront

1. Comme si une question canonique ne pouvait pas être examinée avec une objectivité académique en faisant abstraction des passions suscitées par des luttes juridictionnelles !

la légalité de cette élection. *Une action entreprise par les Allemands serait donc finalement exploitée contre eux.* Les dispositions canoniques sont en général sans importance pour un État. *Cela ferait une drôle d'impression si un État se faisait le champion des droits canoniques.* Agir ainsi serait se faire influencer par les évêques de la juridiction de Karlovcy qui constituent la majorité en Allemagne. Si ces derniers désirent trouver une justification *canonique* pour ne pas reconnaître l'élection de Moscou, c'est leur affaire, mais qu'ils ne l'imposent pas aux autres. Car *une prise de position dans la question canonique n'est nullement un critère pour considérer quelqu'un comme digne de confiance dans le domaine politique.* Si l'inviolabilité du droit de l'Église était une chose essentielle pour l'État allemand, il n'aurait pas accordé sa protection à ceux qui violent le droit canon en Russie Blanche et en Ukraine. *C'est un contresens que d'exprimer l'indignation au nom de l'État à propos d'un procédé non canonique, si les instances ecclésiastiques compétentes ne le considèrent pas comme tel.* Lui-même ne peut pas non plus crier à l'imposture sans avoir eu sous les yeux le texte des décisions prises à Moscou. *La manœuvre des bolcheviks serait encore plus habile si tout s'était passé à Moscou en accord avec les canons. Le bolchevisme n'est pas puissant à ce point d'être en mesure d'emporter l'Église avec lui.* Les Russes diraient que les Allemands veulent les convaincre que l'Église emboîte le pas avec les Soviets. C'est une preuve que les Allemands ne comprennent pas. Ils sont, en fait, ennemis de la Russie puisqu'ils sont contre l'Église. Ce n'est pas ainsi qu'on effacera l'effet des tracts lancés par le patriarche de Moscou. Les Allemands ne se feront pas des amis en Russie par une telle propagande. De l'avis de l'exarque, il y aurait lieu d'*initier* toute action dans le sens de son appel et présenter *l'élection du patriarche de Moscou comme un symptôme de la faiblesse des bolcheviks.* Après la dissolution du Komintern on n'a pas non plus exploité suffisamment ce fait comme un signe de la faiblesse des Soviets et de la *nécessité* dans laquelle ils se sont trouvés de recourir à cette mesure. Il est hors de doute qu'il s'agit uniquement de trucs bolcheviques.

On doit jouer le patriarche de Moscou contre Staline. Selon l'exarque il faut souligner, dans la propagande antibolchevique, *que les Soviets sont obligés à l'heure actuelle de reconnaître une autorité suprême ecclésiastique représentant et symbolisant l'antisoviétisme.* Il est évident que ceci n'est pas sincère. C'est une preuve de la *faillite du bolchevisme* s'il a dû aller, *dans son recul, jusqu'à la reconnaissance de Dieu et de l'Église* ».



Nous nous sommes permis de reproduire ce long extrait en vue de son intérêt exceptionnel. On y trouve au moins deux idées très justes : 1. L'attitude des communistes relativement à l'élection du patriarche prévoyait évidemment un respect théorique des canons aussi strict que possible ; tous les événements ultérieurs sont là pour le prouver. 2. L'élection du patriarche a certainement dévoilé l'effondrement de l'idéologie athée qui s'est vue obligée de chercher le secours dans la mobilisation de l'Orthodoxie, tout comme il lui avait été nécessaire de mobiliser, déjà avant la guerre, le patriotisme russe pour remplacer l'internationalisme marxiste. Mais l'exarque ne pouvait sûrement pas réfuter le fait évident que les canons ne servaient à Staline qu'à dissimuler une nouvelle tromperie, et que le gardien du trône patriarcal, ayant depuis longtemps renié les martyrs, une des bases de l'Église chrétienne, ne pouvait, malgré toute son érudition, être tenu pour un sûr garant de l'observation fidèle des canons en présence de la pression continue de la part du gouvernement.

D'autre part, les nazis n'avaient certainement pas plus de respect que Staline pour les canons de l'Église orthodoxe russe, mais le reproche qui leur était fait d'avoir commis une erreur de propagande les a touchés au vif et les a obligés — tout paradoxal que cela puisse paraître — de tâcher de comprendre l'aspect canonique du problème.

Dans la note d'envoi du Dr. Kurtz transmettant le résumé des opinions de l'exarque Serge, on trouve le passage suivant :

« Je vous envoie ci-joint une note précisant la position de l'exarque Serge de Riga vis-à-vis de la conférence des évêques tenue à Vienne, et je vous prie de la transmettre au Ministère des Affaires Ecclésiastiques qui avait joué un rôle prépondérant dans cette conférence, et de solliciter son opinion sur les questions indiquées en ce qui concerne la situation juridique du point de vue des canons. Le Commissaire du Reich pour l'*Ostland*, à la circonscription duquel appartient l'exarque, demande une opinion pertinente qui serait transmise à ce dernier et qui pourrait peut-être lui faire modifier son point de vue. Si, toutefois, les arguments de l'exarque devaient

s'avérer justifiés, la propagande qu'il nous faut poursuivre en rapport avec la conférence de Vienne, devra prendre une autre orientation ».

Le rapporteur Kurtz adressa le même jour la même demande à l'*Antikomintern*. Le 18 janvier 1944, le Dr. Mehne de la division « Propaganda » transmit une demande au sujet de la même question au Ministère des Affaires Ecclésiastiques. Le 7 février, la division « Ost » envoya un rappel à l'*Antikomintern* le pressant de donner la réponse. Le 11 février, l'*Antikomintern* répondit que ses conclusions seraient bientôt communiquées. Le 14 février, le Dr. Kurtz transmit celles-ci au *Landespropagandaamt Riga*, mentionnant dans la note d'envoi que la personne qui avait formulé cet avis « était elle-même un prêtre orthodoxe, très au courant des conditions et du développement de la situation ecclésiastique en Russie soviétique » et dont le point de vue reflétait celui de l'Église orthodoxe en Allemagne. Le nom de ce prêtre n'est pas donné, et son avis ne figure malheureusement pas dans les archives, mais le point de vue du chef de l'Église orthodoxe en Allemagne, le métropolite Séraphim, est connu. Comme il fut parmi les signataires de la déclaration de Vienne, son opinion était diamétralement opposée à celui de l'exarque Serge.

Le dernier document du dossier contient une nouvelle demande adressée par le *Reichskommissariat Ostland* au Dr. Kurtz au sujet du livre *Vérité sur la religion en U.R.S.S.* paru à Moscou. A cette occasion le *Reichskommissariat* exposa les idées de l'exarque Serge sur la question ; ce dernier suggérait, en particulier, de comparer les textes anglais et russe de la publication susmentionnée.

Le 28 avril 1944, presque exactement deux mois après la date du dernier document que nous avons pu consulter, l'exarque Serge fut assassiné. La série des documents repérés se rompt ainsi au point le plus intéressant, sans donner la réponse à la question posée au début de cet article. On y trouve néanmoins une base suffisante pour formuler quelques conjectures plausibles.

* * *

Au cours de la deuxième guerre mondiale, la situation des différentes parties de l'Église orthodoxe russe qui s'étaient trouvées dans la sphère de l'influence allemande, varia considérablement. Le synode de l'Église orthodoxe russe présidé par le métropolite Anastase, s'est vu barrer le chemin de la Russie, mais le gouvernement national-socialiste ne pouvait pas ne pas réaliser que le synode représentait une partie de cette Église qui n'a jamais reconnu le compromis fait en 1927 avec le gouvernement soviétique par le futur patriarche, le métropolite Serge Stragorodskij. C'est pour cette raison que les évêques relevant du synode furent autorisés à se réunir à Vienne afin de réaffirmer leur point de vue en rapport avec l'élection du patriarche de Moscou.

Deux juridictions autonomes, surgies malgré la volonté des Allemands dans les territoires occupés, les Églises autonomes biélorussienne et ukrainienne, basaient leur existence sur les décisions du Concile de 1918 (décisions concernant l'autonomie des Églises ukrainienne et biélorussienne) et pouvaient, par conséquent, faire abstraction du sort du Patriarcat de Moscou se trouvant en territoire soviétique.

L'exarque Serge insistant sur le devoir d'être loyal à ce patriarcat, risquait évidemment de ne plus recouvrer la liberté après son arrestation en 1941 ; s'il fut relâché, c'est pour avoir réussi, grâce à son extraordinaire habileté, à convaincre les Allemands provisoirement, que ses activités nettement antisoviétiques pouvaient être conciliées avec une loyauté discrète vis-à-vis du patriarcat. Mais, à partir de ce moment, sa position devenait non seulement difficile, mais également empreinte de duplicité. Ce n'est qu'au début que cette duplicité put atténuer sa situation difficile. Par la suite elle ne fit que la rendre plus malaisée encore. Chaque manifestation patriotique des évêques relevant du Patriarcat de Moscou entravait la politique de l'exarque, et, en même temps, obligeait les Allemands à compter de plus en plus avec les autres juridictions orthodoxes existant dans les territoires occupés. Il devenait donc de plus en plus difficile, sinon impossible, au métropolite Serge de prouver que son attitude était correcte du point de vue de la propagande allemande. Il est significatif que les signataires de la déclaration de Vienne n'ont pas dit un mot contre l'exarque, alors que ce dernier, comme cela ressort du docu-

ment du S. D. à Riga, s'est efforcé de discréditer les évêques émigrés et leur point de vue comme soi-disant incompatible avec la propagande allemande. Il est vrai qu'à ce moment sa situation personnelle était déjà désespérée et il jouait ses derniers atouts.

En 1941 les Allemands pouvaient faire disparaître l'exarque sans éclat. Après le concile de 1943, quand Moscou commença à démontrer que c'était le fascisme et non pas le communisme qui était ennemi de l'Orthodoxie, il n'était plus facile de supprimer le métropolite ouvertement. Il ne restait qu'à mettre sur pied un acte de terreur imputable à une agence soviétique. On se rappellera que, peu avant sa mort, l'exarque lança un nouvel appel antisoviétique dans lequel il affirmait que Staline n'était pas un Saul et qu'il ne se transformait pas en un Paul ; ceci revenait à dire que le jeu du gouvernement avec le patriarcat était malhonnête. On pouvait donc expliquer l'assassinat de l'exarque en ce moment comme un acte de vengeance de la part des communistes, ce qui effectivement fut fait. En ce qui nous concerne, nous sommes profondément persuadé que la mort de l'exarque, précisément en ce moment, était uniquement dans l'intérêt des Allemands qui l'ont ainsi exploitée pour leur propagande. En fait il avait déjà dit tout ce qu'il pouvait contre le gouvernement communiste, et il refusait de se prononcer contre le patriarche de Moscou. Les réponses des différentes institutions allemandes, que nous ne connaissons pas, ne pouvaient guère lui être favorables. Vivant, l'exarque Serge devenait un dangereux bâton dans les roues de la machine allemande ; mort, il pouvait compromettre indirectement même le patriarche de Moscou.

Pour conclure disons encore quelques mots sur la loyauté de l'exarque vis-à-vis du patriarche. Nous ne croyons pas qu'il suffise de lui donner une explication purement négative.

Les conditions dans lesquelles les autorités soviétiques avaient placé les ministres du culte étaient des plus complexes. Parallèlement à la terreur, on appliquait la séduction et la tromperie. Le patriarche Serge n'avait pas l'étoffe d'un martyr, mais il ne pouvait pas non plus devenir purement et simplement un agent du gouvernement. Étant l'homme des compromis, il

justifiait sa capitulation morale par un nombre d'arguments sophistiques — prétendant sauver l'organisation ecclésiastique au prix de concessions admissibles. C'est dans l'atmosphère de tels sophismes et concessions que s'est formé le caractère du collaborateur le plus proche du gardien du trône patriarcal, d'autant plus que ce collaborateur devait supporter le poids des relations avec le N.K.V.D. Dans l'accomplissement de cette tâche, il faisait, d'une part, des compromis, d'autre part, prenait l'habitude de tromper son partenaire « dans l'intérêt de l'Église », pour se justifier, au moins à ses propres yeux. Au fur et à mesure que le compromis devenait de plus en plus difficile, s'accentuait la nécessité de le compenser par une justification morale, et s'intensifiait, certainement aussi, la haine contre le partenaire impitoyable qui serrait le jeu de plus en plus et obligeait son interlocuteur à devenir toujours davantage l'agent direct du gouvernement. En même temps, les liens avec le complice de ces compromis, le futur patriarche, se resserraient de plus en plus. Il se peut que ces deux hommes, si différents par leur formation, aient été finalement amenés à se confier réciproquement le secret des tortures que les autorités leur faisaient subir. Le bruit persiste que le patriarche Serge décéda le jour même où il reçut la nouvelle de la mort de l'exarque.

S'étant trouvé en contact avec le S. D., l'exarque a vite réalisé qu'il était plus facile de traiter avec cette agence qu'avec le N.K.V.D. « Si l'on se débrouillait avec le N.K.V.D., il ne sera pas difficile de tromper ces charcutiers ! » confia-t-il un jour à un de ses collaborateurs. Une plus grande liberté de mouvements permettrait au métropolite de faire ressortir davantage ses qualités. Son activité sous le régime allemand était indubitablement inspirée d'un sentiment patriotique, ce qui a non seulement reconcilié avec lui ses ouailles, originairement hostiles, mais l'a même rendu populaire parmi la population russe orthodoxe des pays baltes. Mais le double jeu que cet homme à double visage a mené pendant la plus grande partie de sa vie, ne pouvait continuer à l'infini et il devait être arrêté par une rafale de balles tirées par la mitraillette d'un meurtrier professionnel.

W. Alexeev.

Chronique religieuse. [1]

Église catholique. — La nouvelle situation en POLOGNE semble avoir amené un changement même au profit de la minorité gréco-catholique ukrainienne du pays. Les autorités gouvernementales ont invité le chanoine Myroslav RYPEĆKYJ à venir discuter la question du ministère pastoral dans le diocèse de Przemysl, seul diocèse catholique de rite oriental laissé à la Pologne après le pacte de Yalta. A la demande du Cardinal WYSZYNSKI, les chanoines RYPEĆKYJ et Basile HRYNYK récemment rapatrié de Sibérie avec un groupe de Polonais, ont dressé un MÉMORANDUM où appel est fait au gouvernement pour la récupération des différentes églises et maisons ecclésiastiques, notamment de la résidence épiscopale de Przemysl et du séminaire diocésain. On y demandait aussi la restauration de l'exarchat apostolique de LEMKOWSZCZYNA. En attendant la décision du Saint-Siège concernant ces deux évêchés, les auteurs du mémorandum ont exprimé le désir de voir le Cardinal nommer deux vicaires-généraux pour ces diocèses, et un troisième pour les régions de la Pologne du nord-ouest. Car, explique-t-on, si les fidèles gréco-catholiques étaient placés sous la juridiction des évêques latins, la hiérarchie latine pourrait être soupçonnée de viser à la latinisation complète de l'Église gréco-catholique en Pologne. D'autre part, si le rite gréco-catholique demeure longtemps subordonné à la juridiction des évêques latins, « la propagande orthodoxe en retirerait un argument solide dans sa cause contre le Saint-Siège ». Le mémorandum demande en outre au Cardinal de soutenir la requête faite au gouvernement pour la restitution de la cathédrale de Przemysl et de quelques églises de Cracovie, Sanok, Jaroslaw, Lubaczow, Krynica et d'ailleurs, et de remettre éventuellement à la disposition des fidèles de rite oriental certaines églises peu utilisées de rite latin en Pologne occidentale [2].

1. Pour les sigles, voir le premier fascicule de l'année.
2. Cfr *T* 20 avril, p. 381.

On a annoncé la mort de Mgr Pierre WERHUN, décédé dans un camp de travaux forcés à Angarskij Poselok en Sibérie, au début de février.

Mgr Werhun, né le 18 novembre 1890, à Grodek, près de Lvov, fut ordonné prêtre le 30 octobre 1927 par le métropolite Szeptyćkyj, archevêque de Lvov. Nommé durant la guerre visiteur apostolique des Ukrainiens déportés en Allemagne, il fut arrêté par les Russes et envoyé en Sibérie, alors que l'Ukraine polonaise avait été annexée à l'Union soviétique et l'Église gréco-catholique ukrainienne liquidée. Le défunt était devenu inapte au travail ; il avait eu les doigts gelés et vivait grâce aux soins charitables de ses compagnons. Les nouvelles de sa mort et de ses funérailles — nouvelles illustrées de photos — témoignent de l'estime dont il jouissait dans son entourage [1].

En UKRAINE SOVIÉTIQUE, on signale de nouveau, postérieurement à la détente provoquée par la déstalinisation, de nombreuses arrestations parmi les ecclésiastiques. Ces mesures visaient particulièrement les prêtres auteurs d'un mémorandum adressé aux autorités de l'Union soviétique en vue de la restauration de l'Église gréco-catholique, supprimée officiellement en 1945. Les arrestations furent accompagnées d'une propagande violente de la presse et de la radio, contre les fidèles unis de l'Ukraine occidentale, où la résistance reste tenace [2].

Aux ÉTATS-UNIS, dans l'exarchat apostolique de Pittsburgh, un INSTITUT DES SS. CYRILLE ET MÉTHODE a été fondé en novembre dernier. Il doit devenir un centre d'études et d'activité en vue de faire connaître dans ces régions le christianisme oriental et les problèmes de l'Unité chrétienne [3]. — Nous avons également reçu les premiers fascicules du bulletin *The Voice of the Church*, qu'éditent de nouveau, après une longue interruption, les moines bénédictins de l'Abbaye de ST-PROCOPE (Lisle, Ill.), en vue d'informer des mêmes questions les catholiques d'Amérique.

En mars, un COMMUNIQUÉ officiel a annoncé que « l'Éthiopie

1. Cfr *SICO* 25 mars.
2. Cfr *Der Christliche Sonntag* (Fribourg-Br.), 14 avril, p. 119.
3. Cfr *SICO* 25 mars.

et le Saint-Siège, désireux de resserrer leurs liens d'amitié, ont convenu d'un commun accord d'établir des relations diplomatiques au rang d'internonciature et de légation ». Le fait est assez marquant, étant donné que l'Éthiopie, ancien pays chrétien d'Afrique, mais tombé dans un état d'isolement par rapport aux chrétientés environnantes depuis la crise monophysite du Ve siècle, n'a jamais entretenu de relations officielles semblables avec l'Église romaine.

URSS. — Dans le JOURNAL DU PATRIARCAT DE MOSCOU de mars (nº 2, 1957), M. V. PROTOPOPOV, étudiant en théologie, a publié quelques notes sur la PRÉDICATION actuelle dans l'Église russe en URSS. Tout en se réjouissant de ce que la nouvelle situation ecclésiastique depuis 1917 ait débarrassé l'arbre de l'Église de nombreuses « branches mortes », l'auteur se demande combien parmi le grand nombre des fidèles qui fréquentent à présent les églises et participent aux sacrements, savent de quoi il s'agit et ce qu'ils croient. Combien comprennent le sens des cérémonies liturgiques ou des lectures bibliques qui y sont faites, le rappel de la traversée de la mer Rouge, par exemple ? On prêche maintenant avec zèle, surtout en ville, mais les sermons se rapportent principalement à la vie des ouailles, et ont pour objet des questions de morale. Ces questions : l'amour de Dieu, du prochain, la prière, la vie familiale, l'éducation des enfants, l'observance des carêmes, etc., tout importantes qu'elles soient, doivent être éclairées par la lumière de la révélation chrétienne. L'Écriture doit être à la base de cet enseignement. L'auteur dit que dans la masse des croyants circulent des idées extravagantes sur la Bible : presque personne, sauf ceux qui reçoivent une formation spéciale, ne prend la peine de se familiariser avec elle. Il est donc nécessaire d'inculquer aux fidèles que c'est là, dans la Bible, que notre foi trouve son fondement solide. On doit ouvrir au peuple les grandes perspectives de l'Histoire sainte et lui montrer les voies par lesquelles Dieu conduit l'humanité vers son salut. La liturgie et la vie sacramentelle deviendront ainsi transparentes aux yeux de la foi. On ne s'arrêtera donc pas aux formes extérieures, aux aspects esthétiques des offices religieux, mais on pénétrera dans leur sens profond. D'où une nou-

velle tâche s'impose à la prédication contemporaine : expliquer quotidiennement tout ce qui se fait, se lit ou se chante à l'église, et ce en relation avec les grands mystères et les dogmes chrétiens. Il faudra élaborer une nouvelle méthode homilétique à cette fin.

Les diplomates étrangers accrédités à Moscou ont assisté à la projection d'un film documentaire sur la visite de la délégation anglicane en juillet 1956 et sur la fête patronale du monastère de St-Serge près de Moscou. Ils étaient les invités du ministre des Affaires étrangères d'URSS [1].

Ces derniers mois, la *Komsomoljskaja Pravda*, organe de la jeunesse communiste, ainsi que d'autres journaux au service de l'éducation, ont signalé de nombreux cas d'adhésion à la foi parmi les jeunes. La *Komsomoljskaja Pravda* du 12 février a fait savoir que le comité central du Parti a ordonné une mobilisation de toutes les forces des organismes antireligieux contre ces tendances. De nouveaux cours pour propagandistes athées ont été organisés ; des centres de propagande antireligieuse ont été créés dans les villages, notamment en Ukraine et en Russie subcarpathique. Dans son reportage sur la Russie Blanche du 31 mars, la *Komsomoljskaja Pravda* a révélé qu'en 1954 le Comité du Komsomol de Brest avait exclu de ses rangs 40 jeunes gens pour fréquentation des offices religieux. En 1956 le nombre des exclus s'est élevé à 138. Le reporter constate d'autre part que le nombre des cours et des cercles de culture politique s'est réduit de moitié au cours des 18 derniers mois [2]. Plus récemment encore, ce journal, tout en exigeant une vigilance active en ce domaine, demande que celle-ci soit prudente et réfléchie. Il donne comme exemple à ne pas imiter, le haut fait des *Komsomoljcy* de Stalino, qui avaient organisé un bal sur la place devant l'église au moment d'un service. La police avait alors jugé bon d'intervenir et de chasser les danseurs [3].

Les publications contre la religion sont nombreuses. La revue *Science et Vie* consacre toujours une partie de chaque fascicule à démontrer l'incompatibilité de la religion avec la science ;

1. Cfr *SŒPI* 5 avril.
2. Plusieurs références dans les *Nouvelles du Monde Orthodoxe* (Paris), N° 16/18 (mars, avril, mai). Cfr aussi *HK*, juin, *Die Krise in der Sowjetjugend*, pp. 411-413.
3. Cfr *RM* 4 mai.

le thème de l'évolution y est dominant ; le nº 3 (mars), par exemple, contient plusieurs dessins de singes, sollicitant les lecteurs à reconnaître leur vraie descendance et parenté. Le nº 4 expose comment, pour Lénine, le marxiste doit être matérialiste et ennemi juré de la religion, et combien grande était l'importance attachée par Lénine à la propagande athée. Le nº 5 s'attaque au « Vatican », et à la doctrine sociale de l'Église catholique (référence entre autres aux travaux de feu l'abbé KOTHEN). Le vol. 4 des *Questions d'histoire de la religion et de l'athéisme* (édité par l'Académie des Sciences de Moscou, 1956), contient plusieurs articles contre l'Église catholique [1].

Dans les *Questions d'Histoire* (Moscou), nº 2, 1957, N. P. DOLININ critique longuement les volumes du « Précis de l'histoire de l'URSS », en ce qui concerne le rôle de l'Église russe dans l'évolution de la culture russe. Les auteurs du *Précis* exagéreraient l'importance de ce rôle ; ils auraient mieux fait d'exposer en détail les conséquences négatives de la dépendance de la culture russe par rapport à l'idéologie religieuse. Celle-ci a arrêté le progrès, tandis que tout ce qu'on trouve de positif provient des traditions nationales, du peuple même, doué naturellement d'un grand sens pratique et réaliste.

Remarquons encore que dans plusieurs articles de revues et de la presse, on met les lecteurs en garde contre certains efforts d'auteurs chrétiens qui veulent établir des points de contact entre le christianisme et le communisme. Le célèbre doyen de Cantorbéry, Hewlett JOHNSON, doit lui-même encaisser le reproche de s'être laissé aller, dans son recueil de sermons *Chris-*

1. Notons à la page 57 de ce volume un curieux exemple de la façon dont sont utilisées les sources. Sont citées comme paroles de l'Abbé Pierre ce qui suit : « Le communisme satisfait les masses parce qu'il leur donne une vue d'ensemble de l'Univers dans tous les domaines ; parce qu'il s'efforce de donner réponse à tous les problèmes sociaux, économiques, culturels, littéraires, et même philosophiques... Or, malgré les illusions des théologiens, il faut bien voir que *le christianisme n'est pas à même d'offrir au peuple* la doctrine qu'il attend dans notre monde moderne... Le christianisme n'ose *pas* offrir au peuple une vision unifiée du monde telle que l'homme moderne puisse la reconnaître pour sienne ». — A l'endroit indiqué (*Esprit*, Nº 89, 1946, p. 257) on constate non seulement que cette citation fait fi du contexte mais que pour ce que nous avons souligné il faut lire « le christianisme n'offre plus au peuple » et « le christianisme n'ose *plus* offrir au peuple ».

tians and Communism (1956), à des illusions, et de vouloir tenter l'impossible [1]. On rappelle souvent, en s'appuyant sur des textes de Lénine, comme dans l'article de *Science et Vie* cité ci-dessus, que la lutte contre la religion ne peut consister en des discussions abstraites. Elle doit prendre une forme très concrète, quoique réfléchie. C'est notamment dans l'éducation de l'enfant qu'il faut bien mener le combat. Dans la *Sovetskaja Pedagogija*, F. I. PETROVSKIJ a publié un petit traité très significatif pour les méthodes actuelles, visant à tuer la foi religieuse des élèves des écoles communistes [2]. On y décrit avec précision comment les instituteurs et les professeurs doivent inculquer l'athéisme aux jeunes et les former à la lutte effective contre la religion, pour qu'ils deviennent tous des militants [3].

Allemagne. — Après huit mois de négociations infructueuses avec les dirigeants du gouvernement de l'Allemagne orientale, les membres du comité du *Kirchentag* (protestant) ont annoncé que le Kirchentag de 1957, qui devait se réunir au mois d'août en Thuringe, n'aura pas lieu. L'action contre l'Église évangélique dans la République démocratique allemande ne cesse de s'intensifier. Le prétexte officiel de cette nouvelle offensive est l'accord relatif à l'organisation de l'aumônerie évangélique au sein de la nouvelle *Bundeswehr* [4]. Une violente campagne de presse a visé en particulier l'évêque luthérien de Berlin-Brandebourg, le Dr. OTTO DIBELIUS.

Le nouvel évêque catholique, Mgr Julius DÖPFNER, a rendu officiellement visite à l'évêque Dibelius. Lors de son intronisation, il s'est adressé d'une manière toute spéciale aux protestants en ces termes : « Notre devoir envers la vérité et envers l'unique

1. Une longue recension de ce recueil dans la *Literaturnaja Gazeta* du 12 mars.

2. Cfr N° 5, 1955, pp. 3-19, art. *La Religion à l'École*. Une traduction de cet article a paru dans *Le Christ au Monde*, N° 6, 1956, pp. 141-154 et N° 1, 1957, pp. 101-113.

3. Parmi les publications antireligieuses parues en 1956 notons encore : A. M. EMME, *La Science et la Religion ; De l'origine de la vie sur la terre* (111 p., 100.000 exemplaires) ; PAVELKIN, *Qu'est-ce la religion ?* (133 p., 75.000 ex.) ; un recueil d'articles *Les sciences naturelles et la religion* (285 p., 50.000 ex.).

4. Cfr *ICI* 1er avril et 15 mai ; *SŒPI* 3 mai.

Église du Christ est de suivre des voies séparées ; mais en même temps, l'amour du Christ nous contraint de rendre cette séparation tolérable et même féconde, par une compréhension mutuelle ». L'évêque a déclaré que les chrétiens doivent s'opposer ensemble à toutes les forces de notre temps qui, de toutes manières, menacent la vie chrétienne. Il a remercié l'Église évangélique de son amabilité à mettre ses locaux à la disposition des catholiques [1].

Angleterre. — Le Conseil britannique des Églises, au cours de sa réunion de printemps tenue à Londres, a approuvé la déclaration de son Département de Jeunesse recommandant aux Églises membres de s'abstenir d'envoyer des jeunes au FESTIVAL de la jeunesse à Moscou (28 juillet-11 août). Selon le Rév. Edward PATEY, secrétaire du Département en question, cette résolution est basée sur la conviction suivante : « Quel que soit le désir de faire progresser le ministère de réconciliation, il n'est pas permis de faire quoi que ce soit qui paraisse soutenir un mode de vie auquel nous sommes fondamentalement opposés » [2].

Athos. — La revue *Hagios Pavlos* de janvier revient sur l'épineuse question des moines hagiorites ne séjournant pas sur la Sainte Montagne. Concernant ceux qui ont leurs occupations en Grèce, la Sainte Communauté se plaint de ce que les métropolites reçoivent ces moines athonites sans certificats. D'autre part, le Saint-Synode de Grèce a communiqué à celui de Constantinople ses plaintes concernant la permission concédée par la Sainte Communauté à ses moines de s'établir dans les différentes éparchies de Grèce [3].

1. Commençant sa première tournée de visites par le nord de la République démocratique allemande, Mgr DÖPFNER s'est rendu le dimanche 28 avril chez l'évêque évangélique de Poméranie, le Dr. Friedrich-Wilhelm KRUMMACHER, à Greisswald. Rappelons que Mgr Döpfner, qui depuis 1948 fut évêque de Wurzbourg, s'y consacrait avec ardeur à la Semaine de prière pour l'Unité chrétienne. Cette année encore il exhorta ses fidèles à « travailler et à prier de toutes leurs forces et de tout leur amour pour la réunion de la chrétienté divisée en l'unique Église de Jésus-Christ ». Cfr *SŒPI* Nos 5 et 13.
2. Cfr *SŒPI* 19/26 avril.
3. Cfr *AA* 10 avril.

Le patriarche de Moscou a adressé au patriarche de Constantinople et à son synode une LETTRE au sujet de l'installation de moines russes au MONT-ATHOS [1].

Bulgarie. — L'Église orthodoxe bulgare compte 12 éparchies gouvernées par des métropolites. Une de celles-ci groupe l'Amérique du Nord et du Sud et l'Australie. L'Église possède l'Académie théologique St-Clément-d'Ochrida (jadis faculté de l'Université de Sofia) et un séminaire ecclésiastique à Sofia [2]. On connaît l'annuaire de l'Académie St-Clément, qui maintient un bon niveau scientifique parmi ses membres.

Le 12 février, a été célébré le 75e anniversaire du prof. Stefan ZANKOV, l'éminent pionnier du mouvement œcuménique, en présence de plusieurs évêques, des professeurs et des étudiants de l'Académie de St-Clément. On a rendu hommage au prof. Zankov pour ses nombreuses années de service en qualité de chargé de cours de théologie, et pour son activité en faveur de la compréhension et de la bonne entente entre les Églises chrétiennes.

Vers la mi-juin, on annonça le décès, à l'âge de 79 ans, de Mgr STEFAN, ancien archevêque de Sofia et exarque de Bulgarie. En été 1948 Mgr Stefan avait été destitué de sa charge. Entre les deux guerres il avait pris une part active aux rencontres œcuméniques.

Constantinople. — Une correspondance particulière, tout comme la presse internationale, nous confirme que la situation des Grecs à Constantinople est devenue INTENABLE. Après une démarche impérieuse de l'ambassadeur américain auprès du Gouvernement turc, des mesures de sécurité ont été prises. Ceci a permis la célébration des offices de la Semaine-Sainte et de Pâques (non sans quelques petits incidents du reste), sous l'œil vigilant des agents de police. Des patrouilles motorisées sillonnaient la ville, et le patriarcat orthodoxe était gardé par la gendar-

1. Le texte de cette lettre, qui est datée du 12 mars, dans *ŽMP* N° 4 (avril), pp. 4-5. Le patriarche Alexis demande de pouvoir envoyer une dizaine de personnes au monastère de ST-PANTÉLÉÏMON.

2. Cfr *E* 15 mars.

merie équestre. C'est dans ces conditions qu'a été célébré l'office de la Résurrection, qui n'a pu avoir lieu que le matin.

L'assistance aux offices était très réduite, car tous les Grecs sont terrorisés. Ceux qui ont pu s'expatrier se sont empressés de le faire déjà. Les entreprises grecques sont boycottées. On n'ose plus dire un mot grec en public, et une vigoureuse campagne de presse a été lancée contre la communauté chrétienne grecque en Turquie. On a non seulement exigé l'expulsion du patriarche œcuménique, mais, sous prétexte d'élargir du terrain en vue d'un nouvel autostrade, les autorités cadastrales d'Istanbul auraient décidé la démolition des bâtiments du Patriarcat [1].

Égypte. — Le Saint-Synode de l'ÉGLISE COPTE ORTHODOXE a pris des décisions concernant l'élection du nouveau patriarche. Quant à ce qui concerne la candidature des moines, il est stipulé que ceux-ci devront être âgés de plus de 40 ans, et avoir au moins 15 ans de vie religieuse. Le souhait a été exprimé qu'aucun évêque ne présente sa candidature. L'élection se fera en deux stades : 1° clergé et laïcs choisiront trois noms sur la liste des candidats ; 2° la hiérarchie désignera le patriarche en tirant au sort, dans la cathédrale patriarcale. Le Saint-Synode n'a pas retenu la proposition de choisir éventuellement le patriarche parmi des théologiens laïcs célibataires [2]. *AA* du 19 avril donne un bon résumé de la situation, qui se complique par l'attitude de l'Église éthiopienne, et par l'intervention du gouvernement égyptien. Celui-ci a renvoyé l'élection *sine die* dans un communiqué du 31 janvier. Étant donné l'importance de cette communauté chrétienne en Égypte, ainsi que les divisions intérieures qui y règnent, le R. P. CLÉMENT, S. J., professeur au Caire, que ces divisions ont particulièrement accablé au cours de ces dernières années, a adressé à de nombreux amis une lettre circulaire demandant des prières à l'intention de l'Église copte d'Égypte, qui « plus que jamais, dit-il, a besoin d'un père et d'un chef capable de la protéger, de défendre sa liberté, de contrôler et de diriger l'élan religieux que l'Esprit-Saint suscite en elle » [3].

1. Cfr *Der Christliche Sonntag* 26 mai, se référant au *New York Times*.
2. Cfr *P* 1er mars ; *POC* janvier-mars 1957, pp. 87-89.
3. Texte dans *VUC*, mars-avril, pp. 33-34.

États-Unis. — Depuis plusieurs années, la communauté grecque célèbre autour de 30 janvier, fête des trois hiérarques, SS. Basile, Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome, la « SEMAINE DES LETTRES HELLÉNIQUES ». Cette année, cette semaine a connu une extension plus grande que jamais, et a obtenu l'adhésion d'un nombre considérable d'institutions savantes, tant de Grèce que des U. S. A. Elle a même été proclamée officiellement par le gouverneur du Michigan et le maire de New-York. Mgr MICHEL lutte, écrit et se dépense pour que la langue grecque reste vivante en Amérique. Reste à voir si les Grecs, relativement peu nombreux mais très bien organisés en ces régions, arriveront à faire ce qu'aucun autre élément ethnique n'a pu réaliser [1].

La BÉNÉDICTION SOLENNELLE des eaux à l'Épiphanie se fait publiquement dans plusieurs villes. A Long Beach (Californie), la cérémonie s'est déroulée devant le maire de la ville et 3.000 fidèles ; à Tarpon Springs (Fla.), il y eut 20.000 assistants [2].

Dans une lettre pastorale du 2 février, l'archevêque MICHEL a annoncé que l'Église fonde un ordre de missionnaires laïcs. *Zoï* du 2 mai approuve cette fondation, et *OO* d'avril en publie le règlement en 6 points : 1º Assistance régulière à l'église ; 2º étude de l'Écriture sainte tous les jours ; 3º prière, où que l'on se trouve ; 4º confession au moins deux fois l'an et sainte communion au moins une fois par mois ; 5º vie familiale et sociale exemplaire ; 6º les membres doivent se mettre à la disposition de l'archevêché grec d'Amérique en cas de demande pour tout service en œuvres ou en paroles, pour une matière importante concernant l'Église ou la famille.

L'école de théologie orthodoxe de HOLY CROSS à Brookline, Mass., fête cette année son 20e anniversaire. L'archevêque Michel a annoncé un plan de cinq ans qui doit transformer l'Institut en « université orthodoxe grecque d'Amérique ». Holy Cross édite *The Greek Orthodox Theological Review.*

Dans le nº 2 du vol. II de cette revue (Noël 1956), signalons : Basile S. GIANNAKAKIS, *International Status of the Ecumenical Pa-*

1. Cfr *OO* de janvier, février et mai (ici, pp. 106-108, un discours de Mgr MICHEL sur la nécessité du grec pour la Liturgie).
2. Cfr *OO* février.

triarchate (pp. 10-26) ; Basile T. ISTAVRIDIS, *The Orthodox Youth and the Ecumenical Movement* (pp. 81-88).

L'évêque DENIS (Djjačenko) de Chicago, de la juridiction métropolitaine de l'Église orthodoxe russe en Amérique, s'est rallié en février dernier au Patriarcat de Moscou, et a été nommé EXARQUE de ce Patriarcat pour l'Amérique du Nord et du Sud, avec le titre d'évêque de New-York. Ce poste avait été assigné en 1954 à l'archevêque BORIS d'Odessa, mais celui-ci n'avait pu s'établir aux États-Unis, le Département d'État ayant fait opposition. La nomination de Mgr Denis a été reconnue par le dossier de la Cour suprême de New-York se rapportant au conflit entre l'Église russe d'Amérique du Nord et la communauté russe patriarcale au sujet de la cathédrale de St-Nicolas à New-York, actuellement propriété des patriarcaux.

La revue *St Vladimir's Seminary Quarterly* a commencé en janvier dernier une nouvelle série sous une nouvelle rédaction. L'actuel comité de rédaction est composé du Rév. Alexandre SCHMEMANN, du Rév. William SCHNEIRLA et du prof. Nicolas ARSENIEV.

Dans le nº 1, janvier, notons : Nicholas ARSENIEV, *The Meaning and Goal of History ;* Rev. Alexander SCHMEMANN, *St. Mark of Ephesus and the Theological Conflicts in Byzantium.*

Dans le nº 2, avril : Alexander BOGOLEPOV, *The Church in Byzantium and in Democratic Countries ;* Nicholas ARSENIEV, *The Russian Family : A Study in its religious and moral Tradition ;* Rev. A. SCHMEMANN, *Eucharist and Communion* (un compte rendu du livre de D. N. MORAITIS sur la *Liturgie des Présanctifiés*, Thessalonique, 1955, en grec).

Le séminaire St-Vladimir de New-York reçoit des élèves orthodoxes de toute juridiction nationale ; l'enseignement y est donné non pas en russe mais en anglais. Pour l'année 1956-57, 41 étudiants étaient inscrits. Le séminaire veut être un ferment d'unité orthodoxe en Amérique.

France. — Le 16 juin, à la cathédrale russe de Paris (rue Daru) ont été célébrées les NOCES D'OR ÉPISCOPALES du métropolite Mgr VLADIMIR (Tichonickij). Nombreux furent ceux qui,

dans la soirée, vinrent présenter leurs vœux au vénéré jubilaire. L'éparchie russe d'Amérique du Nord avait envoyé une délégation, sous la conduite de l'évêque JEAN de San Francisco [1].

Les samedi et dimanche 11 et 12 mai, eut lieu à BIÈVRES le CONGRÈS ANNUEL DE LA JEUNESSE ORTHODOXE RUSSE. Il se distingua cette année par le nombre exceptionnel de ses participants (plus de 250), qui suivirent avec ferveur tant les services liturgiques que les exposés des conférenciers. Le R. P. Alexis KNJAZEV avait pris pour thème *Les biens spirituels et temporels du chrétien.* MM. les prof. L. ZANDER et O. CLÉMENT parlèrent du renouveau religieux en France et en Russie à la fin du XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle. La conférence du P. Basile ZENJKOVSKIJ eut pour objet *La vérité de l'Église.* Le samedi soir, on avait fait appel à l'abbé PIERRE, qui parla aux jeunes des différents aspects de la charité sociale. Le dialogue qui suivit manifesta tout l'intérêt qu'avait pris l'auditoire à cet exposé marqué de franchise et stimulant pour l'esprit. Nous pûmes par nous-même constater parmi les membres de cette jeunesse russe chrétienne une grande préoccupation concernant l'avenir de leur patrie, et une vive conscience de leur responsabilité à ce sujet.

Grèce. — L'ASSEMBLÉE DES PRÉDICATEURS de toute la Grèce, qui eut lieu du 28 janvier au 4 février dernier, a connu un grand succès ; presque tous les commentaires de la presse lui furent des plus favorables. Ce congrès, le premier en son genre, eut lieu à l'*Apostoliki Diakonia* à Athènes, et fut inauguré en présence de Sa Majesté le Roi de Grèce [2].

L'*Apostoliki Diakonia* a enfin été nantie d'un nouveau directeur en la personne de Mgr Basile ATESIS, ancien métropolite de Lemnos, bien connu comme historien de l'Église autocéphale de Grèce ; il avait été le premier recteur du Séminaire universitaire (oikotropheion) de l'*Apostoliki Diakonia* à Athènes [3].

1. Cfr dans *RM* du 15 juin, un article biographique du prof. Pierre KOVALEVSKIJ.
2. Un compte rendu du Congrès dans *VUC* mars-avril, pp. 26-30 (M.-J. LE GUILLOU, O. P.) et dans *ICI* 15 mars, p. 14.
3. Cfr *En* 15 mars.

Son installation eut lieu le 19 mars ; Mgr IRÉNÉE de Samos lui a été donné comme adjoint [1].

Le Saint-Synode ayant appris qu'un nouvel évêque avait été ordonné pour la «fraction Mathieu» des paléoïmérologites (adhérents de l'ancien calendrier), a décidé de faire porter auprès du ministère compétent, par une délégation de deux de ses membres, une protestation écrite, et d'exiger l'application de la décision prise contre les partisans de l'ancien calendrier [2]. Les conservateurs (fraction de feu l'ancien métropolite de Florina) ont soumis au Saint-Synode un mémoire suggérant un règlement de ce schisme, tout en sauvegardant le prestige de l'Église [3].

AA du 17 avril note que beaucoup de paroisses limitrophes de la Grèce septentrionale sont sans curé depuis quinze ans. Dans la seule région de Florina-Kastoria, on compte 140 paroisses sans pasteur. Pour combler ces vides, on se voit obligé de réduire le minimum requis à la préparation de l'ordination [4].

En du 20 avril rend compte de la belle activité paroissiale du curé de Saint-Pantéléïmon Tambourion, l'archimandrite ÉLIE HADJ, Libanais, étudiant de la faculté de théologie d'Athènes. Il a mis sur pied des œuvres de bienfaisance très importantes — « les indigents reçoivent un secours non pas symbolique, mais réel » — l'Église a été embellie ; une attention spéciale est portée aux enfants, dont 80 reçoivent chaque semaine un bon repas et des leçons de catéchisme. Parmi ces enfants, le R. P. a trouvé moyen de former une excellente chorale.

Les anciens métropolites de Kozani, JOACHIM, et d'Elia, ANTOINE, dégradés en 1947 sur l'accusation de sympathies et activités philocommunistes, ont été relevés de leur peine [5].

1. Cfr *E* 1er avril ; *En* 20 avril ; *K* 15 mars.
2. Cfr *En* 20 février.
3. Cfr *En* 20 avril.
4. Depuis plusieurs années déjà cette concession se renouvelle (Cfr *Chronique* 1950, p. 417 ; 1951, p. 210, 475 ; 1952, pp. 285-287 ; 1953, p. 50, 179 ; 1954, pp. 185, 461). Cette mesure a trouvé généralement une forte opposition dans les milieux travaillant pour la réforme de l'Église en Grèce. — *E* 1er mars et *En* 15 mars notent que pendant le carême un nombre de confesseurs ont été envoyés dans les provinces pour y exercer leur ministère.
5. Cfr *E* 15 mars. *An* de mars commente le fait ; on y trouve aussi une lettre de Crète demandant pour le siège vacant « un évêque qui soit chrétien » : « Le plus grand nombre, dit le correspondant, pense que l'idéal de

Le Saint-Synode a permis « κατ' οἰκονομίαν » et pour des raisons sérieuses, la célébration des mariages durant le carême, mais toujours « sans pompe ni ostentation ».

M. le prof. Bonis, directeur général des cultes au ministère de l'Instruction publique, a été obligé de démissionner en raison de son opposition à l'Archevêque. Il a été remplacé par le prof. Ioannidis. Les commentaires de la presse sont longs et acerbes [1].

Une lutte s'est engagée entre l'Archevêque et son entourage d'une part, et une très grande partie du monde ecclésiastique d'autre part, et elle ne fait que s'accentuer. Le journal officiel *Ekklisia* avait récemment accusé le clergé d'Amérique de sympathies protestantisantes ; la même accusation est maintenant portée par le même organe contre le Rév. P. Jérôme Kotsonis, aumônier de la Cour, homme de vie irréprochable et théologien de valeur (il fut présent à Evanston).

D'autre part, les adversaires semblent pouvoir souligner avec aisance le peu de valeur des collaborateurs de Sa Béatitude : les reproches de protestantisme, dit-on, sont portés soit par un laïc sans formation, soit par un évêque qui n'a jamais mis le pied dans son diocèse, etc. A la tête des monastères Penteli et Petrakis sont nommés (faisant fi du droit ecclésiastique et des typika des couvents en question) des hommes au passé peu recommandable, dont l'un ne réside même pas, et agirait en tyran.

Le professeur H. Alivisatos a démissionné comme secrétaire de la Commission pour les relations avec les Églises étrangères. Il est remplacé par l'archimandrite Damaskinos Papaspyrou [2].

Dans *Hagios Pavlos* de janvier, l'archimandrite Gabriel, higoumène de Dionysiou (Mont-Athos), fait part de ses investigations à propos des prières secrètes de la liturgie. Les docu-

l'évêque est qu'il bénisse des tables bien chargées, qu'il dote deux ou trois nièces ou, au grand maximum, qu'il s'efforce de se libérer du titre gênant d'évêque pour devenir métropolite ».

1. Cfr *En* 20 février et s. Au moment de donner le bon à tirer, nous apprenons le décès de l'archevêque d'Athènes, survenu le 26 juillet, à Stockholm, où il avait subi une opération au cerveau le 8 du même mois.

2. Cfr *AA* 8 mai. Pour les raisons de cette démission, cfr plus loin p. 232.

ments examinés par le Rme Père s'échelonnent du XIIe au XVIIIe siècle [1].

Indonésie. — Le 17 mars, plus de 100.000 personnes ont assisté, sous une chaleur torride, à l'ouverture de la CONFÉRENCE CHRÉTIENNE d'Asie orientale à PRAPAT, dans l'île de Sumatra. La conférence avait pour but de considérer la tâche commune des Églises pour l'évangélisation de l'Asie orientale. M. KYAW THAN (Birmanie), secrétaire pour l'Asie orientale du Conseil œcuménique des Églises (COE) et du Conseil international des missions (CIM), présenta un rapport où il souligna la préoccupation croissante qu'ont les chrétiens d'Asie pour l'annonce du Christ à leur propres peuples, et le désir grandissant d'unité qui apparaît de plus en plus comme la condition *sine qua non* d'un vrai témoignage. Les 124 délégués ont voté à l'unanimité la formation d'un organisme permanent des Églises d'Asie orientale. Un comité intérimaire fut nommé, composé des représentants du Japon, de Corée, de Thaïlande, de Malaisie, de l'Inde, de Ceylan et d'autres pays asiatiques. L'évêque E. C. SOBREPENA, de l'Église unie du Christ aux Philippines, fut élu président du comité. Tout au long de la conférence, les orateurs ont mis leurs auditeurs en garde contre le danger que la « prise de conscience régionale asiatique » ne nuise à la conscience universelle, ou ne relâche d'une manière quelconque les liens qui unissent les asiatiques aux chrétiens des autres parties du monde. Parmi les visiteurs qui assistaient à la conférence, on a pu noter le Dr. VISSER 'T HOOFT, secrétaire du COE, et le Dr. Charles W. RANSON, secrétaire général du CIM [2].

Jérusalem. — La cérémonie d'intronisation du nouveau patriarche orthodoxe grec, S. B. Mgr VENEDIKTOS, a eu lieu le 1er mars. Contrairement aux premières nouvelles reçues, l'élection ne s'est pas faite à l'unanimité. Des 18 voix, 8 se portèrent sur l'archimandrite KYRIAKOS, dont on avait annoncé aupara-

1. Cfr dans *L'Église et les Églises* II, l'art. de M. Panagiotis TREMBELAS, *L'Audition de l'Anaphore eucharistique par le peuple*, pp. 207-220.
2. Cfr *SŒPI* 29 mars et 5 avril.

vant le retrait à la candidature pour des motifs d'âge et de santé. Les 10 autres voix se rallièrent au nouvel élu [1].

La longue vacance du SIÈGE PATRIARCAL ARMÉNIEN de Jérusalem — le dernier patriarche, S. B. Mgr GURĔGH II (Cyrille) Israëlian, mourut en octobre 1949 — a pris fin le 20 mars, par l'élection de l'archevêque TIRAN NERSOYAN, primat du diocèse occidental d'Amérique du Nord. L'élection a été faite par l'Assemblée générale de la Fraternité du couvent arménien de St-Jacques (Jérusalem), composée de 24 membres [2].

Roumanie. — D'après *E*, du 1er avril, l'Église orthodoxe roumaine compterait 14 millions de fidèles, 10.700 prêtres, 7.500 moines et moniales. Les curés et les psaltes sont payés par l'État. Le chef du gouvernement, le Dr. GROZA, est membre de la Commission financière patriarcale, et le ministre des cultes est un ancien professeur des Facultés théologiques de Czernovitz. L'Église dirige deux Facultés (Académies) théologiques et huit séminaires, dont deux pour des religieuses. Dans Bucarest même, on construit à présent un couvent de moniales et une immense église. Le palais du patriarcat est décrit avec grande admiration. A Bucarest paraissent quatre périodiques religieux, quatre autres étant publiés dans d'autres villes.

Yougoslavie. — Le 10 avril, une délégation du Conseil d'Initiative pour l'organisation de l'Église orthodoxe dans la MACÉDOINE serbe, a rendu visite au Saint-Synode et au patriarche de l'Église orthodoxe serbe. En conséquence, furent nommés dans les trois éparchies affectées, les protosyncelles, ainsi que les membres des tribunaux épiscopaux et des autres services.

S. B. a précisé que dans la nouvelle Yougoslavie, la Macédoine forme une République populaire avec trois évêchés : SKOPJE (dont cependant une partie appartient à la Serbie), OHRID ET BITOLA, ZLETOVO ET STRUMICA. Le Synode de la Hiérarchie, répondant au désir des fidèles de la République populaire de

1. Cfr *POC* janvier-mars, pp. 89 ss.
2. Cfr *Ibid.*, p. 94. C'est un des membres de cette Fraternité, le R. P. Joseph MAMOUR, qui expose dans ce même fascicule de *POC*, pp. 64-69 les complications qui ont précédé cette élection.

Macédoine, autorise l'emploi de la langue macédonienne dans la correspondance officielle, sur les sceaux reconnus et dans la prédication, à condition que le slavon soit maintenu comme langue liturgique. La question de la nomination d'évêques natifs de la région est à l'étude. Entre temps, c'est le patriarche qui administre les trois éparchies [1].

Pour la première fois depuis la guerre, l'Église orthodoxe serbe a reçu du gouvernement yougoslave l'autorisation de publier un périodique théologique. Il portera le nom de *Bogoslovije* (Théologie) et comportera deux fascicules par an. L'organe officiel (mensuel) de l'Église serbe est le *Glasnik*, tandis que l'Association des prêtres orthodoxes, organisme patronné par le gouvernement, publie le bimensuel *Vestnik*.

Un congrès d'étudiants yougoslaves, réuni à Belgrade en mars, a déclaré que l'endoctrinement marxiste de la jeunesse doit intensifier ses efforts. Les orateurs ont souligné la nécessité d'employer des mesures plus efficaces pour combattre l'influence religieuse parmi la jeunesse du pays [2].

Relations interorthodoxes.

En septembre 1952, le patriarche ATHÉNAGORE de Constantinople avait adressé une nouvelle lettre à toutes les Églises autocéphales, les invitant à lui faire connaître les modifications à apporter au programme du futur prosynode établi déjà en 1930 par la commission interorthodoxe réunie alors au Mont Athos [3]. Une commission théologique de l'Église grecque [4] a dressé une nouvelle liste des questions à traiter. Cette liste, que nous donnons ci-après selon *E* du 1er janvier, a été approuvée par le Saint-Synode, qui l'a transmise aux évêques et aux professeurs de théologie des universités d'Athènes et de Salonique,

1. Cfr *E* 1er mai.
2. Cfr *SŒPI* 29 mars. Dans *ICI*, 1er mars, pp. 22 ss. un reportage sur la situation des Orthodoxes et des Catholiques en Serbie et en Macédoine.
3. Pour ce programme cfr Hiéromoine PIERRE, *La Conférence interorthodoxe de Vatopédi*, dans *Irénikon*, VIII (1931), pp. 97-107.
4. Cfr à ce propos *Chronique* 1953, p. 296.

afin qu'ils fassent les remarques et les suggestions qu'ils jugeront à propos :

Chapitre I. — *Question de foi et de dogme :* 1. Définition du concept de dogme, du point de vue orthodoxe, et élaboration d'une confession de foi orthodoxe ; 2. Mise au point de la tradition ecclésiastique à propos du canon des livres de l'Ancien Testament.

Chapitre II. — *Questions de culte :* 1. Étude de la tradition liturgique de l'Église orthodoxe, afin que les Églises locales se meuvent à l'intérieur de cette tradition ; 2. Recherches des moyens propres à revaloriser l'état monastique ; 3. Les lectures scripturaires dans les offices ; 4. Définition du mode de canonisation des saints dans l'Église orthodoxe ; 5. Les jeûnes dans l'Église orthodoxe ; 6. Étude des moyens aptes à promouvoir et à développer l'art byzantin traditionnel dans ses diverses manifestations, telles que la musique sacrée, l'iconographie, l'architecture et l'art des vêtements liturgiques et des objets du culte.

Chapitre III. — *Questions de gouvernement et de discipline :* 1. Définition des conditions de proclamation et de reconnaissance de l'autocéphalie d'une Église, et définition du nombre des Églises autocéphales universellement reconnues de nos jours, en vue de l'intercommunion canonique et de leur libre participation aux assemblées panorthodoxes et aux synodes ; de même définition des conditions de reconnaissance d'une Église comme autonome ; 2. Codification des saints canons et des règlements canoniques, afin qu'ils puissent être soumis à l'approbation du synode œcuménique ; 3. Étude de la pratique actuelle des Églises locales en matière d'empêchement de mariage, des causes de divorces et de leur procédure canonique à ce sujet. De même, étude sur l'uniformisation possible de cette pratique dans toute l'Église orthodoxe ; 4. Organisation des tribunaux ecclésiastiques, et leur uniformisation dans toute l'Église orthodoxe, et rédaction du code pénal ; 5. Rapports de l'Église avec l'État, la nation, la société ; les problèmes sociaux.

Chapitre IV. — *Rapports des Églises orthodoxes entre elles :* 1. Nécessité de rapports plus étroits et de contacts réguliers entre les Églises orthodoxes locales ; moyens appropriés : entre autres, l'échange d'étudiants boursiers entre les Églises orthodoxes ; visites réciproques de différentes missions composées de clercs, de professeurs de théologie et de prédicateurs en vue de communications plus suivies ; la coopération plus active des Églises orthodoxes dans les questions spirituelles, morales et sociales pour le bien des peuples

orthodoxes ; 2. Formation (théologique et sacerdotale) du clergé et son organisation sous le contrôle direct de l'Église ; 3. Réunions théologiques ; 4. Recherche d'une forme de collaboration entre les Églises orthodoxes en vue de combattre l'athéisme et les divers faux systèmes, tels que le spiritisme, etc.

CHAPITRE V. — *Rapports entre l'Église orthodoxe et les Églises hétérodoxes :* 1. Rapports entre l'Église orthodoxe et les Églises hétérodoxes en Orient et en Occident, à savoir : *a)* Relations en esprit de charité, qui d'après l'apôtre « espère tout », avec les Églises hétérodoxes (copte, jacobite, arménienne, éthiopienne, nestorienne, vieille-catholique) qui tendent à se rapprocher de l'Église orthodoxe et qui ne pratiquent pas de prosélytisme à son égard ; *b)* relations de défense et de protection contre les hétérodoxes qui pratiquent le prosélytisme et qui cherchent par tous les moyens à nuire à l'Église orthodoxe (catholicisme romain, protestantisme, uniatisme, millénarisme, etc.) ; *c)* mise au point et uniformisation des rapports avec le Conseil œcuménique des Églises et avec le mouvement œcuménique en général, et en particulier à l'égard de son organisme « Foi et Constitution » ; 2. Études pour déterminer en quels cas les hérétiques et les schismatiques doivent être reçus au sein de l'Église orthodoxe par le baptême, en quels cas par l'onction, quand par une déclaration ; 3. La validité de l'ordre chez les hétérodoxes, en particulier chez les anglicans.

APPENDICE. — Représentation des Églises orthodoxes autocéphales au futur prosynode et mise au point du déroulement des débats et de la façon de recevoir les résolutions.

Les premières réactions à la suite de la publication de cette liste ont paru dans *Hagios Pavlos* de janvier. Le R. P. THEOKLITOS de Dionysiou se demande comment ces sujets vont être traités, question de méthode très importante. Il constate ensuite avec étonnement que le problème du calendrier n'y figure plus, alors qu'il garde toute son actualité : dans le royaume de Grèce en effet, on compte un million de paléoïmérologites sur une population totale de 8 millions d'habitants. De plus, parmi les hérésies hostiles à l'Orthodoxie, il fait remarquer qu'on n'a pas mentionné la plus dangereuse de toutes : la franc-maçonnerie.

ŽMP nº 3 (mars), p. 10, publie une photographie, à l'occasion de la nomination de l'archimandrite CALLISTE au poste de rec-

teur du métoque que le patriarcat d'Alexandrie a reçu à ODESSA. *P* du 15 mai donne un compte rendu assez détaillé de l'histoire de ce métoque, et réfute les prétentions que Constantinople avait émises sur cette propriété.

Le patriarcat de Moscou a délégué en FINLANDE le métropolite NICOLAS, pour annoncer à l'Église orthodoxe de ce pays que l'Église orthodoxe de l'URSS ne demande plus le retour à son obédience de l'Église orthodoxe finlandaise. Celle-ci (80.000 fidèles, 23 paroisses), s'était détachée de la juridiction russe en 1923, pour reconnaître l'obédience de Constantinople qui lui avait accordé l'autonomie. A partir de 1950, le patriarcat de Moscou avait entrepris une action pour la faire revenir à son obédience, mais tout projet fut repoussé par le clergé finlandais. En raison de l'apaisement intervenu par la nouvelle décision, le monastère de VALAMO a été rendu également à l'Église orthodoxe finlandaise. Les moines de ce monastère qui s'étaient installés ailleurs peuvent donc ainsi rejoindre leur lieu traditionnel [1].

Le Saint-Synode de l'Église orthodoxe russe d'URSS a fait un nouvel APPEL à toutes les communautés russes à l'étranger pour qu'elles reconnaissent l'autorité du Patriarcat de Moscou, étant donné que les « circonstances ont changé ». La réunion au patriarcat n'impliquerait aucune atteinte à la liberté civique des orthodoxes. Ils peuvent rester citoyens de n'importe quel État, tout en restant dans le sein de l'Église-Mère. Ceux qui regagneraient la patrie seront accueillis avec joie et amour ; les ecclésiastiques d'entre eux auront les dignités et les fonctions qui correspondent à leur rang hiérarchique. Des exemples sont donnés à l'appui [2]. La presse soviétique n'a pas manqué de donner de la publicité à cet appel [3]. En raison des ressentiments existant un peu partout, il est peu probable qu'il faille attendre de cet acte de grands résultats. Tous ne réagiront peut-être pas avec la même véhémence que le vieux métropolite ANASTASE de New-York, qui, dans sa lettre pascale, ne mâche point ses mots pour

1. Cfr *Nouvelles du Monde orthodoxe* mars-avril-mai, p. 7 ; *SŒPI* 14 juin.
2. Cfr *ŽMP* N° 3 (mars), pp. 5-8 ; *VUC* mars-avril, p. 9.
3. Cfr *Izvestija* 22 mars.

rejeter, dit-il, « les paroles trompeuses » de gens « qui aiment ce siècle et renient leur haut devoir pastoral » [1].

Une question qui préoccupe beaucoup les esprits dans l'Orthodoxie en ce moment est le mode de proclamation de l'autocéphalie d'une Église. L'archimandrite PHOUGIAS en traite sommairement à propos de l'Église de Pologne, dans l'*Archeion Ekkl. kai Kanonikou Dikaiou*, 1957, nº 1. Le prof. TREMBELAS en dit également un mot dans un article de *Theologia* (Athènes), 1957, nº 1. La difficulté actuelle peut se résumer ainsi : Le patriarcat de Moscou prétend que c'est à l'Église-Mère, quelle qu'elle soit, d'accorder cette grâce à ses filles ; le patriarcat de Constantinople, ainsi que les autres Églises grecques, affirment que seul le patriarcat œcuménique a le droit de le faire. Nous avons vu ci-dessus que ce grave problème de gouvernement et de discipline dans la chrétienté orthodoxe figure parmi les questions à soumettre au futur prosynode. La simple convocation d'un synode panorthodoxe s'est avérée déjà à elle seule un problème, faute de clarté dans les questions canoniques les plus élémentaires [2].

Relations interconfessionnelles.

GÉNÉRALITÉS. — Notre relation concernant la SEMAINE DE PRIÈRES POUR L'UNITÉ de janvier 1957 dans le dernier fascicule d'*Irénikon* était forcément incomplet. Nous tenons cependant à signaler encore la célébration de la Semaine à MILAN. Sous l'impulsion personnelle de S. Exc. Mgr MONTINI, archevêque de cette ville, qui l'annonça par une lettre pastorale, elle y a pris des développements considérables, qui n'ont pas été sans des retentissements exceptionnels. La place très large qui lui a été faite dans la presse catholique, le nombre et la variété des conférences et des offices, et surtout la célébration solennelle à la cathédrale avec prédication de l'archevêque lui-même qui a insisté fortement sur le devoir d'information, d'ouverture et de saine

1. Cfr *PR* 15 avril.
2. Cfr la *Chronique*, notamment depuis la nouvelle invitation du patriarche œcuménique en 1952, par ex. *Chron.* 1953, p. 54 ou 1955, p. 87.

émulation qui incombe aux catholiques, ont donné à cette semaine un caractère d'événement dans l'Église milanaise. Parmi les orateurs, notons le R. P. Louis BOUYER de l'Oratoire. Une exposition d'ouvrages œcuméniques (catholiques, orthodoxes, anglicans et protestants) à la grande librairie des Servites a fourni à tous une documentation de premier ordre [1].

Du 1er au 5 juillet ont lieu au Châtelard, près de Lyon, des journées de théologie et de pastorale œcuméniques pour le clergé, organisées par les PP. MICHALON, et M. VILLAIN. Le thème dogmatique en est : *La médiation de l'Église ;* le thème pastoral : *La célébration de la semaine de l'Unité.* Du 7 au 10 juillet, se tiennent des journées de formation et d'initiation œcuméniques pour les laïcs.

La revue *Istina*, 1956, nº 4, donne de nouveau d'amples informations documentaires :

Tout d'abord quelques documents concernant l'échange de visites entre le Conseil international des Églises du Christ aux États-Unis et les représentants des diverses confessions chrétiennes dans l'Union soviétique [2] (pp. 374-391). Vient ensuite le sommaire analytique de quelques fascicules de *ŽMP* (mai-septembre 1956), pp. 392-398, puis une chronique bibliographique *Écriture et Tradition*, à propos de publications protestantes récentes (A.-M. DUBARLE, O. P.), pp. 399-416. — Le R. P. M.-J. LE GUILLOU, sous le titre, *Le catholicisme et le mouvement œcuménique*, expose les lignes directrices de la réaction de la conscience catholique devant l'œcuménisme et les possibilités d'un dialogue véritable, en se référant à des publications récentes, pp. 416-442. — A l'appui de cette chronique, sont donnés dans leur teneur intégrale quelques-uns des textes d'auteurs protestants cités (les prof. E. KINDER, R. MEHL, et G. CRESPY), pp. 443-469. — Suivent quelques travaux contenus dans le *Bulletin de la Division des Études du COE* (2e année, nº 2), parmi lesquels l'important plan d'étude *La Seigneurie du Christ sur le monde et sur l'Église.*

The Student World nº 1, 1957 est consacré au *Ministry of*

1. La revue *La Missione*, éditée à Milan, consacra son numéro d'avril à plusieurs aspects du problème de l'Unité chrétienne et de l'œcuménisme.
2. Cfr *Chronique* 1956, p. 178 ss.

Reconciliation. On y trouve aussi une contribution du côté catholique : Jean de la Croix Kaelin, O. P., *The Stages in Spiritual Growth. A Roman Catholic Point of View*, pp. 60-66. Dans le même fascicule, on peut lire une déclaration de la Section d'Amérique latine de la Fédération des Étudiants sur les rapports avec les organisations catholiques romaines et une note du P. Kaelin à ce sujet.

Catholiques et autres chrétiens. — *Orthodoxes.* — L'organe du patriarcat œcuménique de Constantinople a consacré à l'anniversaire de S. S. Pie XII les lignes suivantes, que nous aimons à consigner dans notre chronique [1].

Sa Sainteté le Pape de Rome Pie XII a fêté le 2 mars l'anniversaire de Sa naissance, accomplissant la 80e et entrant dans la 81e année de Son âge. — Ce joyeux anniversaire a été salué par tout le monde catholique par de joyeuses manifestations de respect et d'affection envers la personne sacrée de Sa Sainteté.

A Rome et dans tous les diocèses et archidiocèses de l'Église d'Occident dans le monde entier, des doxologies et des prières d'action de grâces ont été chantées ; au Vatican sont parvenus d'innombrables télégrammes et lettres de félicitation exprimant avec force les sentiments de respect et d'attachement du monde catholique envers le vénérable Pontife de l'Ancienne Rome.

Le Pape Pie XII, figure pontificale inspirée, s'est distingué particulièrement dès avant son accession au trône papal par sa conduite de la politique étrangère du Saint-Siège. C'est pourquoi, dans les cercles chrétiens du monde, a régné l'opinion que grâce à son expérience du passé comme chef politique et à la clairvoyance et à l'ampleur peu commune de sa formation et de ses conceptions, une fois qu'il serait placé à ce poste de vigie, les chrétiens de par le monde pourraient envisager avec espoir l'avenir du christianisme, c'est-à-dire qu'il deviendrait possible d'aboutir au rapprochement mutuel souhaité des diverses fractions du monde chrétien, selon la doctrine de l'évangile, les canons des sept Conciles œcuméniques et l'histoire des neuf premiers siècles du christianisme.

Avec beaucoup de respect nous prenons part pleinement à ces manifestations et de tout cœur nous souhaitons à Sa Sainteté une abondance de jours et, en outre, la reprise de cette initiative qui ferait de lui, dans l'histoire, le plus grand des Papes de Rome. »

1. Cfr *AA* 13 mars ; tr. dans *VUC* mars-avril, p. 13.

A l'occasion des préparatifs du CONGRÈS INTERNATIONAL DE THÉOLOGIE à Rome, *La Palestra del clero*, publication adressée au clergé italien, suggérait la réouverture du Concile du Vatican [1]. On y suggérait aussi que le concile consacre son attention aux relations entre l'Église catholique romaine et les Églises séparées de l'Orient. Puisque ce congrès n'aura pas de caractère officiel, mais se réunira seulement pour des motifs d'études, le désir a été exprimé que des représentants de ces Églises soient invités. On pense qu'il serait plus difficile d'y faire participer des théologiens protestants, mais il serait cependant souhaitable, « d'un point de vue de pure information, d'avoir une idée générale des traits caractéristiques de la pensée au sein de la chrétienté réformée d'aujourd'hui ».

Signalons quelques ARTICLES : René HABACHI, *Vérité et Schisme* (conférence donnée par l'éminent professeur de l'université libanaise au Cénacle libanais de Beyrouth, à l'occasion de la semaine de l'Unité), dans le *Bulletin d'Orientation Œcuménique*, janvier-février 1957, pp. 2-30.

D. O. ROUSSEAU, O. S. B., *Les Trois Personnes divines et la Trinité d'après la liturgie grecque*, dans *Lumière et Vie*, n° 30, 1956, pp. 49-70.

W. DE VRIES, *Verstehen wir die Ostkirche ?* dans *Stimmen der Zeit*, n° 8, 1956-57, pp. 117-126.

Helle GEORGIADIS, *Orthodoxy, Rome and Œcumenism*, dans *The Eastern Churches Quarterly*, Hiver 1956/57, pp. 345-361.

Anglicans. — Au mois de mai, à quelques semaines de distance, l'évêque anglican de Chester, le Right Rev. Gerald ELLISON, et l'archevêque de Cantorbéry, le Dr. Geoffrey FISHER, ont suscité des débats dans toute la presse anglaise, en faisant publiquement quelques remarques légèrement aigres à l'adresse de l'Église catholique [2]. Le Primat de l'Église d'Angleterre, dans son discours du 27 mai à Wolverhampton, avait tout d'abord lancé la proposition d'une union des principales Églises de Grande-Bretagne. A cette union participeraient également l'Église d'Écosse, les Églises d'Amérique et d'autres pays. L'Église catholique serait aussi la bienvenue, et, en cas d'accepta-

1. Cfr *T* 1er juin, p. 526.
2. Cfr *CEN* 10 et 31 mai ; *CT* 10 et 31 mai.

tion de sa part, le Pape serait unanimement accueilli comme président d'un Conseil général des Églises. Mais ensuite l'archevêque reprocha aux catholiques de mener contre l'Église d'Angleterre une lutte ouverte. Le plus grand danger dont l'Église catholique serait victime, est d'être trop « consciente d'elle-même » : « elle ne peut s'arrêter de parler d'elle-même ». Les catholiques se sont montrés plutôt flattés de ce témoignage assez inattendu du *selfconsciousness* de leur Église. Il est réjouissant d'avoir à constater dans la presse, tant catholique qu'anglicane, un effort pour éviter toute polémique à cette occasion et même pour tirer de l'incident quelques résolutions heureuses, notamment celle de manier avec plus de prudence et de discrétion les statistiques concernant la vie de l'Église catholique en Angleterre, statistiques dont les non-initiés font souvent un usage si simpliste. Une LETTRE PASTORALE de l'archevêque de Westminster, Mgr GODFREY, sur l'aspect apostolique et missionnaire de l'Église, publiée à l'occasion de la fête de la Sainte-Trinité et faisant allusion aux remous signalés ici, a trouvé une large publicité dans les journaux du pays [1].

Protestants. — Le groupe de pasteurs autour du prévôt Dr. Hans ASMUSSEN qui avait commencé de publier, à intervalles irréguliers, des lettres circulaires [2], vient de faire paraître une septième lettre qui sera la dernière. Elle contient des thèses qui seront développées dans un ouvrage dont on annonce la publication. Les auteurs de cette lettre constatent avec regret que leur initiative tendant à établir des contacts en vue d'approfondir le « problème catholique » n'a pas trouvé l'écho qu'ils attendaient dans les milieux évangéliques. Ils se défendent d'avoir des « tendances catholicisantes », mais croient devoir affirmer en même temps qu'il y a encore bien des protestants qui préfèrent s'afficher avec des non-chrétiens qu'avec des catholiques. Ils en appellent à un christianisme plus universel : « Nous sommes possédés d'une passion catholique. Cela fait d'ailleurs partie

1. Le texte dans *Catholic Herald* 21 juin. Cfr aussi *T* 22 juin, p. 588.
2. Nous avons donné une traduction de la première lettre dans *Irénikon* XXVII (1954), pp. 93-96.

du *Credo* chrétien » — telle est la fin de cette lettre, qui va faire place à une autre méthode de travail.

Le Synode de l'Église évangélique luthérienne de BAVIÈRE qui s'est tenu dernièrement à Ansbach, s'est occupé aussi des relations avec l'Église catholique. L'évêque Dr. H. DIETZFELBINGER, mandaté spécialement pour étudier ces relations [1], a fait un rapport à ce sujet. A cette même occasion, le prof. W. KÜNNETH (Erlangen) recommanda une certaine réserve par rapport au mouvement *Una Sancta*, car, « malgré toute la bienveillance et l'honnêteté personnelles dont nous ne doutons pas, tout ce que nous savons et avons expérimenté nous fait comprendre qu'il ne s'agit en fin de compte que d'un retour à Rome qu'on tâche de préparer » [2]. Entre temps, plusieurs publications prouvent que les questions de juridiction et d'autorité dans l'Église préoccupent les meilleurs esprits dans le protestantisme d'aujourd'hui, en particulier en Allemagne.

Signalons les ARTICLES suivants : Prof. Dr. Edmund SCHLINK, *Christ and the Church, Twelve theses for an ecumenical discussion between theologians of the Protestant and the Roman Churches*, dans *Scottish Journal of Theology*, mars 1957 (paru d'abord dans *Kerygma und Dogma*, nº 3, 1955).

Dans le *Bulletin du Centre protestant d'Études* (Genève), mars-avril 1957, du R. P. RAVIER : *L'éducation de la liberté selon Ignace de Loyola et J.-J. Rousseau* (pp. 3-25).

Dans *Protestantismo* (Rome), nº 2, 1957, *Ecumenismo e Cattolicesimo : possibilità e limiti di un dialogo* (pp. 80-90).

Dans *Kerk en Missie*, avril, du P. FRANSEN, S. J., *Het Reformatorisch Kristendom en Maria*, pp. 86-94.

1. Cfr *Chronique* 1957, p. 93.
2. Cfr *PNHK* 8 juin, pp. 10-11. Dans les fréquentes rencontres interconfessionnelles en Allemagne, les théologiens catholiques s'efforcent de clarifier à ce sujet l'atmosphère. Certains faits d'un œcuménisme pratique sont réjouissants : Les protestants du petit village de Dettenheim, en Bavière, ont aidé quelque 400 catholiques expulsés de leurs anciennes provinces allemandes de l'Est, à construire leur propre église. Ils ont donné de l'argent et du travail manuel bénévole pour élever dans le village une église catholique romaine. Cfr *SŒPI* 11 janvier. — D'autre part, la conférence générale des 70 aumôniers protestants des étudiants qui, fin avril, devait se tenir à Wittenberg, ayant dû être transférée à Berlin-Ouest à cause de l'attitude des autorités, a eu lieu à la Wilhelm Weskamm-Haus, la maison du club des étudiants catholiques de Berlin-Ouest.

Dans *Foi et Vie*, nº 3, 1957, de Michel BOUTTIER, *La Primauté de Pierre* (à propos d'*Istina*, nº 3, 1955), pp. 195-198.

Dans la *Revue Thomiste*, oct.-déc. 1956, de M.-J. NICOLAS, *Chronique de théologie protestante et œcuménique*, pp. 715-740.

ANGLICANS ET AUTRES CHRÉTIENS. — *Anglicans et Presbytériens.* — Fin avril, fut publié un RAPPORT intitulé *Relations between Anglican and Presbyterian Churches* (SPCK), où un comité formé de représentants de l'Église anglicane, de l'Église (presbytérienne) d'Écosse, de l'Église épiscopale en Écosse et de l'Église presbytérienne en Angleterre a fait une proposition unanime d'unification des ministères des Églises anglicanes et presbytériennes dans les Iles britanniques. La modification proposée ne vise pas l'établissement d' « une seule Église de Grande-Bretagne, mais plutôt d'une Église anglicane et d'une Église d'Écosse en pleine communion l'une avec l'autre, dans l'unité de la seule Église du Christ ». Le rapport se réfère à l'exemple de l'Église de l'Inde du Sud. L'unification des ministères se ferait par l'introduction d'« évêques presbytériens » d'une part, et d'« anciens » (laïcs) dans les Églises anglicanes, d'autre part [1]. Le rapport a été présenté aux convocations de mai, mais la discussion en a été différée à plus tard. Ici, comme à l'Assemblée générale d'Écosse, le rapport a été recommandé à l'étude approfondie de tous.

ENTRE AUTRES CHRÉTIENS. — Fin mai, les dirigeants de 35 Églises européennes réunis à LISELUND (Danemark) ont décidé de créer une « CONFÉRENCE DES ÉGLISES EUROPÉENNES », en vue de fortifier, par une intense collaboration, les liens qui existent entre les Églises d'Europe au sein du mouvement œcuménique et tout spécialement de favoriser les échanges d'idées entre l'Est et l'Ouest. On prévoit la constitution d'un « Conseil européen des Églises » qui pourrait devenir un organisme local du Conseil œcuménique, si les membres de ce dernier y consentaient. Le secrétariat aura son siège à La Haye. Le Dr. Lajos ORDASS, évêque de l'Église luthérienne de Hongrie, et le Dr.

1. Cfr *CEN* 3 mai ; *CT* 3 mai ; *SŒPI* 10 mai et 7 juin.

Josef HROMADKA, professeur de théologie à Prague, étaient du nombre des participants de la conférence de Liselund. Le Dr. Ernst WILM, président de l'Église évangélique de Westphalie, parla de la tâche particulière des chrétiens d'aujourd'hui dans une Europe que les divisions politiques et confessionnelles désunissent : « Nous n'avons pas un instant à perdre, affirma-t-il ; il nous faut jeter dans la balance la puissance d'union du message chrétien »[1].

La CIMADE (« Comité Inter-mouvement auprès des évacués », créé en septembre 1939 par les mouvements de jeunesse protestants français), devient de plus en plus, par ses cours, ses rencontres et ses contacts avec des chrétiens de race et de confessions diverses, un lieu d'expérience et de réflexion œcuméniques. Les journées du 20 au 29 juillet qui auront lieu à Sainte-Colombe-lez-Vienne (Isère), seront consacrées à l'étude du *Credo*. Des orateurs anglican, catholique, orthodoxe et protestant ont été invités à y exposer la doctrine de la Sainte Trinité.

MOUVEMENT ŒCUMÉNIQUE.

Le fascicule d'avril (IX, 3) de THE ECUMENICAL REVIEW a un contenu varié. Des problèmes d'évangélisme sont traités par THEODORE OTTO WEDEL (Église épiscopalienne protestante des États-Unis) dans *Evangelism's Threefold Witness : Kerygma, Koinonia, Diakonia*, trois formes de « communication » dont certaines sont examinées par E. H. ROBERTSON dans la bibliographie. ROGER MEHL (réformé) : *The Ecclesiological Significance of the World Council of Churches from a Roman Catholic Standpoint* est une appréciation de G. THILS : *Histoire doctrinale du Mouvement œcuménique*.

Le livre y est salué chaleureusement à titre de collaboration « qui commence à se faire entre théologiens romains et non romains non pas au sein du Conseil œcuménique mais grâce à lui » (p. 240). R. M. en admire la compétence et l'objectivité qui sont telles qu'il aurait pu être écrit par un des départements du Conseil. Il se livre ensuite à une espèce de dialogue ecclésiologique avec G. Th. dont tout ecclésiologue pourra profiter.

1. Cfr *SŒPI* 7 juin.

Theology and Political Thought in the Western World par REINHOLD NIEBUHR se limite à la théologie réformée. A la demande d'un Comité de l'Église d'Angleterre, JOHN A. T. ROBINSON, *Fellow* et *Dean* de *Clare College* à Cambridge, a écrit un mémoire : *Intercommunion and Concelebration* où il expose ses idées, fruits de son expérience liturgique au collège, au sujet du même point du rapport *Foi et Constitution* d'Evanston 1954. H. R. WEBER, secrétaire exécutif du département du laïcat du Conseil œcuménique : *A Greenhorn's Impression of the People of God in North America*, répond bien à son titre et à la fonction de son auteur.

Dans l'*Ecumenical Chronicle* on trouve une synthèse des principales recensions de *A History of the Ecumenical Movement*, par MARGARET RHODES GOODARE ; Une *Survey of Church Union Negotiations* que J. ROBERT NELSON, secrétaire exécutif de *Foi et Constitution* donne pour la troisième fois en supplément à S. C. NEILL, *Towards Church Union 1937-1952* ; bien que les Églises orthodoxes n'y figurent pas, il existe entre elles et les anglicans ainsi que d'autres Églises orientales, des réunions non officielles mais sérieuses, nous est-il dit plus loin (p. 323). F. HOUSE, directeur de la Division de l'Action du Conseil œcuménique, examine *The Ecumenical Significance of the Patriarchate of Constantinople* depuis Grégoire de Nazianze jusqu'à nos jours en guise de commentaire de la phrase prononcée en 1922 par Randall Davidson de Cantorbéry :« la persistance du patriarcat à Constantinople est profondément importante pour toute l'Église » ; il conclut par des vœux pour que ce patriarcat continue son précieux *leadership* parmi les Églises orthodoxes et dans le Mouvement œcuménique.

Suivent le *World Council Diary*, très instructif comme toujours sur la « politique » du Conseil, et la Bibliographie.

Après l'ajournement des conversations entre le Patriarcat de Moscou et le Conseil œcuménique, aucun détail nouveau concernant la date de cette rencontre n'a été communiqué. Mais le métropolite NICOLAS de Kruticy et Kolomna, chef de la section des relations étrangères du patriarcat de Moscou de l'Église orthodoxe russe et membre du Saint-Synode, a envoyé des messages personnels de Pâques à un certain nombre de dirigeants du mouvement œcuménique [1].

1. Cfr *SŒPI* 3 mai.

Le 20 mars, le Saint-Synode de l'ÉGLISE DE GRÈCE a décidé que cette Église ne participerait pas au Mouvement œcuménique comme membre organique de ses différents conseils, mais suivrait les travaux de ceux-ci en y envoyant des théologiens laïcs, professeurs des facultés de théologie, en qualité d'observateurs [1]. Ultérieurement, il fut précisé que l'interdiction *(sic)* ne frappait que les ecclésiastiques, les laïcs restant libres d'y participer comme par le passé [2]. Ces mesures signifient, paraît-il, que l'Église de Grèce demeure membre du Conseil œcuménique, mais qu'elle ne veut pas y engager son clergé, et refuse surtout de s'y faire représenter par des évêques. Le 8 mai, le Saint-Synode a pris connaissance d'un mémoire signé par quelques professeurs de la faculté de théologie d'Athènes ; il s'agit des professeurs H. ALIVISATOS, G. KONIDARIS, B. VELLAS et C. BONIS. Le Saint-Synode a déclaré ce mémoire irrecevable [3]. Sur quoi le prof. Alivisatos, un des vétérans du mouvement œcuménique, a donné sa démission comme secrétaire général de la Commission synodale chargée des rapports avec les Églises étrangères [4].

Dans *Ökumenische Rundschau*, avril 1957, le Dr. W. A. VISSER 'T HOOFT, à l'occasion de récentes publications de Hans ASMUSSEN, a abordé le sujet des IMPLICATIONS POLITIQUES du mouvement œcuménique : *Zu Asmussens Äusserungen über die politische Bedeutung der ökumenischen Bewegung* (pp. 88-91).

30 juin 1957.

1. Cfr *E* 1er avril ; *En* 20 avril.
2. Cfr *E* 15 avril.
3. Cfr *E* 15 mai ; *VUC* mai-juin, pp. 52-54.
4. Cfr *SŒPI* 21 juin. Les autres membres de cette Commission sont : L'Archevêque Mgr DOROTHEOS d'Athènes (†), les métropolites PHILARETOS de Syros, THEOKLITOS de Patras et KALLINIKOS de Kassandria ; et les professeurs Panagiotis BRATSIOTIS et Basile IOANNIDIS.

Notes et documents.

1. Un événement en œcuménisme catholique.

Des théologiens catholiques, trop nombreux peut-être, ont cherché naguère à dégager des documents du Conseil œcuménique un consensus ecclésiologique, ce en quoi ils se sont récemment attiré l'amical reproche de M. Visser 't Hooft, son secrétaire général (cfr *The Ecumenial Review*, VIII, p. 194 sv.).

Une thèse présentée à l'Institut d'études internationales de Genève par un jésuite américain, le R. P. Duff [1], ce qui est déjà très neuf, se distingue de ces études, par deux traits dont on appréciera immédiatement l'intérêt : son sujet, qui est défini comme le *Social Criticism* du Conseil œcuménique et qui est plutôt nouveau en « œcuménisme catholique » parce que les agents de celui-ci se sont cantonnés jusqu'à présent dans le domaine de *Foi et Constitution*; sa documentation : les Archives du Conseil œcuménique et celles du Conseil universel sur la Vie et l'Action qui l'a précédé et partiellement engendré, furent rendues très généreusement accessibles à l'auteur, lequel, en plus, a pu consulter les sociologues œcuméniques les plus représentatifs ; quelque chose de la « Tradition vivante » du Conseil œcuménique y paraît aussi. Livre précieux donc, sans être livresque.

Le P. Duff, s'essaie à un consensus sociologique. Voici comment il s'y prend : pour commencer, il se défend de faire de la théologie ; il résume les documents dont, grâce à des chapitres bien faits sur l'histoire et la nature du Conseil œcuménique, il apprécie l'autorité ; il ne se limite pas seulement à ceux de caractère officiel afin de mieux entrer dans le dialogue œcuménique ; il emploie un langage qu'il croit plus compréhensible à ses lecteurs que celui des sociologues protestants, tout en prétendant rendre exactement leur pensée ; il s'abstient généralement de donner une appréciation catholique

1. Edward Duff, S. J., *The Social Thought of the World Council of Churches*. Londres, Longmans, Green et Cie, 1956 ; in-8, 340 p., 25 sh.

de sa matière ; il la range sous deux chefs : la Philosophie sociale du Conseil œcuménique et sa Politique sociale (aux assemblées d'Amsterdam et d'Evanston) qui toutes deux apportent des contributions jugées intéressantes à la pensée et à la pratique sociales ; elles se résument dans un plus grand respect de la personne humaine. Qu'en advient-il du Consensus sociologique ? Peu de chose, avoue l'A. Un accord négatif : le Conseil refuse d'identifier le christianisme avec quelque groupement politique ou ordre économique que ce soit. Un accord positif : La Société consciente de ses responsabilités *(Responsible Society)* répond le mieux aux principes chrétiens et est une *via media* entre les structures capitaliste et communiste de la Société ; encore vague et pouvant paraître entachée de timidité et de tendance au compromis, cette idée est susceptible de développements et de précisions.

Dans ses conclusions l'auteur se propose d'expliquer la pauvreté de ce Consensus. Il en découvre la raison principale dans la nature même du Conseil œcuménique qui permet la coexistence d'idéologies sociales différentes dans son sein. Il les groupe en deux catégories : l'Éthique des fins qui admet le droit naturel et la légitimité de certaines structures sociales ; on la trouve surtout chez les sociologues anglo-saxons ; l'« Éthique de l'inspiration » qui ne reconnaît pour critère que la Parole de Dieu dans la Bible ; c'est celle du protestantisme continental à condition d'y distinguer, encore une fois, entre la tradition calviniste et la luthérienne. La différence principale entre ces deux éthiques gît dans l'idée que chacune se fait de l'homme et de la légitimité de la théologie naturelle.

Dans un appendice où il lui est permis de déroger à sa résolution de ne pas faire de la théologie, le P. Duff compare cette différence sociologique « la plus profonde » avec celle qui, en ecclésiologie, fut découverte et ainsi baptisée à l'assemblée d'Amsterdam 1948. Comme autre raison du caractère plutôt décevant du Consensus, sont données les déficiences d'organisation du Secrétariat général du Conseil œcuménique et de son département (il serait plus exact de dire : Division) des études.

L'auteur a eu l'heureuse idée, qui, elle aussi, donne à son livre un valeur particulière, de préciser la position spéciale des Églises orthodoxes dans son sujet. D'après lui il ne serait pas pertinent de se demander dans laquelle des deux éthiques ranger la leur, parce qu'elles ne se sont jamais sérieusement occupées des questions sociales « en tant que problèmes de la pensée chrétienne et tâches de la charité chrétienne ». D'où le paradoxe que, tout en insistant en

principe sur la collaboration pratique des chrétiens séparés dans le Mouvement œcuménique, elles n'y ont rien apporté à cet égard. Disons aussi un mot de la bibliographie et de l'index qui terminent le volume : Ceux-ci permettraient à qui le désirerait, d'approfondir les théories sociales qui se trouvent à la base de la pensée sociale du Conseil œcuménique et parmi lesquelles l'œuvre de Reinhold Niebuhr occuperait une des premières places. L'auteur aurait-il été obligé de sortir de sa réserve théologique, ou serait-il tombé dans la manie attribuée par M. Visser 't Hooft aux œcuménistes catholiques de vouloir à tout prix définir une ecclésiologie œcuménique, s'il avait davantage marqué le lien essentiel existant dans la pensée et l'action du Conseil œcuménique entre la sociologie et la mission de l'Église pour le Monde ? La chose lui aurait permis en tout cas de mieux faire ressortir l'évolution de la pensée sociale œcuménique avant et après Oxford 1937 et de mieux comprendre les interactions de Foi et Constitution et de Vie et Action au sein du Conseil œcuménique. L'*Ecumenical Review* de juillet (p. 476-81) publie une recension de l'ouvrage due à D. L. Munby, un technicien de la chose ; il lui reconnaît de grands mérites, mais signale d'importantes inexactitudes de détail, en invitant ses collègues de faire de même, afin d'empêcher que ce livre déjà considéré comme « standard », n'accroisse la « légende œcuménique ».

D. C. LIALINE.

2. Justification de la théologie.

Sous ce titre, Son Exc. Mgr Cassien, recteur de l'Institut russe orthodoxe St-Serge à Paris, se pose dans le *Messager des Étudiants Russes* la question suivante : La théologie a-t-elle besoin d'une justification, en particulier en notre époque [1] ? Dans sa réponse, l'auteur fait ressortir l'importance de la théologie comme science et réagit contre la méfiance rencontrée souvent à ce sujet dans certains milieux orthodoxes. Nous voulons résumer ici ces réflexions qui, croyons-nous, intéresseront nos lecteurs.

L'époque des positivistes, qui refusaient à la théologie la dignité de science, appartient au passé. L'attaque du communisme contre le christianisme et contre la théologie chrétienne marque la fin — un suicide — du positivisme. En principe, la religion des athées

1. Cfr *Vestnik* (Paris), nº 4, 1956, pp. 3-9.

a été battue par le christianisme, bien que la bataille se poursuive encore. Néanmoins, devant l'athéisme toujours militant, le christianisme reste vigilant et ne pourrait plier bagages.

A notre époque, en effet, on parle de tout : non seulement des problèmes de la physique atomique, mais aussi des questions théologiques. Qui, sauf un petit nombre de spécialistes, parlait par exemple avant la première guerre mondiale d'eschatologie ? A l'heure actuelle le mot est sur toutes les lèvres. Or, devant cet intérêt général pour les choses de la théologie, l'Orthodoxie ne doit pas rester indifférente. Il y a un renouveau orthodoxe, mais il n'atteint que très peu de monde ; la majorité de nos frères vivent tout bonnement hors de l'Église ou tout au plus à sa périphérie. Et pourtant, en ce qui concerne les Russes, il y a des instituts de théologie à Paris et à New-York, qui témoignent de la vitalité de la pensée théologique orthodoxe, ce qui pourrait déjà dispenser de tout effort de justification dans ce domaine. Mais non ! La théologie paraît cependant avoir besoin d'une apologie. Et ce n'est plus contre les positivistes qu'il s'agit de se défendre ; ce sont nos milieux conservateurs eux-mêmes qui discréditent le travail théologique. A les entendre, il suffirait de croire « simplement », avec défense de raisonner. La science théologique détruirait la foi. Selon ceux qui parlent ainsi, il vaudrait mieux ne pas toucher aux questions de critique biblique. Mgr Cassien se réfère ici à ses propres expériences d'exégète, ayant été lui-même exposé à des protestations et reproches dans ses travaux sur le Nouveau Testament. Et il y eut aussi, ajoute-t-il, le « chemin de croix du P. Serge Bulgakov, grand chrétien, grand pasteur et grand théologien orthodoxe ». Que de résistance n'a pas dû vaincre le métropolite Euloge pour imposer le silence aux accusateurs du P. Serge et ratifier son orthodoxie ! « Défendre le P. Serge c'était défendre la théologie orthodoxe ».

Les attaques contre la théologie font beaucoup de tort à l'Église, notamment dans sa lutte contre les forces antichrétiennes du communisme athée. Le christianisme est une religion historique et il ne faudrait pas en ébranler les bases solides en minimisant le témoignage des Écritures. Les recherches scientifiques dans ce domaine ont montré la remarquable intégrité de l'Écriture Sainte, en autres mots, l'extraordinaire solidité de ce fondement. Toutefois, cette intégrité concerne l'essentiel : la prédication du Christ et des Apôtres, et les faits principaux de l'économie chrétienne. Les écrits apostoliques ne nous sont pas parvenus sans intermédiaire. Il y a des variantes entre les vieux manuscrits. Les textes révèlent même des

contradictions que les savants n'arrivent pas à accorder. Mais tout cela se rapporte à des détails secondaires. Du point de vue du dogme il n'y a pas de problème : il suffit de se rappeler que l'Esprit-Saint agit par le moyen des hommes, qui, en tant que tels, ont leurs limites. Ce fait doit être reconnu, inutile de le nier. Sinon, nos adversaires en tireront leur profit, faisant croire aux gens peu informés que tout notre édifice ne repose sur rien, tandis qu'en réalité il ne s'agit que de choses accessoires.

« Ceci, dit ici l'auteur, l'Église catholique l'a compris. Nous nous vantons souvent de notre liberté et, à juste titre, nous voyons en elle notre avantage sur les catholiques. L'essence de l'Orthodoxie est en effet la liberté des enfants de Dieu (*Rom.*, 8, 21). Dans la maison du Père nous ne sommes pas esclaves mais fils (*Jean*, 8, 35-36). Mais avec quelle légèreté nous repoussons cette liberté pour nous mettre sous le joug de la servitude ! Ce danger était déjà connu et combattu par l'apôtre Paul, si épris de liberté (*Gal.*, 5, 1). Chez les catholiques tout est réglementé. L'étude de l'Écriture Sainte est également établie dans des limites bien déterminées par des décrets de la Commission biblique pontificale. Et, néanmoins, ils ne craignent pas l'examen scientifique du texte de la Bible. Dans les questions concernant l'origine des différents livres bibliques, ils peuvent même dépasser les limites tracées par cette Commission, je dirais même qu'ils vont plus loin qu'il ne faut. Quoi qu'il en soit, ils se montrent plus libres que nous dans la lutte contre les forces antichrétiennes et dans la défense des bases inébranlables de la foi chrétienne. Leur exemple, disons-le franchement, doit être une leçon pour nous. Au milieu des dangers de notre époque, le labeur théologique n'est pas seulement notre droit mais notre devoir. Si nous nous y soustrayons, nous risquons de tout perdre. Et la victoire remportée jusqu'à présent pourrait se transformer en défaite. Le fait que dans l'émigration russe, parmi les institutions supérieures, les écoles théologiques seules ont pris l'essort s'explique vraisemblablement par le bon sens et un certain instinct chrétien, s'il est permis d'assembler ces mots. En dépit d'un obscurantisme remuant, les Russes orthodoxes à l'étranger, sans peut-être toujours le comprendre, ont au moins senti l'urgence réelle d'une formation théologique à l'époque où nous sommes ».

Mais la théologie n'est pas seulement un moyen de défense. Elle est un but en soi. Comme science sur Dieu, elle est la science par excellence, le sommet de toutes les sciences. Comme telle, la connaissance théologique est notre effort pour Dieu, notre offrande à Lui,

notre sacrifice « raisonnable » ; consciemment ou inconsciemment chaque chrétien sera une telle offrande « vivante » (*Rom.*, 12, 1-2).

Dès l'origine, la connaissance de Dieu fut l'apanage de l'homme, une réalité donnée et un but à poursuivre. La connaissance de Dieu, de Dieu en lui-même, de son action dans la création, de sa volonté concernant notre salut, la théologie, c'est tout cela.

Ceux que nous avons appelés les obscurantistes, estiment que la théologie nuit à la piété. La vraie théologie est au contraire une expression de la vraie piété. Elle jaillit de l'expérience spirituelle et se développe, s'approfondit avec elle. Toute la théologie chrétienne est contenue en germe dans la Bible, mais pour répondre à des questions nouvelles qui surgissent à la lumière de l'expérience spirituelle, elle doit franchir les limites des expressions bibliques. Prenons comme exemple le culte de la Très Sainte Vierge. Théologiquement on en découvre les raisons en partant du Nouveau Testament. Mais il est avant tout la réponse de la conscience de l'Église à la vivante réalité de protection et d'intercession de la Mère de Dieu, à son amour maternel, à ses interventions merveilleuses qui témoignent de son secours, à l'expérience de la prière exaucée. Cette expérience se rapporte donc à l'histoire de l'Église au-delà des limites du Nouveau Testament : les témoignages écrits, liturgiques ou autres, exprimant la vénération pour la Théotokos, contiennent une théologie qui plonge ses racines dans la réalité de la vie chrétienne vécue.

Ainsi en fut-il déjà pour ce qui concerne la doctrine néotestamentaire sur le Saint-Esprit. Ce qui n'est pas encore entièrement discernable chez l'apôtre Paul, devient très transparent chez saint Jean, grâce à des expériences qui lui sont propres. Après Jean, l'Esprit-Saint continue à révéler sa présence dans l'Église et à envoyer ses dons. La théologie s'enrichit de plus en plus en connaissances sur la troisième Personne de la Sainte Trinité. Ainsi de même quant à la connaissance du Père que le Fils nous révèle, Paul et Jean savaient ce que cela veut dire, être « dans le Christ ». Il ne s'agit pas de s'arrêter au Fils : Il est la voie conduisant au Père : « La doctrine de la filiation n'est possible que comme l'expression théologique de ce point culminant de l'expérience spirituelle ».

La piété trouve son expression dans la théologie ; d'autre part la vraie théologie tend vers la piété, elle cherche à se « réaliser ». C'est le double aspect de notre vie au service de Dieu : la parole (logos) et l'acte. Saint Paul parle de la foi agissant par la charité » (*Gal.*, 5, 6), ce qui prend corps dans l'amour de Dieu et du prochain. Pour tout

chrétien il est valable, bien qu'à des degrés différents, que la théologie ne soit jamais sans piété et que la piété ne soit jamais sans théologie, sans ce sacrifice vivant et ce culte spirituel dont parle l'Apôtre.

Notre union avec le Christ est la source de notre expérience spirituelle. Mais elle est aussi la source de notre connaissance, celle-ci supposant la foi et l'amour. Il n'y a de connaissance authentique que quand celui qui connaît pénètre, entre dans l'objet connu. Connaissance est union. La connaissance de Dieu par la théologie implique l'union avec Dieu.

La théologie n'est donc ni seulement ni tellement nécessaire pour défendre la foi : elle est une partie inaliénable, disons mieux : elle est un élément indispensable de notre vie religieuse. Reflet et expression de notre expérience spirituelle, elle est la meilleure part de tout ce que nous avons à offrir à Dieu. *(Résumé par D. T. S.)*.

3. Le Groupement de « L'Amitié ».

Le petit bulletin de l'Association chrétienne de professeurs de collèges, lycées et université, — *L'Amitié* — qui paraît tous les trois mois (Gérant : M. A. Miroglio, Le Pain-de-Sucre, Ste-Adresse, Seine maritime, France) et en est à sa 29e année de parution, a donné récemment (avril 1957) une notice sur son programme. Cette association composée en majorité de Français appartenant à différentes confessions chrétiennes, comprend aussi quelques membres à l'étranger, surtout en Angleterre et en Belgique. Ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas encore son activité liront avec profit les lignes suivantes.

« *L'Amitié*, nous dit-on, est issue des contacts amicaux et profonds qui, dans la « Fédération des Associations chrétiennes d'Étudiants », s'étaient établis entre étudiants catholiques, protestants, orthodoxes. Ceux-ci, se plaçant ensemble sur le plan de la foi, essayaient fraternellement d'envisager leurs responsabilités de chrétiens devant des problèmes de tous ordres : pédagogiques, professionnels, sociaux et politiques.

Désireux de continuer leurs échanges, au sortir de l'Université, ils décidèrent, en 1927, de fonder « L'Association Chrétienne des Professeurs » qui maintiendrait, entre les anciens Fédératifs, les liens d'amitié noués dans leur jeunesse et appellerait à y participer tous ceux qui le voudraient. Grâce à un petit bulletin *L'Amitié*, qui leur servait de lien et donna bientôt son nom à l'association, les membres purent aussi plus facilement se retrouver. Bien que fondé

sur un désir d'Unité, le groupement avait à l'origine un caractère plus professionnel et culturel ; mais sa faveur religieuse s'accrut par la suite, et le développement œcuménique accentua la vocation œcuménique de l'*Amitié* ; le souci d'œuvrer dans le sens de l'Unité et de contribuer à la formation d'un climat chrétien entre les confessions chrétiennes est devenu l'essentiel.

Au début, seuls les laïques en étaient membres ; en 1934, pour la première fois, un théologien catholique, professeur de séminaire, participa à une rencontre de l'*Amitié*. Depuis lors, de nombreux prêtres et pasteurs ont participé aux réunions et font partie de l'*Amitié*, ceux qui ont plus spécialement dans leur vie le souci de l'Unité.

Mais l'*Amitié* reste essentiellement un groupement de laïques, dirigé uniquement par des laïques. Elle n'est ni un cercle théologique interconfessionnel, ni un centre de formation œcuménique, comme il en existe en France, sous forme de cercles ou de sessions, sous la direction de spécialistes. Elle est vraiment une « Amitié » entre chrétiens appartenant à des Églises séparées. Elle esasie de vivre le testament du Cardinal Mercier, qui fut une révélation pour l'Abbé Couturier : « Pour s'unir, il faut s'aimer ; pour s'aimer, il faut se connaître ; pour se connaître, il faut aller à la rencontre l'un de l'autre ».

L'*Amitié* est, d'autre part, le seul groupe œcuménique dont la hiérarchie catholique reconnaît l'existence stable en tant que groupe œcuménique. Elle reçoit d'elle toutes permissions pour ses activités ; car ses membres directeurs se font un devoir de la tenir au courant.

Tout est très simple dans son organisation ; il n'y a pas de secrétariat, ni bureau, ni président ; l'Amitié est animée par 4 membres directeurs ; deux appartiennent à l'Église Réformée de France, deux à l'Église Catholique ; ce sont des laïques, membres de l'Enseignement public. Ils prennent de concert toutes les décisions dont les plus importantes sont les rencontres annuelles et la rédaction du bulletin.

Il n'y a ni statuts, ni engagements, seul le désir de se comprendre, de se connaître, de s'aimer fraternellement, et de maintenir, dans la vie trop souvent encombrée et durcie, des contacts fraternels dans la simplicité et la foi. Il existe donc :

1) *des groupes de l'Amitié*, dans les villes ou les régions où les membres des différentes confessions sont assez nombreux et ont le désir et la possibilité de se retrouver avec prêtres et pasteurs ; 2) *des membres isolés* ; 3) *des rencontres annuelles*, de trois à quatre jours, pendant la période des vacances d'été qui sont devenues

l'activité la plus intense de l'*Amitié*. Tantôt dans une maison catholique, tantôt dans une maison protestante ; elles permettent déjà, en vivant dans une communauté de chrétiens, de comprendre mieux les caractères particuliers de la vie d'une Église, fût-ce même de la sienne propre. Ces rencontres se font toujours avec l'autorisation de l'évêque catholique du lieu, qui est tenu au courant de l'ensemble de la rencontre. Elles gardent un caractère très discret et aucune publicité n'est faite à leur sujet.

Au cours de ces dernières années, les plus importantes de ces rencontres eurent lieu au Château d'Argeronne en Normandie (1946) ; en la Communauté de Taizé (1948) ; à Bièvres, à La Roche-Dieu (1950 et 1952) ; au couvent des PP. Dominicains du Saulchoir (1953) ; à l'Abbaye du Bec, en Normandie (1955).

4. Les noces de diamant sacerdotales de dom Lambert Beauduin.

A l'occasion du jubilé de diamant sacerdotal de dom Lambert Beauduin (25 avril 1957), fondateur du monastère de Chevetogne, S. Ém. le Cardinal van Roey, archevêque de Malines, a envoyé au vénéré jubilaire la lettre suivante, qui insiste avant tout sur l'activité liturgique que dom Beauduin exerça dans les premiers temps de son apostolat monastique, et auquel il continua toujours de s'intéresser, même après la fondation du monastère de l'Union. Les témoignages apportés au jubilaire à cette occasion, et qui lui vinrent surtout de ses collaborateurs de la première heure, se sont particulièrement attachés à relever ces mérites :

Archevêché de Malines, le 26 avril 1957.

« Révérend et Cher Père,

» Je tiens à m'associer de loin au grand anniversaire que vous célébrez : soixante années de sacerdoce ! Que de motifs vous avez de rendre grâces à Dieu pour les innombrables faveurs dont il vous a comblé au cours de ces longues années et que par vous il a accordées à des multitudes d'âmes !

» De tout cœur j'unis mon « Te Deum » au vôtre, pour remercier avant tout l'Auteur de tout bien. Mais je tiens aussi à cette occasion, comme archevêque de Malines et Primat de Belgique, à vous exprimer ma profonde reconnaissance pour tout le bien que vous avez accompli au cours de ces douze lustres. L'histoire retiendra votre

nom comme celui d'un des grands pionniers du renouveau liturgique non seulement dans notre pays, mais aussi au-delà de nos frontières : voir aujourd'hui les merveilleux résultats de vos efforts, et voir le mouvement liturgique apporter aux âmes toujours plus de richesses doctrinales et spirituelles, doit certainement être pour vous la plus douce et la plus consolante des récompenses.

» Avec mes très affectueuses félicitations, agréez, je vous prie, Révérend et Cher Père, l'assurance de mes vœux les meilleurs et très cordialement dévoués.

J. E. Cardinal van Roey, Archevêque de Malines ».

En octobre prochain, dom Beauduin célébrera le cinquantième anniversaire de sa profession monastique. La fête qui se fera alors sera en même temps une fête du monastère, où sera particulièrement relevée l'œuvre unioniste et œcuménique de l'ardent apôtre de l'unité chrétienne que fut son fondateur.

Bibliographie.

Erwin R. Goodenough. — Jewish Symbols in the Greco-Roman Period. Vol. V et VI : Fish, Bread and Wine. (Coll. Bollingen Series, 37). New-York, Pantheon Books, 1956 ; in-4, XXII-206 + XII-262 p. et 186 + 269 illustrations, 15 dollars.

Poursuivant la publication de ses travaux sur le symbolisme juif dont nous avons déjà analysé ici les premiers volumes (*Irén.*, XXVIII (1955), pp. 333-334), M. G. nous donne maintenant une étude de grand intérêt sur un thème d'ensemble qui n'est pas spécifiquement juif et que nous pourrions appeler le symbolisme « eucharistique », bien que l'A. ne lui donne pas explicitement ce nom. Il s'agit du symbole du poisson et des monstres marins, du pain et des gâteaux et surtout du vin en relation avec les divers liquides divins. On ne peut songer à signaler même les principaux chefs d'un travail aussi riche et aussi amplement informé sur le symbolisme juif et gréco-romain. On connaît d'autre part la thèse de l'A. : les symboles empruntés par les Juifs au paganisme ambiant montrent que le judaïsme, en dépit de la stricte observance halachique, a été profondément influencé par l'espérance mystique et eschatologique que signifiaient les mêmes symboles dans le paganisme et le christianisme. Contre Dölger, l'A. reprend la thèse de Scheftelowitz sur le symbolisme mystique du poisson dans le judaïsme et l'on doit reconnaître que ses arguments ne sont pas sans valeur. Sur d'autres points, il leur arrive pourtant d'être discutables, comme par exemple lorsqu'il veut voir dans le fragment de rituel de mariage copte publié par Gaselee (Paris copte 129/20), le démarquage chrétien d'un ancien rituel juif de mariage. L'*Historia de Melchisedech* qui forme le fond de la prière sur le pain qui intéresse M. G. n'a rien à voir directement avec le judaïsme. C'est un vieil apocryphe alexandrin auquel ont emprunté les coptes qui aimaient ces histoires bizarres. Cette remarque faite en passant ne doit cependant pas faire perdre de vue la valeur de la documentation de l'A. L'essentiel de sa thèse sur le sacramentalisme de ce symbolisme est parfaitement admissible et l'on ne peut qu'attendre avec intérêt les travaux qu'il nous promet sur les symboles chrétiens. D. E. L.

William F. Arndt and F. Wilbur Gingrich. — A Greek-English Lexicon of the New Testament and Other Early Christian Literature. Cambridge, University Press, 1957 ; in-8, XXXVIII-910 p., £5. 5s.

En 1947, le synode du Missouri (Église luthérienne) a fêté son centenaire. Sur une somme d'argent recueillie à cette occasion, une partie considérable fut prélevée pour former un fonds de recherche savante. Voici un fruit de

cet argent, et un très beau fruit. L'Introduction caractérise généralement le grec néo-testamentaire, rend compte des recherches récentes dans le domaine du grec hellénistique et donne quelques exemples de parallèles fournis par la littérature profane à des expressions bibliques. Ce lexique est plus qu'une simple traduction du Bauer[4]. Une de ses caractéristiques est le grand nombre de renvois à des monographies ou études spécialisées. Prenons quelques mots au hasard : pour des mots comme *τελειόω*, *πληροφορέω* les AA. refusent de trancher et signalent les différents sens possibles; l'art. *λογικός* nous a semblé très inadéquat. Si *λογικὴ θυσία* veut dire sacrifice spirituel, le chercheur aimerait précisément savoir ce qu'est ce sacrifice spirituel, comment il est spirituel et quel est le sacrifice. *Λογικός* serait-il un synonyme de *πνευματικός* qu'on traduit aussi par spirituel ? Heureusement *νοερός* n'est pas retenu par cette littérature, car cela aussi se traduit parfois par spirituel. Or, on peut dire hardiment que ces trois mots n'ont rien de synonymique. *'Οθόνιον* (*linen cloth*, *bandage*) n'aide pas beaucoup pour trancher la question du suaire de Turin, et pourtant son sens précis est, pensions-nous, parfaitement établi. Une rapide lecture des art. *οἶδα*, *γινώσκω* laisse l'impression que les mots sont interchangeables. C'est peut-être vrai ; on aurait aimé recevoir une orientation, mais aucune comparaison n'est instituée entre les deux mots. Dans d'autres cas on fait ces distinctions, cfr art. *ψυχικός*. *Νόμος*, *χάρις* sont bien traités. P. 544, *obligates* serait peut-être américain pour *obliges* ? Malgré ces quelques critiques, le lexique est excellent et rendra de très grands services.

D. G. B.

Luc H. Grollenberg, O. P. — Atlas de la Bible. Trad. et adapté par René Beaupère, O. P. Paris-Bruxelles, Elsevier, 1955 ; in-4, 158 p., 37 cartes en couleurs, 408 ill.

George Ernest Wright and Floyd Vivian Filson. — The Westminster Historical Atlas to the Bible. Philadelphie, The Westminster Press, Revised Ed. 1956 ; in-4, 130 p., XVIII pl., 88 ph., 7,50 dl.

Le renouveau biblique, les retentissantes découvertes récentes et, donc, l'intérêt grandissant qu'a le grand public pour tout ce qui regarde la Bible, ont suscité nombre de publications ; celles-ci sont nécessaires à qui veut pénétrer dans le texte sacré. Parmi les livres utiles à avoir fréquemment sous les yeux pour comprendre la Bible, il faut compter les Atlas bibliques. Les deux que nous présentons ici sont en tous points recommandables. Il suffit de voir de quels conseillers et de quelles compétences les auteurs de l'un et de l'autre se sont entourés, de voir aussi leur souci scientifique d'exactitude historique, de précision géographique et linguistique pour se sentir en confiance. — Ces deux Atlas ne se ressemblent pas. Aussi, l'un et l'autre seront utiles aux étudiants, même aux professeurs. La confrontation des tables des matières montre la différence des points de vue. Tandis que le R. P. Grollenberg a voulu faire dérouler l'Histoire du Salut, dans l'Atlas de Westminster il s'agit d'une histoire merveilleuse, extraordinaire que tout honnête homme devrait connaître. Le premier est comme une introduction à la lecture de l'Écriture Sainte ; le second contient une histoire, s'appuie davantage sur les découvertes sur lesquelles le dernier chapitre donne l'essentiel. Ce qui ne veut pas dire

que le R. P. Grollenberg les néglige. — Les cartes des deux Atlas se présentent différemment. Celles de l'Atlas de Westminster sont d'un type classique, tandis que celles du R. P. Gr. sont d'un type nouveau et portent en surcharge l'indication des événements qui se sont produits en tel lieu. Mais ce qui donne à ces deux ouvrages un intérêt particulier, c'est l'abondance des vues photographiques où les matériaux archéologiques, la nouveauté des clichés, l'angle de prise de vues (nombreuses par avion) font de leur consultation un véritable voyage aux pays bibliques comme aux pays voisins, ressuscitant un passé six fois millénaire et montrant également l'état actuel. Des Index achèvent ces Atlas. — Les éditeurs se sont surpassés dans la présentation de ces volumes. D. Th. Bt.

Karl Georg Kuhn. — Sifre zu Numeri, unter Verwendung einer Übersetzung von Jakob Winter und mit Beiträgen von Hans Windisch. (Coll. Rabbinische Texte, Zweite Reihe, Tannaitische Midraschim, Band 2, Heft 1-9). Stuttgart, Kohlhammer, 1954-55 ; in-8, 765 p., DM 60.

L'A. nous donne ici avant tout une traduction bien étudiée du commentaire midraschique sur les Nombres. Les notes abondantes montrent avec quel soin il s'est arrêté au moindre détail du texte, non seulement pour les questions techniques, mais également pour mettre en lumière son contenu idéologique. On peut constater aussi un soin tout particulier pour les parallèles du N. T. L'ouvrage dépasse l'importance d'une traduction ; on disposait jusqu'ici de l'édition de H. S. Horovitz (*Sifre ad Numeros, Corpus Tannaïticum* III, 3, 1, Leipzig, 1917), mais sur cette édition devait être collationné le manuscrit de Berlin (Ms. Orient. Quart. 1594). L'A. nous la procure dans une liste de variantes, d'où sont sagement écartées les variantes purement orthographiques, les différences de *scriptio plena* et *defectiva*, etc. Il se rallie aux conclusions de L. Finkelstein (*Prolegomena to an Edition of the Sifre on Deuteronomy*, Proceedings of the American Academy for Jewish Research, 1931-32) pour reconnaître au manuscrit de Berlin une très grande valeur pour l'établissement du texte. Heft 9 n'achève pas la liste des variantes, mais laisse celle des derniers chapitres à la livraison suivante. D. A. T.

Jean-Jacques von Allmen. — Vocabulaire biblique. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1954 ; in-8, 316 p., 17 fr. s.

Dans l'introduction, J.-J. von Allmen indique le but de cette publication, qui consiste à mettre à la portée des pasteurs et des fidèles les fruits des travaux exégétiques spécialisés. Les noms des collaborateurs de ce volume sont une garantie de sa valeur scientifique ; d'un certain point de vue, il constitue une sorte de résumé manuel et vulgarisateur du *Theologisches Wörterbuch zum N. T.* de Kittel. L'introduction nous apprend également, que les auteurs, tous protestants, des divers articles, ont voulu éviter délibérément tout ce qui pourrait offenser les lecteurs catholiques-romains. De fait nous avons constaté que des sujets très délicats comme par ex. *l'Église, l'Eucharistie, les œuvres* (et encore bien d'autres) ont été traités de telle façon que leur exposé nous impose très peu de restrictions. A peine quelques articles contiennent-ils toutefois une certaine note qu'on

ne pourrait même pas appeler agressive : nous pensons surtout aux articles *Marie*, *Pierre* (en ce qui concerne la transmission de la primauté aux successeurs de saint Pierre), *Sacerdoce* (en ce qui concerne le sacerdoce institutionnel), *Sacrifice*, *Royaume de Dieu*, *Tradition* (en ce qui concerne les relations entre l'Écriture et la tradition). Notons qu'à travers bien des articles, on peut remarquer en même temps le souci de ne pas heurter les convictions des catholiques et d'autre part, les signes qui nous font expérimenter douloureusement tout ce qui divise encore les frères chrétiens. D'un autre point de vue, certains regretteront peut-être l'utilisation (à la p. 59) de *Hébr.*, VI, 6, texte dont l'exégèse est encore sujette à discusson ; ajoutons toutefois que l'article *Croix* de Ch. Masson, dont il s'agit ici, est très intéressant au point de vue biblique. Ceux qui voudront recourir à cet ouvrage trouveront en lui une aide précieuse pour l'intelligence des saintes Écritures. Cette publication est en outre le témoignage de l'esprit vraiment œcuménique qui anime un grand nombre de protestants. D. M. v. d. H.

J. Liébaert. — La doctrine christologique de saint Cyrille d'Alexandrie avant la controverse nestorienne. (Mémoires et Travaux publiés par les professeurs des Facultés Catholiques de Lille, nº 58). Lille, Facultés Catholiques, 1951 ; in-8, 253 p.

Saint Cyrille d'Alexandrie est surtout connu comme champion de l'unité du Christ contre les erreurs nestoriennes. Mais sa christologie antérieure à 428 méritait une étude approfondie. M. Liébaert l'a entreprise en historien des doctrines, de façon très objective. Ses résultats, quoique limités, sont très remarquables. Il commence par la critique des sources des trois grands ouvrages contre les Ariens : le *Thesaurus*, les sept Dialogues sur la Trinité et le commentaire sur saint Jean, qui sont sûrement antérieurs à 428. Une étude plus poussée des sources du *Thesaurus* y fait ressortir nettement la dépendance très étroite de Cyrille envers les Discours contre les Ariens d'Athanase, qu'il a repris presque en entier. On pressent également une dépendance analogue à l'égard d'un « Contre Eunome », aujourd'hui perdu, de Didyme. Mais on y entrevoit surtout les méthodes de travail de Cyrille et le champ assez restreint de son information : au fond, Cyrille est tout bonnement un Alexandrin peu au courant, en dehors de l'arianisme, des controverses christologiques, des dangers de l'apollinarisme, des développements exégétiques et doctrinaux réalisés outre-mer et spécialement par l'École d'Antioche. La deuxième partie montre que « dans son ensemble, l'argumentation christologique de saint Cyrille contre les Ariens demeure exactement dans la ligne de saint Athanase » (p. 143). S'il a cru devoir « adoucir et édulcorer la forme », ce n'est que pour la rendre plus acceptable, sans la transformer ni lui ajouter d'indispensables compléments. Cet accord des deux Alexandrins est vraiment typique : pour réfuter les objections ariennes touchant la science du Christ, les dons reçus par lui, les « passions » et le progrès de sa vie intellectuelle et morale, ils ne font jamais entrer en ligne de compte la psychologie humaine du Verbe Incarné, mais ils réfèrent simplement le tout à la « chair » du Christ. La troisième partie synthétise l'ensemble de la christologie cyrillienne d'avant 428. Une formule peut la caractériser : c'est le schéma Verbe-chair, développé dans une perspective platonicienne où il suffit à un esprit d'être uni à une chair humaine pour qu'il soit vraiment un homme. Bien sûr, ce schéma n'exclut nullement l'âme humaine du Christ, mais il ne l'exige pas. Même

lorsque Cyrille professe sa foi en l'existence de cette âme, son *système* théologique n'en a pas besoin et se construit sans l'y introduire organiquement. Telles sont les conclusions de ce livre vigoureux et bien bâti. Elles prolongent celles de M. Richard sur la christologie athanasienne. Pour que cette interprétation, qui paraît çà et là légèrement durcie, puisse être admise sans réserve, il faudra que l'enquête soit poursuivie par l'auteur à travers les autres œuvres de saint Cyrille, ce que nous souhaitons pour le plus grand profit des études positives. D. G. G.

H.-M. Diepen. — Les Trois Chapitres au Concile de Chalcédoine. Une étude de la christologie de l'Anatolie ancienne. Oosterhout (Pays-Bas), Éditions de Saint-Michel, 1953 ; in-4, 128 p.

Ce livre attire l'attention par son format insolite (30 × 19 cm) et sa présentation typographique extrêmement soignée et élégante. (Les coquilles y sont rares ; signalons néanmoins parmi les plus notables, p. 117 : *ex* au lieu de *in* ; p. 102, on rencontre à deux reprises la date de 435 pour 453). Œuvre du cyrillien militant qu'est dom Diepen, ce livre nous apporte tout ce à quoi on pouvait s'attendre étant donné ses publications antérieures. Dans une première partie, la christologie des anatoliens, Théodore de Mopsueste et les autres amis de Nestorius, est exposée et appréciée sans aucune indulgence. On y lit en filigrane une préfiguration de la théologie du Père Déodat de Basly pour laquelle on sait que dom Diepen ne nourrit pas une particulière sympathie. Dans ce tableau, on chercherait en vain un effort de sympathie envers les théologiens d'Antioche, ou un souci de comprendre leur mentalité, les erreurs qui les préoccupent, leur façon à eux d'aborder le mystère du Verbe-Incarné, leur vocabulaire et surtout le scandale que leur cause la théologie personnelle de saint Cyrille. Cette christologie de l'*Assumptus Homo* est condamnée en bloc d'un point de vue métaphysique: « Les amis de Nestorius ont diminué l'union hypostatique. Ils l'ont donc niée », p. 42. A propos de la paix de 433, on s'étonne d'une tentative désespérée pour établir qu'elle ne fut pas un compromis. Pourquoi vouloir enlever ce titre de gloire aux grands évêques, Cyrille, Jean, Théodoret, qui ont fait montre d'une véritable grandeur d'âme, rare chez les théologiens, et réalisé entre eux un accord où chacun, par amour de l'Église et de son unité, consentait à mettre de l'eau dans son vin ? Peut-on vraiment traduire *conscribere epistolam* par : signer une lettre ? (p. 35). — La deuxième partie étudie en détail le sort de cette christologie anatolienne à Chalcédoine. Il en ressort clairement que l'assemblée est cyrillienne de cœur, le tome de Léon n'ayant été accepté qu'après démonstration de son accord possible avec Cyrille. Mais il n'en reste pas moins que le Concile a délibérément abandonné ses deux formules favorites les plus suspectes d'apollinarisme : *μία φύσις* et *ἐκ δύο φύσεων*, et réhabilité Ibas et Théodoret. On rencontre p. 67 cet étonnant paradoxe : la théologie d'Eutychès et de Dioscore était en réalité anti-cyrillienne. Dom Diepen sera-t-il suivi en cela ? Nous en doutons. La troisième partie très brève, fait un peu figure de hors-d'œuvre dans l'ensemble. Elle fait bien ressortir le rôle de la modération romaine qui finalement l'emporte sur les passions partisanes pour aboutir à une définition admirablement équilibrée. — La conclusion du livre renferme des assertions bien étonnantes. Des érudits de la valeur de E. Amann, R. Devreesse et M. Richard se voient imputer « une légèreté inouïe » (p. 122) dans leurs affirmations relatives aux Trois-Chapitres !

Admettra-t-on facilement que « le courant alexandrin, *l'unique vrai* (c'est nous qui soulignons), n'avait besoin d'aucun complément, sinon dans sa formulation. L'Église d'Alexandrie possédait la foi catholique » (p. 120) ? Que de nuances réclamerait-on justement ! Dans ces prodromes de la triste histoire des Trois-Chapitres, on trouve des aperçus pleins d'intérêt qui supposent un matériel de très bonne qualité ; mais on souhaiterait des interprétations plus objectives.

D. G. G.

Philoxène de Mabboug. — Homélies. Introduction, traduction et notes par Eugène LEMOINE. (Coll. Sources chrétiennes, 44). Paris, Éd. du Cerf, 1956 ; in-8, 564 p.

Ce volume décevra ceux des lecteurs qui se sont habitués à sacrifier la lecture du texte à celle de l'introduction. Ici l'introduction est très brève et ne s'occupe guère d'autre chose que du contenu des homélies ; rien de sensationnel à signaler. En revanche ceux qui ont pris goût à la pensée et aux expressions de l'âge patristique trouveront de quoi se satisfaire dans ces treize longues homélies, accessibles maintenant dans un texte qui se lit facilement et agréablement. L'original syriaque a été édité au siècle dernier par Wallis Budge accompagné d'une traduction anglaise (E. A. Wallis Budge, *The Discourses of Philoxenus*, 2 vol., Londres 1894). Budge avait édité d'après huit manuscrits du *British Museum*, allant du VIe au Xe siècle, en ignorant ou en négligeant un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (Paris) du XIIIe siècle, cité dans le catalogue de Zotenberg (Catalogue des Mss. syriaques et sabéens de la Bibliothèque Nationale, p. 149. = syr. 201 ; fol. 1 à 162. Le commencement manque). A. Vaschalde l'a signalé dans le chapitre sur les éditions dans son ouvrage : *Three Letters of Philoxenus* (Rome 1902). On aurait donc pu souhaiter que le courageux travailleur, qui se mit à une nouvelle traduction des *Homélies*, nous donnât aussi une petite étude complémentaire sur le manuscrit de la B. N. Quant à la traduction, elle est fidèle, élégante, non littéraliste. Sans doute est-ce un mérite de l'A. que d'avoir fait sa traduction sur l'original, sans avoir utilisé la traduction anglaise. Sa traduction aussi bien que les tables et la liste des références bibliques sont indépendantes du travail de son prédécesseur. Cependant, on aurait pu souhaiter une courte justification des passages où il s'éloigne plus sensiblement de la traduction de Budge. Les notes ne sont vraiment pas abondantes ; c'est une lacune pour un texte qui suscite quelquefois des points d'interrogation chez le lecteur. Mais après tout, nous ne connaissons pas encore très bien la doctrine ascétique de Philoxène dans toutes ses conséquences. Il était peut-être plus sage de s'abstenir de commentaire, aussi longtemps que ses nombreux écrits ascétiques restent inédits. A l'absence de notes correspond logiquement l'absence d'une introduction développée. Ce n'est pas celle-ci d'ailleurs qui est la plus importante. Cependant, l'A. y a construit une hypothèse, qui n'est pas restée sans suite. Il constate une double série d'homélies traitant le même sujet d'un point de vue différent. La première serait morale, la seconde mystique. Les deux séries seraient composées à des époques différentes et réunies plus tard en un seul recueil. Cette hypothèse devait rencontrer aussitôt l'opposition du P. Hausherr dans un savant article (*Orientalia christiana periodica*, XX (1957) p. 71 sv.) où l'éminent connaisseur des Pères de l'Église, depuis long-

temps familiarisé avec les *Homélies*, se montre particulièrement sensible et averti des problèmes de la mystique, et toujours prêt à défendre l'orthodoxie dans ce domaine. Pour lui, les éléments moraux et mystiques ne s'opposent pas et n'entraînent pas deux compositions différentes. Nous croyons devoir nous rallier à cette critique. Ceci ne nous empêche pas cependant de considérer le travail de E. L. comme très bien réussi dans le cadre de la collection *Sources Chrétiennes*. En outre, il présente un volume qui ne fait pas double emploi avec celui de Budge. Il a attiré aussi une nouvelle fois l'attention sur la doctrine spirituelle de Philoxène. L'examen des rapports entre les *Homélies* et le *Liber Graduum* est à l'étude. De même, l'édition d'un court traité de Philoxène sur l'inhabitation du Saint-Esprit. Nous souhaitons enfin que E. L. puisse continuer son travail dans ce domaine.

D. A. T.

L. Th. A. Lorié, S. J. — Spiritual Terminology in the Latin Translations of the Vita Antonii. (Latinitas Christianorum Primaeva, 11). Nimègue, Dekker, 1955 ; in-8, 180 p., 8,90 fl.

Cette étude de sémantique comparée démontre une nouvelle fois la fécondité de la méthode pratiquée par Christine Mohrmann, directrice de la collection. L'analyse porte directement sur les deux versions latines anciennes de la *Vie de saint Antoine* par saint Athanase, la version anonyme publiée par G. Garitte et celle d'Évagre. Pour porter un jugement plus appuyé, l'A. a parcouru la littérature ascétique latine antérieure à saint Benoît. Après des considérations générales sur la vieille version anonyme, il analyse le traitement des termes relatifs à l'état monastique, à l'ascèse, la perfection et la mystique. En conclusion, Évagre utilise déjà une terminologie plus évoluée et plus étudiée que son devancier sans forger cependant de jargon d'initiés. Il y a peu de néologismes mais que d'emprunts directs au grec. Ainsi, *monachus* dans la première version a encore le sens de solitaire tandis que chez Évagre il signifie moine simplement. *Askêsis* a tourmenté durement les deux traducteurs ; ils l'ont rendu de diverses façons. L'*apatheia* et l'*acedia* ne sont pas encore comprises comme des déformations professionnelles du moine. Bref, méthode et précision sont les mérites principaux de cette étude.

D. M. F.

Archiv für Liturgiewissenschaft. Vol. IV/2. Ratisbonne, Pustet, 1956 ; in-8, 496 p.

Cette seconde partie de 1956 est assez chargée. W. Dürig publie une édition critique des bénédictions épiscopales du *Benedictionale Frisingense vetus* sur lesquelles dom G. Morin avait jadis attiré l'attention. Puis vient un article complexe de P. de Jong où, poursuivant ses études sur la commixtion, il modifie ses positions. On fera bien de se reporter à l'article de dom B. Capelle dans les *Mélanges Andrieu*, p. 65-78. H. Frank retrace l'histoire des rites funéraires en usage dans le diocèse de Trèves jusqu'en 1950 : *Agenda mortuorum* du IXe siècle et textes plus anciens. Dom B. Neunheuser fait alors le point sur la question de la présence mystérique dans la littérature récente et les comptes rendus. Dom L. Eizenhöfer recherche à l'aide d'une masse de textes parallèles le sens exact de la formule d'introduction au *Pater* dans la messe romaine. Dom O. Heiming montre que certaines préfaces (de Carême pour la plupart) du supplément alcui-

nien sont des oraisons du Gélasien du VIIIe siècle retravaillées. Enfin Anton M. Mayer replace le Suaire de Turin dans le cadre dévotionnel (ostension des reliques) qui a fait éclore cette pièce au bas moyen âge. Le *Literaturbericht* de 50 pages comporte une section générale, une section centrée sur les liturgies réformées et une autre sur la liturgie monastique.

D. H. M.

Louis Bouyer. — Liturgical Piety. Notre Dame, University of Notre Dame Press, 1955 ; in-8, 284 p., 4,75 dl.

Cet ouvrage se présente surtout comme un exposé historique et doctrinal de l'essence de la liturgie chrétienne et de ses différentes manifestations, ainsi que de la relation entre la liturgie et les dévotions modernes, et encore entre la liturgie et le monde. On y trouvera aussi une appréciation de la conception liturgique aux différentes époques et une analyse du mouvement liturgique au XVIIIe siècle et à notre époque, dans laquelle l'A. considère l'œuvre de dom Lambert Beauduin comme le tournant décisif. Deux idées dominent cette étude. C'est d'abord l'idée de la Parole de Dieu convoquant le Peuple de Dieu par le ministère apostolique. Ensuite il y a l'idée du Mystère : l'A. examine et approfondit la théorie de D. Casel ; il la modifie jusqu'à un certain degré, en lui donnant une base biblique (la doctrine paulinienne du mystère). Ces deux idées qui se tiennent étroitement, confèrent une grande cohésion à l'exposé de l'A. Les rectifications de détail qu'on pourra peut-être apporter à cette étude, ne lui enlèveront jamais sa valeur réelle, celle d'ouvrir des perspectives nouvelles, tant au point de vue spirituel et pastoral qu'au point de vue liturgique. — L'appendice qui traite des études liturgiques anciennes et modernes, à caractère historique, théologique et canonique, présente une documentation très riche et des suggestions intéressantes. *Irénikon* reviendra ultérieurement sur la traduction française de ce livre remarquable à beaucoup de points de vue, qui a paru récemment aux *Éditions du Cerf*.

D. M. v. d. H.

Anthony A. Stephenson, S. J. — Anglican Orders. Londres, Burns et Oates, 1956 ; in-8, 76 p., 7/6.

Francis Clark, S. J. — Anglican Orders and Defect of Intention. Londres, Longmans, 1956 ; in-8, 216 p., 25/–

Ces deux livres, dus l'un et l'autre à des Pères de la Compagnie de Jésus, ont été suscités par une reprise des discussions concernant les ordres anglicans, à l'occasion de l'affaire de l'Inde du Sud. Le P. S. répond directement à plusieurs auteurs anglicans, en particulier au Dr. E. L. Mascall. Son exposé n'est pas exempt d'un certain feu. Son confrère, le P. C., nous donne un modèle de discussion reposée et courtoise. Il consacre surtout son travail à une analyse de la question de l'intention dans la Bulle *Apostolicae Curae.* Il expose en détail les sept interprétations courantes et retient, en la justifiant, celle qui lui paraît la bonne. Son dernier chapitre qui s'attache aux problèmes posés par la forme est particulièrement remarquable pour ses mises au point. C'est avec le P. S., qui dans *Theology* se qualifie lui-même de *resolute minimizer* que nous nous trouverions d'accord sur l'intention : il suffit que l'on pose sérieusement la matière et la forme correctes. Ce n'est donc qu'une conséquence de la forme. Si

cette dernière est exactement celle de l'Église, le rite est valide : c'est le cas des baptêmes méthodistes d'Océanie et des baptêmes protestants en général : le contexte objectif ou subjectif n'intervient pas. Si la forme n'est pas clairement celle de l'Église, il faut faire appel au contexte objectif. C'est le cas des ordinations anglicanes. Nous pensons qu'il y a intérêt à lire sur la forme la p. 189, où le P. C. précise exactement ce qui est affirmé, mais aussi ce qui ne l'est pas par *Apostolicae Curae*. Les deux commentateurs sont d'accord pour l'essentiel, mais ici le P. C. est plus nuancé que son confrère.

D. H. M.

W. A. Visser 't Hooft. — Le Renouveau de l'Église. (Coll. Nouvelle série théologique). Genève, Labor et Fides, 1956 ; in-8, 88 p.

Ce volume contient les conférences que l'A. a prononcées au *Mansfield College* (congrégationaliste) d'Oxford en 1955. Il y commente avec toute l'autorité que lui donne sa longue expérience, non pas — il le récuse formellement dans l'Introduction — sa fonction de secrétaire général du Conseil œcuménique, la fameuse expression « Que l'Église soit l'Église » qui résume, comme tout le monde le sait, le but du Mouvement œcuménique ; il le fait d'une façon exégétique et historique, celle-ci plus rapide. Dans la Bible, Unité et Renouveau de l'Église sont étroitement liés tandis que dans l'histoire de l'Église, dont la connaissance est encore trop imparfaite, ils ont souvent été dissociés ; les renouveaux, même récents, en ont perdu le caractère eschatologique de Nouvelle Création qu'affirme la Bible. Le renouveau véritable — et c'est à en préciser la nature que ces pages sont consacrées — ne peut se réaliser dans l'Église que par la Bible, et dans le Monde, par l'Église bibliquement réformée, par conséquent, au cours de cette dernière réforme, par le Conseil œcuménique des Églises, qui en est l'instrument. — C'est la base biblique de cette thèse qui est, il va de soi, très discutable ; elle est exposée dans les chapitres : *L'ancienne Alliance et son renouveau ; La nouvelle Alliance et la nouvelle création.* Si les renouveaux d'alors et de maintenant sont dits différents, l'Église, elle, sous les deux économies, reste toujours sujette à l'apostasie, une *Ecclesia peccatorum.* Quand l'Église s'arroge l'infaillibilité, elle se suicide. On reconnaît ici un point essentiel, sinon le plus essentiel, de l'ecclésiologie protestante. La lecture de l'opuscule est indispensable à quiconque désire suivre intelligemment les destinées du Mouvement œcuménique contemporain.

D. C. L.

Métropolite Nicolas. — Sermons. Paris, Éditions de l'Église Patriarcale russe, 1956 ; in-8, p. 458.

S. Ém. Mgr Nicolas, métropolite des diocèses suburbicaires de Kruticy et Kolomna, membre du Saint-Synode de l'Église orthodoxe russe, a eu une carrière épiscopale très remplie : trente-cinq années passées dans les circonstances les plus difficiles. Avant et après la dernière guerre mondiale, il s'est dévoué à rallier autour du Patriarche de Moscou les juridictions russes dispersées à travers l'univers et, depuis 1948, il s'est consacré corps et âme à la propagande en faveur de la Paix mondiale, préconisée par le Gouvernement soviétique. Il a déployé au service de cette cause, aussi bien en Russie qu'à l'étranger, toutes les ressources de son remar-

quable talent oratoire et a mis à profit sa maîtrise de la langue maternelle. Deux recueils de ses discours et sermons ont été publiés en russe après la guerre, dont le dernier date de 1950. Ces discours et sermons, avant comme après 1950, furent publiés d'abord par le Journal mensuel du Patriarcat de Moscou. En 1952 et 1955 le Patriarcat de Moscou, sous les titres de *Défendons la Paix* et *Pour la Paix* publiait en français en tirage à part les plus remarquables *Discours* du métropolite Nicolas, prononcés aux réunions du Conseil mondial de la Paix, et, en 1956, seulement un recueil des meilleurs sermons, parus auparavant dans le Journal du Patriarcat et traduits en français. *Irénikon* à publié en 1952 (t. XXV, p. 207 et suiv.) un long compte rendu du recueil des *Discours* et des *Sermons* parus en russe en 1950. Déjà alors on déplorait, dans les discours au service d'une cause éminemment pacifique, les diatribes injustifiées contre l'Église catholique et le Vatican, qui tranchaient si vivement avec la sérénité tout évangélique des sermons. Il y avait dans la même personnalité deux activités nettement séparées, celle de l'Église et celle de l'État, la part de Dieu et celle de César. On doit se réjouir à présent de constater que si le ton agressif n'avait laissé que quelques traces dans les discours en français publiés en 1952, il a complètement disparu en 1955 ; on trouvera même dans ce recueil un hommage discret au Pape Pie XII (p. 73). En lisant les sermons, on est aussitôt sous le charme de cette éloquence toute populaire, au point qu'on se croirait un peu revenu à l'époque patristique : l'évêque est au milieu de son peuple, il se met à son niveau, il évoque ses préoccupations et se fait comprendre des fidèles les plus simples ; l'évangile s'anime, les textes sacrés abondent et s'enchâssent dans l'exposé avec ces nuances de pensée que la langue russe peut donner et qu'hélas ! le français ne peut égaler. Jamais une allusion directe à un événement politique, alors que dans les *Discours*, on chercherait en vain une allusion à la parole de Dieu. Le métropolite prêche sur les fêtes liturgiques, sur les saints, les icones vénérées, les vertus chrétiennes ; parfois c'est un simple détail de la célébration qui fournit le thème comme ce sermon sur la formule de bénédiction du prêtre : « Paix à tous ». Il prêche souvent dans les églises de Moscou et on comprend que les foules de fidèles ne se lassent pas de venir l'entendre, de remplir les temples pour l'écouter et retrouver chez ce pasteur le souffle et l'inspiration de la sainte et vénérable Orthodoxie.

D. T. B.

Prof. Archimandrite Cyprien (Kern). — **Pravoslavnoe Pastyrskoe Služenie.** (Le ministère pastoral orthodoxe, en russe). Extraits d'un cours sur la théologie pastorale. Paris, Éditions du Journal « Věčnoe », 1957 ; in-8, 256 p.

L'A., professeur à l'Institut de théologie orthodoxe de Paris et bien connu des lecteurs d'*Irénikon*, expose et explique dans une Postface les limites sinon les lacunes de son livre qui ne prétend être ni un traité ni un cours de pastorale mais une espèce d'introduction *(posobie)* ; il avoue, p. ex., avoir omis les questions sociales par manque total d'attrait et de goût pour elles. Le sujet est divisé en deux parties : la première ne porte pas de titre ; il aurait pu être : le Pastorat et le Pasteur. Le deuxième est intitulé : la Cure des âmes. Partout le P. C. montre de l'ouverture envers les questions psy-

chologiques même contemporaines (d'où le chapitre sur la psychiâtrie pastorale) mais aucune envers la scolastique. Il enracine son « psychologisme » dans les Pères ascétiques de l'Orient chrétien auxquels il attribue une valeur absolue. Toute réserve envers leur psychologie où la philosophie de leur époque a eu sa large part pourtant, lui paraîtrait sans doute une trahison de l'Orthodoxie dont le caractère propre serait précisément de s'attacher avec une vénération excluant toute critique, à cette tradition. D. C. L.

Dom Robert Lemoine. — Le Droit des religieux du Concile de Trente aux Instituts séculiers. (Coll. « Museum Lessianum »). Bruges, Desclée de Brouwer, 1956 ; in-8, 632 p., 400 fr.

Ce livre fournit une importante étude sur la genèse et le droit des Instituts séculiers. Après des considérations sur l'état de perfection, l'A. étudie en détail les étapes qui ont mené lentement et difficilement à détacher ce concept d'état de perfection de sa connexion primitive et, croyait-on, nécessaire avec les vœux solennels et le concept concret de « réguliers ». Au travers des Congrégations masculines et féminines fondées à partir du XVI[e] s., l'A. montre le lent cheminement des idées qui a permis finalement d'étendre même aux congrégations à vœux simples le concept de « religieux », position définitivement acquise à partir du C.I.C. seulement. Dans ce développement, une part très grande revient aux innombrables congrégations fondées depuis la Révolution française ; mais à côté de celles-ci dom L. fait apparaître le lent développement de groupements, d'abord secrets, de pieuses personnes, de prêtres séculiers, qui, sans rien changer à leur manière de vivre extérieure, se liaient par des vœux. C'est le début des Instituts séculiers. La dernière partie du livre nous donne une étude juridique du statut maintenant accordé à ces Instituts par le droit commun de l'Église. D. G. B.

Αἱ συνοδικαὶ Ἐγκύκλιοι ἐκδιδόμεναι ὑπὸ τῆς Ἱερᾶς Συνόδου τῆς Ἐκκλησίας τῆς Ἑλλάδος ἐπὶ τῇ 100ῇ περιόδῳ τῶν ἐργασιῶν αὐτῆς. Τόμος Α′ (1901-1933). Athènes, Apostoliki Diakonia, 1955 ; in-8, 728 p.

Le besoin de disposer d'un recueil des encycliques du Saint-Synode de l'Église de Grèce se faisait sentir depuis longtemps ; celui-ci en a décidé la publication à l'occasion de sa centième période synodale (1954-1955). Des éditions ont été entreprises durant les premières décades, en 1854, 1860 et 1877, mais la plus abordable est la collection publiée par l'archimandrite Stéphane Yiannopoulos en 1901 qui rassemble les documents depuis 1833 jusqu'à 1900. C'est en réalité ce volume que le Saint-Synode complète aujourd'hui. L'abondance de matière nécessitera deux volumes. Contrairement à la *Syllogé* de S. Yiannopoulos dont le plan était méthodique, on s'est tenu ici à l'ordre chronologique. Chaque document — ce premier tome en comporte 665 — est précédé de la référence d'archives et d'un sommaire, et suivi de la date et des signatures complètes. Semblable recueil est assurément insuffisant par son caractère formel à construire une histoire de l'Église de Grèce ; à cela s'ajoute que la juridiction du Saint-Synode ne s'étend aux éparchies de la Nouvelle Grèce que depuis le tome synodique patriarcal du 4 septembre 1928. Il est remarquable de constater la sollicitude de l'Église pour toutes les questions de la vie

religieuse dès qu'on lui laisse le moyen d'agir efficacement. La dignité du culte, l'ordre des cérémonies occasionnelles, la prédication et la réforme incessante des mœurs dans l'Église, les monastères et le peuple, les nominations épiscopales et les questions canoniques, la fondation d'œuvres de bienfaisance, la recommandation de publications, la dénonciation des influences hostiles à l'Église, comme la franc-maçonnerie et le communisme, tels sont les sujets le plus fréquemment abordés. La controverse vétéro-calendriste préoccupe la hiérarchie bien au-delà de son gré. L'agitation des sectes a semblé, par périodes, redoutable. Il fut question aussi de l'éventualité d'un concile œcuménique. Des questions plus actuelles encore, prendront place dans le second volume, dont les suppléments augmenteront encore l'utilité. D. M. F.

E. W. F. Tomlin. — Living and Knowing. Londres, Faber, 1955 ; in-8, 285 p.

Cet ouvrage qui se dit un « bref essai théologique » (p. 11) est un plaidoyer en faveur de la métaphysique (appelée aussi *méta-biologie*), qui est considérée comme l'explication dernière et valable de la vie et de la connaissance humaines. L'A. passe en revue les différents systèmes philosophiques modernes depuis Descartes jusqu'aux philosophes contemporains, pour montrer comment ces systèmes n'expliquent pas le sens profond et réel de la vie humaine, qui est surnaturel. Notons que, pour l'A., les expressions *nature* et *surnaturel* n'ont pas le même sens que dans la tradition théologique catholique ; la théologie de l'A. est une métaphysique à inspiration aristotélicienne et à terminologie chrétienne, où certaines vérités chrétiennes (comme celle du péché originel) semblent plutôt être des données métaphysiques que des faits révélés et où d'autres (comme celles de la résurrection du Christ et de l'action du Saint-Esprit dans l'âme des fidèles) ne sont pas très bien en place. Ajoutons que certains raisonnements de l'A. nous paraissent un peu fantaisistes. De même son interprétation du quatrième évangile n'est pas assez nuancée. Des remarques très pertinentes (et souvent pleines d'humour) nous révèlent le bon sens et la profondeur philosophique de l'A. D. M. v. d. H.

Nikolaj Berdjaev. — Istoki i smysl russkogo kommunizma. (Les origines et le sens du communisme russe, en russe). Paris. YMCA-Press, 1955 ; in-8, 160 p.

Ce livre a été destiné par son auteur à des lecteurs occidentaux et a paru d'abord en anglais et en allemand en 1937, puis en français, espagnol, italien et hollandais. La *YMCA-Press* a cru intéressant de publier maintenant son texte original. *Irénikon* a donné le compte rendu de l'édition allemande en 1938, XV, p. 119-120. Ajoutons-y que les idées de B. sur le communisme russe n'ont rien perdu de leur intérêt en vingt-cinq ans quant au caractère spécifiquement russe du communisme en URSS et de sa répercussion sur la destinée du communisme international, sauf un peu dans le chapitre sur le *Communisme et le Christianisme*, où il n'a pas prévu la volte-face soviétique de 1943 envers l'Église orthodoxe russe. La raison n'en est-elle pas qu'il identifie trop le Parti communiste et l'État sovié-

tique, qui en fait, ne doivent pas avoir toujours la même politique religieuse *immédiate* ? D. C. L.

Ludolf Müller. — Das religionsphilosophische System Vladimir Solovjevs. (Coll. Quellen u. Untersuchungen z. Konfessionskunde d. Orthodoxie, 1). Berlin, Evangel. Verlagsanstalt, 1956 ; in-8, 78 p.

L'A. de cette étude montre que la philosophie religieuse de Vl. Solovjev est une synthèse et un système cohérent, que ce système est consciemment ou inconsciemment à la base de tous les ouvrages de Solovjev, et enfin qu'il n'a pas varié avec les étapes de la vie de Solovjev et l'évolution de ses idées en politique, philosophie et religion au cours de sa carrière de penseur original. D. T. B.

Oskar Loorits. — Grundzüge des estnischen Volksglaubens. T. I. (Skrifter utgivna av Kungl. Gustav Adolfs Akad. för Folklivsforskning 18 : 1). Upsala, Lundequist, 1949 ; in-8, XVI-592 p., 30 kr. suéd.

Ainsi que nous l'avons relevé déjà à propos des récents ouvrages sur le folklore letton, l'A. de celui-ci décrivant les croyances populaires esthoniennes, a dû sauver également en exil ce qu'il a pu de sa documentation et de ses notes. De là vient la modestie d'un titre qui recouvre en réalité un exposé très fouillé, mais de l'aveu de l'A., inégal par endroits et dont l'appareil technique a été réduit. Si l'objet direct concerne l'histoire des religions et l'ethnographie, la richesse de la documentation atteint par la bande d'autres disciplines, en particulier la philologie et la psychologie. Le présent volume traite principalement de différents points d'anthropologie (l'âme, le corps, le nom, la métempsychose), de la cosmogonie et de l'eschatologie, le second volume rapportera les autres croyances, en particulier, celles concernant les éléments de la nature et les activités humaines. En résumé, l'A. ne croit pas que la religion ancienne de son pays soit vraiment polythéiste. Le fond en est animiste, et la tendance, panthéiste. Depuis l'introduction du christianisme (XIe-XIIIe s.), la marque catholique semble à l'A. entrée paradoxalement plus profondément dans le folklore que l'influence protestante qui prévalut par la suite. De nombreuses illustrations photographiques aèrent le texte et de fréquentes cartes de répartition des traditions rendent les renseignements plus intuitifs.

D. M. F.

Martin P. Nilsson. — Geschichte der griechischen Religion. I. Band, Die Religion Griechenlands bis auf die griechische Weltherrschaft. (Coll. Handbuch der Altertumswissenschaft, V. 2. 1). Munich, Beck'scher Verlag, 1955 ; in-8, 872 p. et 52 pl. hors-texte, 70 DM.

Dans un précédent compte rendu (*Irén.* XXIX (1956), p. 472-473) a déjà été présenté le second tome de cette histoire de la religion grecque et on a souligné sa valeur hors-pair. Voici maintenent que le savant maître de Lund nous donne une seconde édition du premier volume, mise à jour et notablement augmentée. On sait que cette partie va des origines à l'époque classique. Les 250 premières pages consacrées aux caractères généraux des cultes grecs primitifs ne sont pas les moins importantes et

elles ont été légèrement remaniées en fonction des travaux récents (les Muses, les divinités abstraites). L'étude de la religion minoënne, mycénienne et homérique, celle des dieux anciens et récents ont été enrichies de bas de pages qui les complètent. Les pages substantielles consacrées aux mystères, à l'au-delà et à l'orphisme préparent les excellents exposés du second volume dont nous avons déjà signalé l'intérêt. D. E. L.

Mélanges Louis Massignon. Publiés sous le patronage de l'Institut d'Études Islamiques de l'Université de Paris et de l'Institut Français de Damas, t. II. Damas, 1957 ; in-4, 381 p.

Tout aussi variées que dans le premier tome de ces *Mélanges* (v. *Irénikon*, t. XXX (1957), p. 133) les contributions continuent à témoigner l'estime de milieux très différents pour l'éminent arabisant et islamologue. C'est Éd. Dhorme qui ouvre la série, avec une comparaison entre le babylonien et l'arabe littéral. Il est amené à supposer que l'état archaïque de l'arabe lui serait transmis par les derniers scribes babyloniens. Une contribution qu'il convient de mentionner ici spécialement est celle de N. Elisséeff. Elle consiste en un résumé analytique de l'ouvrage de N. A. Smirnov : *Očerki istorii izučenija islama v S.S.S.R.* (= Panorama de l'histoire de l'Islamologie en U. R. S. S.), paru à Moscou en 1954. Il se divise en deux grandes parties : les ouvrages russes avant 1918 et la littérature soviétique sur l'Islam. Dans un premier chapitre s'étalent les renseignements sur l'Islam dans l'ancienne Russie (XIe-XIIIe s.), et jusqu'à la première partie du XVIIIe s. (le règne de Pierre-le-Grand). Mais c'est à partir de la seconde moitié du XVIIIe s. que les études orientalistes se développent. Le chapitre sur les études islamiques à l'époque du capitalisme (1860-1890) traite de Marx et de Engels, constatant aussi une floraison abondante d'ouvrages sur l'Islam, restés imperméables aux idées marxistes naissantes. L'époque impérialiste (1895-1917) que Smirnov a encore connue, est caractérisée selon lui par l'absence de curiosité pour les questions contemporaines, pour les origines sociales de l'Islam. La période soviétique est caractérisée par l'intérêt porté à l'étude des problèmes sociaux de l'Orient contemporain. En somme pour Smirnov, l'Islamologie soviétique doit élaborer des ouvrages sur le rôle social de l'Islam aux différentes époques. Elle doit être tout entière au service de la propagande, contre le colonialisme (anglais), l'impérialisme (américain) et surtout contre la religion (musulmane). Nous signalons encore une courte étude de Jean Gaulmier sur l'apologétique de Lamennais et l'utilisation de l'orientalisme. D. A. T.

Bibliographie de l'Université Saint Joseph de Beyrouth, par les bibliothécaires de la Bibliothèque Orientale. Beyrouth, 1951 ; in-4, 208 p.

Ce volume réunit les titres des publications de l'Université depuis ses origines en 1875, fournissant un imposant témoignage de trois-quarts de siècle de travail scientifique. Il n'y a pas que la quantité de la production : beaucoup d'ouvrages sont d'une valeur réelle, qu'ils ne perdent pas avec les années qui passent ; manuels, dictionnaires et grammaires surtout rendent service dans l'enseignement en Occident. Si l'Institut peut se glorifier d'avoir formé quelques savants d'Occident, l'honneur lui revient

d'avoir formé avec succès également des orientaux, et cet honneur est plutôt rare pour les universités d'Europe. Il faut souhaiter que l'Université Saint-Joseph puisse continuer son travail avec le même profit, spécialement dans le domaine de l'arabe, où elle a déjà bien mérité. D. A. T.

T. W. Thacker. — The Relationship of the Semitic and Egyptian Verbal Systems. Oxford, Clarendon Press, 1954 ; in-8, XXVI-341 p., 42/-

On sait l'obscurité qui entoure les origines philologiques de l'égyptien ancien (duquel dérivent les dialectes coptes). Quelle est sa parenté avec les groupes linguistiques voisins, sémitiques et chamitiques ? Depuis un siècle, ce problème a fait peu de progrès en dehors des recherches lexicographiques ou phonétiques. M. Th. est convaincu avec raison que seule une étude systématique de grammaire comparée peut apporter des lumières définitives. Voilà pourquoi il s'est attaqué au problème des rapports entre le verbe égyptien et le verbe sémitique. Une première partie préliminaire traite de la vocalisation du verbe égyptien dont la connaissance est si importante pour une étude comparée de la flexion. Puis l'A. passe à la partie essentielle de son travail, l'étude des divers problèmes posés par la conjugaison égyptienne : parfait duratif sémitique et ancien perfectif égyptien ; infinitif absolu, puis impératif dans les deux groupes linguistiques ; les préformatifs sémitiques et les formes primaires égyptiennes ; les intensifs, les subjonctifs et les formes relatives ; les noms verbaux, substantifs et adjectifs ; le passif.

Cette longue étude extrêmement soignée permet à l'A. d'amener une quinzaine de pages où il résume les résultats de son enquête et conclut : « Les véritables fondements des systèmes verbaux sémitique et égyptien sont la racine abstraite triconsonantique et la méthode de dérivation des diverses formes verbales à partir d'une racine consonantique abstraite. Le fait que les deux langues ont en commun ces caractères distinctifs est l'un des arguments les plus puissants qui puissent être produits en faveur d'une origine commune (...). Les systèmes verbaux sémitique et égyptien sont des rejetons d'un unique système. Ils ont eu en commun un stade primitif de développement incomplet et ont continué leur croissance chacun selon ses lignes propres » (p. 334-335). Cette belle étude est bien documentée (bonne bibliographie antérieure à 1950) et suivie d'un appendice sur les occurrences du yod prophétique dans les textes des pyramides. D. E. L.

Georgios Emmanouil Pankalos. — *Περὶ τοῦ γλωσσικοῦ ἰδιώματος τῆς Κρήτης.* T. I. (*Εἰσαγωγή-Γραμματική*). Athènes, l'A., 1955 ; in-8, 478 p.

Dans une longue introduction, l'A. donne libre cours à l'expression des peines multiples endurées pendant son activité scientifique et des injustices dont il fut l'objet de la part des responsables (avec preuves et lettres à l'appui). Ce tome premier devrait être suivi de quatre autres volumes qui comprendraient des mélanges laographiques, un lexique et des *indices* très détaillés. L'œuvre mérite bien de trouver le Mécène que cherche l'A. avec tant de patience pour qu'il puisse continuer la publication coûteuse de ces volumes. Grâce à leur conservatisme et à leur évolution très lente, les

dialectes crétois permettent la poursuite de son histoire jusque vers l'année 1300. L'A., Crétois lui-même, a collectionné une masse énorme de matériaux par ses propres observations et interrogations. Il présente ainsi une richesse extraordinaire des éléments propres et les compare constamment avec ceux des autres dialectes helléniques. Les propos sont toujours pris dans la langue actuelle vivante avec ses caractéristiques populaires. M. Pankalos suit l'ordre habituel des grammaires. Souhaitons lui qu'il puisse continuer et achever la publication de ses volumes par lesquels il rend un service si éminent à l'histoire de la langue grecque. D. I. D.

Kenneth Jackson. — Language and History in Early Britain. A chronological Survey of the Brittonic Languages, First to Twelfth Century A. D. Edimbourg, University Press, 1956 ; in-8, XXVI-752 p., 80 /-.

Bertram Colgrave. — Felix's Life of Saint Guthlac. Introduction, Text, Translation and Notes. Cambridge, University Press, 1956 ; in-8, XVI-206 p., 30 /-.

M. Dominica Legge. — Anglo-Norman in the Cloisters. The Influence of the Orders upon Anglo-Norman Literature. Édimbourg, University Press, 1950 ; in-8, VIII-148 p., 14 /6.

Nous groupons ces trois livres parce que deux d'entre eux s'occupent *ex professo* de la langue comme source d'informations historiques et le troisième s'insère implicitement dans ce même contexte. Notre premier devoir est de dire que nous ne sommes guère compétent dans ces domaines, c'est pourquoi nous ne pouvons en aucune manière nous lancer dans une appréciation autorisée.

L'ouvrage monumental de M. J. est une histoire phonétique de l'ancienne langue britannique et de ses filles : le gallois, la langue de Cornouailles et le breton, depuis les premiers témoins (Pythéas de Marseille, vers 325 av. J.-C.) jusqu'au XIIe s. L'ouvrage se scinde en deux parties. Dans la première sont étudiées successivement les questions suivantes : les Langues britanniques et les migrations bretonnes ; les Sources écrites ; Britanniques et Romains sous l'Empire ; Emprunts de mots britanno-latins faits par l'irlandais ; les Inscriptions chrétiennes anciennes ; Britanniques et Saxons aux Ve-VIIIe s. (c'est ici que notre second ouvrage s'insère). La seconde partie est toute donnée à un examen méticuleux, minutieux, de tous les phénomènes phonétiques observés dans le développement des langues en question, un effort particulier étant fait en vue de fixer autant que faire se peut la date des différentes mutations. Toute la littérature a été soigneusement fouillée et tous les arguments des AA. examinés et pesés avant d'être rejetés, acceptés ou corrigés. Le volume est un modèle de probité scientifique, mais il est strictement destiné aux spécialistes. Ce n'est que rarement que le non-initié trouve un passage plus ou moins intelligible, par ex., lorsque l'A. nous parle du latin. C'est avec intérêt qu'on apprend, entre autres choses, que le latin britanno-romain était plus conservateur que celui de Gaule.

S. Guthlac, ermite dans les Fagnes anglaises, naquit probablement en 674. Il était Mercien et s'établit là où devait plus tard s'élever la grande abbaye de Crowland sur les confins du pays des Angles. C'était donc ce qu'on appelle au sens large « un Saxon » adhérant aux usages romains, n'ayant

sans doute —la question n'est pas claire — jamais eu de contact avec les Britanniques. La *Vita* éditée ici fut écrite entre 730-740 en un latin particulièrement obscur par un moine Félix qui, lui, n'avait que mépris pour les Celtes. Félix a payé son dû au genre, empruntant à la *Vita Antonii* de S. Athanase, à la *Vita S. Martini* de Sulpice-Sévère, à la *Vita S. Cuthberti* de Bède, pendant que son modèle en composition latine a été Aldhelm. M. C. nous donne une excellente introduction, le texte latin établi à partir des mss. et une traduction anglaise littérale et en même temps très élégante dont on lui saura gré. Il n'a pas manqué l'occasion pour corriger quelques fautes d'éditeurs anciens, par ex., Mabillon et les Bollandistes.

L'ouvrage de Mlle L. est déjà beaucoup moins abstrus et son sujet bien plus accessible au lecteur non spécialisé, que les deux dont nous venons de parler. Il s'agit de la production littéraire en langue anglo-normande. L'A. nous montre son importance et pour la littérature anglaise et pour la littérature française postérieures. Elle décrit son extension, nous fait comprendre que bien des gens lettrés de l'époque possédaient les trois langues : latin, anglais et « frances », et puis détaille la contribution dans ce domaine de chacun des ordres religieux. Le style allègre rend cette étude accessible à n'importe qui. D. G. B.

William J. Entwhistle. — Aspects of Language. Londres, Faber, 1953 ; in-8, XII-370 p., 50 /-.

Ce livre est à classer sous la rubrique : très haute vulgarisation. Le regretté professeur E. a su écrire dans un anglais souvent extrêmement idiomatique et toujours humoristique, un livre sans une ligne ennuyeuse sur un sujet qui, à première vue, ne paraîtrait pas passionnant. Il nous cause (c'est le mot) du Langage ; des Méthodes ; Techniques ; Sons ; Grammaire — Forme et Fonction, Phrase, Parties du discours ; Mots ; Valeurs ; Classification, Description, Affiliation ; les Langues. Dans toute cette richesse, que signaler ? Citons au hasard : rapport entre langue, dialecte, parler, patois ; langue et nationalisme (la connexion entre les deux est toute moderne) ; langue et race ; des aperçus très intéressants sur le développement des différentes langues, sur les rapports essentiels, semblerait-il, entre niveau culturel et langue. A ce propos, comment prêcher l'Évangile à un aborigène Arunta qui, nous dit-on, n'a aucune conscience de son individualité personnelle, est incapable d'abstraction au point qu'il ne compte même pas, et dont le « langage » serait composé plutôt de signaux que de mots ? Tout au plus y a-t-on pu distinguer quelques racines très fluides où on peut changer et consonnes et voyelles sans que le sens en soit affecté ! Nous n'avons qu'un tout petit regret : puisque le livre est en anglais, on aurait aimé voir plus d'exemples tirés de cette langue qui, à l'heure actuelle, est justement en train d'entrer dans un stade de rapide évolution après une période relativement longue de statisme. La prononciation évolue très vite, les constructions aussi, sans mentionner le vocabulaire. Pourquoi la voyelle en *France, dance* s'est-elle modifiée en anglais standard, alors que *romance* reste rebelle à toute modification ? Pourquoi le verbe *to have* a-t-il, depuis quinze ans ou moins, fini par s'attribuer les formes périphrastiques au négatif et à l'interrogatif : *I don't have, do you have ?* Ces exemples nous auraient dit davantage que ceux tirés du quéchua ou de l'albanais.

Quelques rares fautes : p. 38, lire *Lautgesetze* au lieu de *Lautgeschichte ;* p. 263, *Koblenz* viendrait non pas de *Conflans* mais bien de *Confluentia ;* p. 349, est-ce que *izan* signifie *être* ou *avoir* ? D. G. B.

II. HISTOIRE

Peter Kawerau. — Die Jakobitische Kirche im Zeitalter der syrischen Renaissance, Idee und Wirklichkeit. Berlin, Akademie-Verlag, 1955 ; in-4, X-114 p., DM 13.

L'A. présente ici une étude claire et richement documentée de la période de l'histoire de l'Église jacobite qui va de 1150 à 1300. La description de la vie ecclésiastique de cette époque est divisée en quatre parties. La première traite de l'organisation de l'Église jacobite ; y sont étudiées la position, l'élection, les droits, tous les faits concrets et tangibles de la hiérarchie, des monastères et des communautés. La deuxième partie étudie la vie intérieure de l'Église ; ici encore il ne s'agit pas pour l'A. de scruter des états d'âme ou de définir des mouvements de pensée, mais de faire ressortir de leurs sources les données sur des aspects de la vie ecclésiastique aussi concrets que les études, les formes de dévotion, la construction de bâtiments ecclésiastiques, les essais de réforme. La troisième partie traite des relations de l'Église jacobite avec les autres Églises chrétiennes ; la quatrième partie enfin des relations avec l'autorité musulmane et mongole et avec les communautés juives. On voit, tout au long de ce travail, le souci de s'en tenir aux faits et aux situations et de ne pas entamer les doctrines. Les sources d'information sont les œuvres du patriarche Michel le Grand (1166-1199) et celles de Bar Hebraeus (1226-1286), dont les tendances, intentions, caractéristiques et intérêts sont examinés dans l'introduction pour pouvoir juger de leur information. On appréciera cette méthode de commencer l'étude par les aspects les plus matériels et dans une période bien délimitée. Par cette méthode sobre, l'A. a réussi à nous donner un tableau très complet et sûr du milieu historique de la renaissance syrienne. On consultera volontiers aussi les appendices : la liste des évêchés, la liste des monastères, celle des constructions et celle des patriarches jacobites. D. A. T.

Der Heilige Kassian und die Schaltjahrlegende. (Acad. Scientiarum Fennica, FF (Folklore Fellows) Communications, 63, 149). Helsinki, Acad. Sc. Fennica, 1954 ; in-8, 208 p., 700 mk finl.

Cette étude est une monographique fort bien menée sur la légende de Cassien relative à l'année bissextile. On sait que Cassien n'est fêté en Occident que dans le midi de la France le 23 juillet ; il est honoré des fastes liturgiques en Orient le 29 février, par conséquent tous les quatre ans seulment. Ce fait valait d'être expliqué. Chacun en Orient en connaît l'histoire. Après avoir donné une version poétique (en traduction allemande) de la légende du *synaxaire* grec, l'A. a collectionné 63 variantes de ce thème, classées géographiquement. En conclusion, il attribue la défaveur du saint en Orient à l'opposition entre la spiritualité monastique et le sacer-

doce et à son titre de « romain ». Cette position est un peu forcée car d'autres saints sont appelés « romains », et en Occident même il ne fut pas porté sur les autels à cause de son semi-pélagianisme bien que ses œuvres n'aient cessé d'être lues. D. M. F.

A. M. Ammann, S. J. — Untersuchungen zur Geschichte der kirchlichen Kultur und des religiösen Lebens bei den Ostslawen. H. 1 : Die ostslawische Kirche im jurisdiktionellen Verband der byz. Grosskirche (988-1459). (Coll. Das östl. Christentum, N. F., 1). Wurzbourg, Augustinus-Verlag, 1955 ; in-8, 288 p., DM 19,50.

Le savant professeur d'histoire ecclésiastique à l'Institut Oriental de Rome, avait publié en italien d'abord, ensuite en allemand (1950), une esquisse de l'histoire ecclésiastique des Slaves orientaux (*Irén.*, t. XXIV (1951), p. 268), très riche en documents, événements, appréciations et interprétations, au point qu'il n'avait pu consacrer à la culture religieuse les développements nécessaires. Il expose cette matière dans un volume séparé. La bibliographie (p. 265 à 276) témoigne des patientes recherches qu'il a faites surtout dans des ouvrages très nombreux de savants russes, publiés avant et après la révolution bolchevique. Cette histoire ne se rapporte qu'au cinq premiers siècles de l'histoire chrétienne en Russie et s'arrête à l'année où l'Église russe affirme son indépendance ecclésiastique, aussi bien vis-à-vis de Byzance que de Rome, en choisissant dans un concile régional, le métropolite de Moscou. L'A. consacre environ un chapitre à chaque siècle et dans chacun de ces chapitres il étudie séparément les différents centres de vie religieuse : Kiev, Smolensk, Novgorod, Rjazanj, Moscou, relatant la vie des princes, du haut et bas clergé, des moines et des laïcs. Le mérite de cet ouvrage n'est pas seulement d'avoir inventorié une masse considérable de matériaux, mais malgré l'enchevêtrement des influences, des répercussions et des intrigues locales, en dépit de la rareté des documents conservés en Occident sur la vie religieuse en Russie, d'avoir pu marquer l'évolution qui accentue l'indépendance et ensuite détache lentement l'Église russe de Byzance et de Rome. Le lecteur aurait tort néanmoins de chercher dans ce livre un récit historique ; c'est bien plutôt comme l'indique le titre une investigation menée avec une ampleur de détails, une précision et un sens historique d'une haute valeur scientifique.

D. T. B.

Michael Lacko, S. J. — Unio Užhorodensis Ruthenorum carpaticorum cum Ecclesia catholica. (Or. Chr. An., 143), Roma, Pont. Inst. Or. St., 1955 ; in-8, XX-276 p., 2 cartes.

Sac. Basilius Pekar. — De erectione canonica eparchiae Mukačoviensis (an. 1771). (Analecta O. S. B. M., II, I, VII). Rome, PP. Basiliani, 2e éd. 1956 ; in-8, 136 p.

L'histoire complexe de la région située au sud de la Galicie, de l'autre côté des Carpathes attire de plus en plus l'attention des savants. Les problèmes ethniques, linguistiques et historiques y sont enchevêtrés comme ce peut être seulement le cas dans les Balkans. Au point de vue religieux, la population slave se tient dans le sillage oriental alors que les

voisins slovaques sont latins. La pénétration date des premiers siècles de ce millénaire et l'organisation diocésaine s'est constituée à une date incertaine des XIVe-XVe s. autour du supérieur du monastère Saint-Nicolas de Mukačevo. L'orbite d'influence semble avoir été celle de Kiev au début, par la suite celle de la Moldavie et de Constantinople. L'union romaine, dont le branle eut lieu un demi-siècle après la Ruthénie du nord des Carpathes, ne fut réalisée qu'en trois temps et mit près d'un siècle à devenir générale. L'existence canonique du diocèse oriental fut âprement contestée par la hiérarchie latine de Hongrie de sorte qu'après la mort de Petrus-Parthenius (1665), il n'y eut plus sur place qu'un vicaire apostolique, d'ailleurs curieusement subordonné avec tout son clergé à l'ordinaire latin d'Eger (Erlau). « Pour le bien de l'Union » l'influence de Marie-Thérèse l'a fait restaurer en 1771, avec siège à Užhorod (Ungvár) comme suffragant de la métropole de Hongrie, Esztergom (Gran). L'éparchie orientale a englobé jusqu'à 13 comitats, mais la condition de populations mêlées et le découpage politique du premier après-guerre a nécessité une organisation plus localisée. Hajdudorog (rite byz., langue hongr.) s'est détaché en 1912, Prešov en Slovaquie en 1918, Maramaros (roumain) en 1930 ; un exarchat ruthène fut constitué en Hongrie à Miskolc en 1923, et aux États-Unis à Pittsburgh en 1924 pour une importante émigration. Bien que cette région n'ait jamais eu son sort politique lié à la Galicie, la « Transcarpathie » fut rattachée à l'Ukraine en 1946 et l'Église uniate officiellement liquidée dans toute l'Europe orientale.

Les ouvrages que nous présentons ne constituent pas une histoire continue de cette communauté, mais l'étude approfondie du contexte large des deux événements ecclésiastiques majeurs, l'adhésion à l'Église de Rome, et la restauration de la structure diocésaine. Deux prêtres issus de son sein ont pris à cœur de traduire avec fidélité leurs recherches. Le premier, professeur à l'Institut Oriental de Rome, aborde la question fondamentale de l'Union. Y eut-il vraiment schisme ? Quels sont les auteurs, les exemples, les influences, les craintes qui ont agi pour réaliser l'Union ; les obstacles qui ont retardé son extension ? Un aperçu de la vie religieuse termine l'exposé. Soixante pièces d'archives viennent en appendice étayer les positions, et un index géographique polyglotte apporte fort heureusement quelque lumière dans ce dédale philologique.

La seconde étude décrit les péripéties du rétablissement du diocèse propre et analyse son statut canonique. C'est une thèse présentée à l'université de la Propagande en 1947 ; cette présentation imprimée en constitue une 2e édition. On se rendra compte à merveille au cours de ces pages, des méfaits que subit la religion aux prises avec les passions, les rivalités d'intérêts, l'aveuglement des prétentions latines et les vices du patronat. — Que deviendra cette chrétienté ? Telle est la question angoissée que se posent dans le présent les AA. après avoir résolu les points d'histoire. L'espérance chrétienne leur permet de soutenir l'attente. D. M. F.

J. A. Twemlow. — Calendar of Entries in the Papal Registers relating to Great Britain and Ireland. Vol. XIII, Parts I and II. Papal Letters 1471-1484. Londres, H. M. Stationery Office, 1955 ; in-8, XVI-1268 p., £4. 4s. et £7. 7s.

Cette grande collection, commencée il y a déjà bien des années, va

pouvoir être continuée maintenant après une longue interruption grâce à la collaboration du R. P. Urban Flanagan, O. P., mis à la disposition du Public Records Office dù Royaume-Uni par la Irish Manuscripts Commission. Outre quelques suppléments aux volumes parus antérieurement, ces deux tomes comprennent les documents contenus dans les Registres du Vatican et du Latran pour le pontificat de Sixte IV. Chaque poste donne l'année, la date, le lieu d'expédition, le folio du Registre, l'espace occupé par le document, un résumé très complet en anglais, l'Incipit en latin du texte pontifical. Ce répertoire est de grande valeur aux historiens des Iles britanniques. D. G. B.

The Letters of John of Salisbury. Vol. I, The Early Letters (1153-1161), ed. by W. J. Millor, S. J. and H. E. Butler, revised by C. N. L. Brooke. (Coll. Medieval Texts). Londres, Nelson, 1955 ; in-8, LXVIII-251-251-(253-296) p., 50/-

Trois érudits se sont succédé pour produire finalement ce volume. Jean de Salisbury, né aux environs de 1115, fut une des grandes lumières non seulement de la culture anglo-normande et française, mais aussi de son siècle. Il était l'ami et le correspondant de tous les grands hommes de l'Europe occidentale, le cardinal Nicolas Breakspear (plus tard le pape Adrien IV), saint Bernard, Pierre le Vénérable ; il avait visité Rome de nombreuses fois et y avait vu et décrit bien des choses curieuses ; il devint secrétaire de l'archevêque Thibaud de Cantorbéry. Humaniste médiéval, il excellait comme épistolographe et conteur. — Cette édition nous donne une très bonne Introduction, le texte latin avec traduction anglaise en regard, des tables de concordances, plusieurs appendices et des index. Tout le le travail semble être de la plus haute tenue. Nous en félicitons les collaborateurs et les éditeurs. D. G. B.

Jacques Étienne. — Spiritualisme érasmien et théologiens louvanistes. Louvain, Publications universitaires, 1956 ; in-8, XXVI-206 p.

Cette thèse de maîtrise de Louvain est consacrée au changement de la problématique théologique qui a caractérisé la réaction humaniste contre la scolastique décadente. C'est dans un cadre nettement « personnaliste » que s'est inséré l'effort de renouvellement prôné par le nouveau mouvement. L'A. s'est fixé un objectif assez limité : Comment a-t-on réagi dans les milieux de l'Université de Louvain ? Il s'efforce de répondre à cette question en analysant les œuvres antiluthériennes de Driedo et de Latomus. Le premier de ces théologiens intègre l'idéal humaniste aux notions de la théologie traditionnelle. Latomus par contre, s'il prend nettement position, fait barrage aux positions nouvelles. Mais ce travail nous vaut aussi dans la première partie à propos d'Érasme, une enquête diligente et qui est abordée avec sympathie. L'A., en parcourant toutes les œuvres de l'humaniste, relève soigneusement les thèmes dominants d'une pensée novatrice mais fidèle à l'idéal évangélique. Ces réflexions sur Érasme sont prolongées par une recherche parallèle sur le personnalisme plus aventureux de Luther dans le *Traité de la liberté du chrétien.* D. H. M.

III. RELATIONS

John W. Grant. — Free Churchmanship in England 1870-1940, with special reference to Congregationalism. Londres, Independent Press, s. d. ; in-8, 424 p., 19/6.

Le volume, écrit par un théologien canadien, peut se ranger à côté de E. A. Payne, *The Free Church Tradition in the Life of England,* et G. F. Nuttall, *The Holy Spirit in Puritan Faith and Experience,* auxquels il se réfère souvent et que *Irén.* a recensés en 1946, p. 453-4 et en 1948, p. 122-3. Comme ceux-ci, il a un grand intérêt œcuménique puisque la tradition *Free Church* (F. C.) est une composante du Mouvement œcuménique et même une « croissante ». Laissant de côté le méthodisme et le protestantisme extrême (quakerisme), il considère le presbytérianisme anglais dont les racines et l'inspiration sont en Écosse et sur le continent, le baptisme et, principalement, le congrégationalisme. Les conclusions (p. 396-403) résument très bien cette étude documentée et munie d'une bibliographie et d'un Index. On pourra facilement se reporter au texte pour les points qui y sembleraient spécialement intéressants. Voici leur résumé : La théologie F. C. a abandonné vers la fin du siècle passé et le début de ce siècle une position fondamentaliste pour en adopter une qui est critique et immanentiste ; elle revient maintenant, sous l'influence de théologiens réformés continentaux surtout mais sans rien perdre de sa critique, à des normes objectives de la foi et, par conséquent, à une conception plus institutionnelle de l'Église. L'A. traite de manière sympathique des relations des F. C. avec l'Église d'Angleterre, qui se sont faites en grande partie dans le Mouvement chrétien des étudiants (S. C. M.). D. C. L.

The Third Hour. Issue VII. New-York, The Third Hour, 1956 ; in-12, 96 p.

« The Third Hour » est un groupe de chrétiens vivant aux États-Unis mais souvent d'origine européenne et appartenant à différentes confessions chrétiennes, qui s'unissent dans un travail spirituel commun ; celui-ci a sa valeur locale certaine. Il édite un bulletin sans périodicité régulière. Le présent fascicule célèbre le dixième anniversaire du groupe sous une forme qui manifeste bien le caractère de celui-ci en mettant à son centre la Transfiguration de la créature. Quatre articles traitent, à ce point de vue, des choses œcuméniques. D. C. L.

Imprimatur :
P. Blaimont, vic. gen.
Namurci, 25 juni 1957.

Cum permissu superiorum.

ÉDITIONS J. DUCULOT, S. A., GEMBLOUX *(Imprimé en Belgique).*